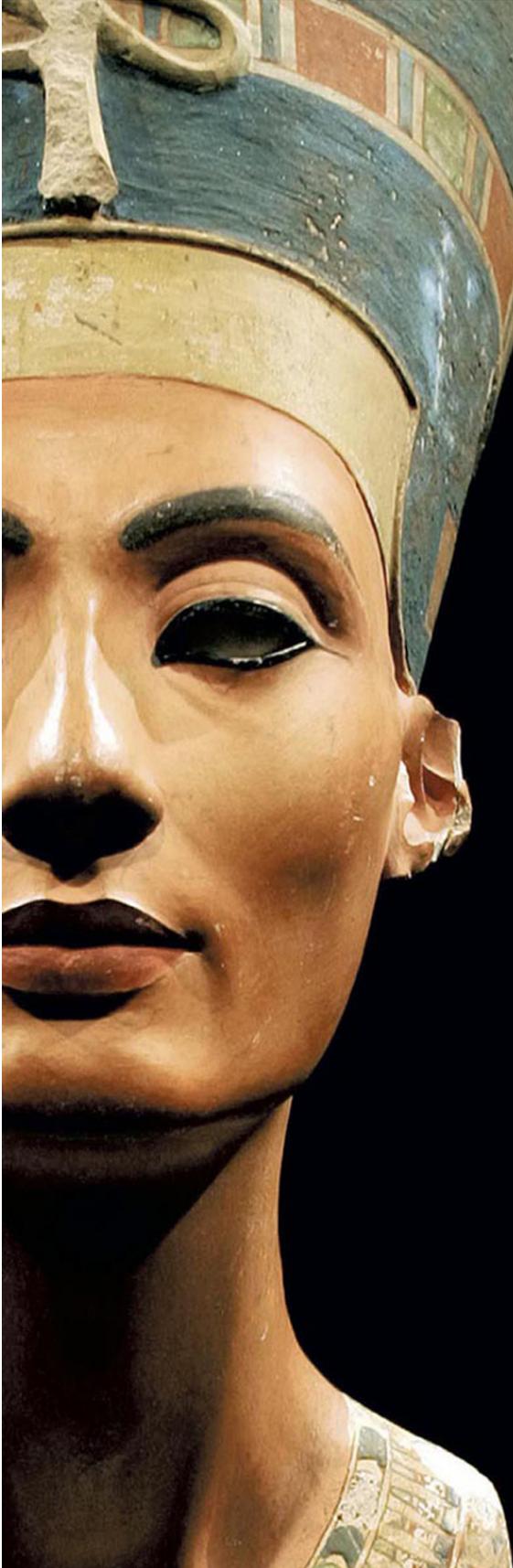


Pierre  
TALLET

*12 reines  
d'Égypte*  
qui ont changé  
l'Histoire

Pygmalion



Pierre  
TALLET

*12 reines  
d'Égypte*  
qui ont changé  
l'Histoire

Pygmalion



Pierre TALLET

*12 reines d'Égypte*

qui ont changé  
l'Histoire



Pygmalion

Tallet Pierre

# 12 Reines d'Egypte qui ont changé l'Histoire

Flammarion

Collection : 12 Histoires

© 2013 Pygmalion, département de Flammarion  
Dépôt légal : mai 2013

ISBN numérique : 978-2-7564-1090-6  
ISBN du pdf web : 978-2-7564-1089-0

Le livre a été imprimé sous les références :  
ISBN : 978-2-7564-0677-0

Pygmalion mots

Ouvrage composé et converti par [Nord Compo](#)

**Présentation de l'éditeur :**

En trois millénaires, l'Égypte pharaonique n'a été gouvernée que quatre fois par une reine ayant officiellement adopté les attributs d'un monarque à part entière. Mais bien plus nombreuses furent celles qui, régentes pendant la minorité d'un roi, dirigèrent de ce fait l'État, parfois pendant plus d'une dizaine d'années. D'autres encore eurent une influence de tout premier plan à travers leur époux, et s'investirent dans les affaires du pays en jouant à ses côtés un rôle à la fois politique et religieux. Cet ouvrage rassemble douze portraits de reines dont les traits nous ont été transmis par de nombreux monuments. Les plus célèbres – Hatchepsout, Tiyi, Néfertiti, Néfertari – en côtoient de moins connues, mais toutes ont marqué leur temps, qu'elles aient par leur présence garanti la continuité de l'État, ou, au contraire, menacé sa stabilité par des intrigues de cour. En relatant ces douze destins hors du commun, Pierre Tallet nous fait revivre de grands moments de l'histoire égyptienne, de ses origines à la fin du Nouvel Empire.

Ancien élève de l'École normale supérieure, Pierre Tallet est agrégé d'histoire et docteur en égyptologie. Il est actuellement maître de conférences à l'université de Paris-Sorbonne, et dirige plusieurs programmes archéologiques en Égypte sur la côte de la mer Rouge et au Sinaï. Il est notamment l'auteur de Sésostri III et la fin de la XIIe dynastie (Pygmalion, 2005).

## DU MÊME AUTEUR

- *Sésostris III et la fin de la XII<sup>e</sup> dynastie*, Paris, Pygmalion, 2005.
- *La cuisine des pharaons*, Arles, Actes Sud, 2003. Édition espagnole : *Historia de la cocina faraonica*, Barcelone, Zendera-Zariquiey, 2002 et 2006 ; Édition portugaise : *Historia da cozinha faraônica*, Editora Senac, Sao-Paulo, 2005.
- *La zone minière du Sud-Sinaï I. Catalogue complémentaire des inscriptions du Sinaï, MIFAO 130*, Le Caire, Ifao, 2013.
- en collaboration avec El-Sayed MAHFOUZ, *The Red Sea in Paraonic Times*, Le Caire, Ifao, 2012.
- en collaboration avec J. CHRISTIANSEN, *À la table des pharaons, goûts d'hier, recettes d'aujourd'hui*, éd. Margaux Orange, Paris, 2006.
- en collaboration avec L. BAVAY et L. GALLET, *L'Égypte. Tout ce qu'on sait et comment on le sait*, Paris, La Martinière Jeunesse, 2003.
- en collaboration avec M. ABD EL-RAZIQ, G. CASTEL, et Ph. FLUZIN, *Ayn Soukhna II. Les ateliers métallurgiques du Moyen Empire*, Le Caire, Ifao, 2011.
- en collaboration avec L. PFIRSCH, M.-A. BONHÊME, B. MIDANT-REYNES et G. GORRE, *Le monde des Égyptiens*, Paris, Larousse, 2008.
- en collaboration avec M. ABD EL-RAZIQ, G. CASTEL et V. GHICA, *Les inscriptions d'Ayn Soukhna, MIFAO 122*, 2002, Le Caire.

*À Corinne, Élise, Nicolas et Louise*

# Introduction

À quatre reprises au cours de son histoire, peut-être cinq si l'on y ajoute une reine Neith-Iqeret/Nitocris qui n'a laissé aucune trace dans la documentation contemporaine de son époque, l'Égypte ancienne a été gouvernée par un pharaon féminin. Ce fait peut marquer les esprits, et nous avons tous en tête les réalisations monumentales de la reine Hatchepsout, grande bâtisseuse dans le temple d'Amon de Karnak et commanditaire du temple en terrasses de Deir el-Bahari, remarquable par l'originalité de son architecture. Dans ce dernier monument, le nombre important des statues colossales arborant le sourire indéfinissable de la reine peut donner l'illusion que la fonction suprême du pays était facilement adaptable au deuxième sexe.

Force est toutefois de constater que ces quatre règnes – dont trois furent d'ailleurs très brefs –, au sein d'une période de près de trois millénaires qui vit sans doute deux cents monarques de trente dynasties différentes s'asseoir sur le trône d'Horus, marquent clairement la gouvernance d'une femme du sceau de l'exception. Et, de fait, l'institution royale égyptienne était manifestement conçue, depuis les origines, pour être occupée par un homme. Héritage d'un vieux fonds culturel, progressivement élaboré pendant le millénaire précédant le règne du premier souverain enregistré par les annales du pays, la fonction royale se conçoit comme la mise en scène d'un guerrier et d'un chasseur, dont le rôle est avant tout, par son efficacité militaire, de maintenir l'ordre cosmique de l'univers, la *maât*, en triomphant de façon brutale de ses ennemis.

La mise en scène du pouvoir s'accompagne ainsi, aussi bien lors du couronnement que des cérémonies de confirmation ou de régénération de la fonction royale, d'un ensemble de rites supposés faire la démonstration de

la virilité du roi – course autour du mur, par laquelle le nouveau souverain prend possession du territoire qu'il va gouverner, rite apotropaïque de lancer de flèches aux quatre points cardinaux pour se placer au centre de l'univers. La domination du pharaon s'affirme, depuis les origines, par une scène de massacre de l'ennemi, maintenu par la chevelure tandis que le roi s'apprête à lui assener un coup de massue – une thématique que l'on trouve aussi bien sur la palette du roi Narmer, premier souverain dont l'image nous est parvenue que sur les temples de l'époque gréco-romaine qui jalonnent le pays.

L'une des vertus cardinales du monarque est donc indiscutablement de savoir gagner une bataille – acte ponctuel par lequel le pharaon affirme, de façon universelle, sa conformité à la charge qui lui a été confiée.

Autour du roi, les principales charges de l'État sont également occupées par des hommes qui tirent toute leur légitimité dans leur fonction de la confiance que leur accorde le souverain : le vizir, responsable de l'administration, le chancelier, gestionnaire des ressources du pays, des intendants, des généraux, des nomarques placés à la tête des provinces les plus importantes. Au sein des multiples charges de responsables aux différents niveaux de la gestion du pays – on a relevé près de 4 000 différents titres de fonctionnaires pour la seule période de l'Ancien Empire égyptien –, seules quelques dizaines sont régulièrement occupées par des femmes, le plus souvent dans le cadre très restrictif de la célébration de certains cultes divins.

La société égyptienne est donc essentiellement dirigée par des hommes, et si les représentations de filles, épouses et mères des hauts responsables du pays apparaissent régulièrement dans les tombeaux qui leur sont dévolus, ce n'est pas tant en vertu d'un principe d'égalité entre les sexes que parce que l'élément féminin joue un rôle dans l'au-delà en faveur de la protection et de la régénération du défunt.

Au plus haut sommet de l'État, les femmes ne sont pas cependant sans avoir une réelle influence politique. Dans un monde où toute légitimité provient de la proximité avec le roi, seul principe d'autorité, celles qui vivaient dans son entourage immédiat pouvaient bien sûr tirer avantage de leur position. Une épouse royale se trouve en outre au cœur même du principe de la transmission du pouvoir, et l'on imagine, bien que les sources à notre disposition soient extrêmement pudiques sur ce point, que des luttes d'influences redoutables pouvaient avoir lieu à la Cour. En cas de mariages

multiples du souverain, des coteries constituées autour d'une reine et de sa descendance pouvaient s'affronter dans la perspective de la succession dynastique. À la disparition du roi, son épouse était également bien placée pour assurer une régence, qui pouvait parfois se prolonger plus d'une dizaine d'années si l'héritier de la couronne était très jeune lors de sa montée sur le trône. Il y a donc de multiples façons dont une reine pouvait marquer son époque, et exercer une forme de pouvoir.

Le choix de douze reines qui a été effectué ici est forcément restrictif. Nous nous sommes tout d'abord cantonnés à la période proprement pharaonique de l'histoire de l'Égypte, et avons exclu d'entrée de jeu la reine Cléopâtre, qui, si elle conserve dans l'imaginaire actuel les traits d'une souveraine orientale, est avant tout une reine hellénistique empreinte de culture grecque.

De très nombreux autres portraits que ceux qui sont ici proposés auraient pu être esquissés. Celui de la reine Ankhesenpepi, qui assura la régence lors de l'avènement de Pépi II, et qui bénéficia d'une pyramide ornée des Textes des pyramides, compositions religieuses à l'origine réservées au roi, mais que les principales épouses royales semblent avoir détournées à leur profit à la fin de la VI<sup>e</sup> dynastie. Ou encore celui de la reine Khenemet-nefer-hedjet (littéralement : « Celle qui s'unit à la couronne blanche »), fille, femme et mère de roi, qui semble avoir été au cœur des problèmes de succession dynastique au milieu de la XII<sup>e</sup> dynastie, et avoir assuré la continuité du pouvoir, malgré sa transmission vraisemblable d'une branche à l'autre de la famille royale.

Beaucoup d'autres femmes d'exception ont joué un rôle de tout premier plan dans le groupe élargi des centaines de reines de l'Égypte pharaonique, et nous avons cherché à donner, au travers de cette sélection étroite, les exemples les plus variés possible de leur ingérence dans les affaires politiques.

On trouvera donc ici les quatre reines qui ont régné en assumant la fonction pharaonique et en adoptant une véritable titulature royale, qu'elles l'aient fait dans le cadre d'un exercice solitaire du pouvoir – comme Néferousobek et Taousert – ou dans celui d'une association avec un corégent masculin leur laissant l'ensemble des prérogatives royales, dans le cas d'Hatchepsout et de Mérytaton.

D'autres (Meryt-Neith, Khentkaous) sont des reines mères qui ont assumé la réalité du pouvoir pendant la minorité prolongée d'un souverain enfant et ont sans doute dû le protéger contre une possible usurpation du trône par des membres de la famille. Le prestige de certaines de ces femmes qui furent parfois tout à la fois filles, épouses et mères de rois semble d'ailleurs avoir été exceptionnel – et leur légitimité au trône peut-être paradoxalement plus grande que celle de leur conjoint. Il en est ainsi de la reine Ahmès Néfertari, dont la présence marque les trois premiers règnes de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, et qui fut divinisée dans la région thébaine peu après sa mort.

D'autres apparaissent dans la documentation comme des *alter ego* de leur époux, et sont investies d'un rôle religieux primordial, qui peut leur accorder, dans la construction monumentale de leur temps, une importance considérable. C'est le cas, au Nouvel Empire, des reines Tiyi, Néfertiti et Néfertari, épouses respectives d'Amenhotep III, Akhénaton et Ramsès II. Dans l'exemple précis de ces trois reines – dont aucune n'était, contrairement à ce que l'on pourrait penser, une épouse unique –, il est vraisemblable que leur personnalité a joué un rôle de tout premier plan dans le choix qui les met tout particulièrement en exergue sous le règne de leur époux. Quelques rares documents diplomatiques qui nous sont parvenus semblent bien démontrer, par exemple, que Tiyi était une véritable tête politique qui partageait avec le roi la plupart des secrets de l'État.

Certaines enfin ont été mêlées aux luttes d'influence, voire à des complots contre l'État qui pouvaient voir le jour à l'intérieur du harem royal, une institution qui devient particulièrement complexe au Nouvel Empire, période où les rois ont parfois plusieurs dizaines d'épouses et concubines, dont deux ou trois « principales », rendant plus délicat le problème de la succession. Nous avons pour cela choisi de conclure cet ouvrage en présentant une reine malheureuse, qui fut impliquée dans une conjuration manquée à la fin du règne de Ramsès III.

En bref, le rôle des femmes au sein des instances de l'État peut se décliner à l'infini et la présentation de ces « douze reines d'Égypte qui ont changé l'Histoire » a pour objectif essentiel de faire entrevoir la multiplicité des facettes dont ces souveraines ont pu briller à la cour d'Égypte. En filigrane, c'est l'histoire même de l'Égypte pharaonique que l'on peut retrouver, dans ses grandes lignes, en suivant ce fil d'Ariane.

# Meryt-Neith, « l’Aimée de Neith »

## Entre régence et royauté



L’histoire des débuts de la civilisation pharaonique est fascinante par bien des aspects. Grâce à l’étude des nécropoles, de quelques vestiges d’habitat, et celle de très nombreux artefacts (figurines, poteries peintes, objets de prestige comme les palettes à fard et les têtes de massue sculptées), il est possible de suivre, pendant plus d’un millénaire, les évolutions lentes de la culture de Nagada qui lui donna naissance, au Sud du pays, dans une zone comprise entre les villes d’Edfou et d’Abydos. Cette civilisation, qui ne fut pas apportée à l’Égypte par un peuple conquérant venu de l’Est comme on l’a longtemps enseigné, correspond au contraire à la lente maturation d’une société autochtone, étroitement dépendante du fleuve, et centrée dès l’origine sur la figure du chef et la personnalité du chasseur et du guerrier.

Entre la période de Nagada I (c. 4000-3600 av. J.-C.) et la période ultime de son développement (Nagada III, c. 3300-3000 av. J.-C.), on observe une indéniable complexification des rapports sociaux. L’élitisme de cette culture s’incarne dans les nombreux objets décorés valorisant le combat contre les fauves, et les différentes facettes de l’art de la guerre.

Dans les grandes nécropoles, les inhumations connaissent une hiérarchisation progressive, et des secteurs bien définis y sont de plus en plus clairement réservés aux catégories les plus privilégiées de la société. Dès la période de Nagada II (c. 3600-3300 av. J.-C.), de véritables tombes

« royales » ont été identifiées près des grands pôles culturels qu'étaient alors les cités Hiérakonpolis, Nagada et Abydos. Ces sépultures se distinguent par leurs dimensions, leur décoration éventuelle, le matériel prestigieux que l'on y dispose, visiblement destiné à des personnages de tout premier rang.

Dans le même temps se développe une idéologie guerrière de plus en plus clairement centrée autour de la figure charismatique d'un souverain tout-puissant, qui peut selon les cas être représenté sous la forme d'un taureau ou d'un lion pour vaincre ses ennemis.

Au terme de cette évolution millénaire, la personnalité du roi égyptien émerge, telle qu'elle perdurera jusqu'à la fin de la civilisation pharaonique, près de trois millénaires plus tard. La palette à fard sculptée de Narmer, premier pharaon enregistré par l'histoire, montre ainsi le souverain dans l'attitude de la marche apparente, à une taille supérieure à celle des autres personnages représentés. Il est équipé de l'ensemble des symboles qui définissent la royauté : un jeu alternatif de coiffure, une longue mitre blanche symbolisant son pouvoir sur la Haute Égypte, un mortier à boucle évoquant son gouvernement de la Basse Égypte. À son menton, une barbe postiche ; sur son torse, un justaucorps à bretelle unique, laissant en partie visible une musculature bien développée. Autour de ses reins est noué un pagne cérémoniel à la ceinture duquel une queue de taureau postiche est accrochée : cette dépouille animale – un trophée de chasse – rappelle sans doute par sa présence les qualités cynégétiques du roi. L'action du souverain est elle aussi dépourvue d'ambiguïté : il fait la guerre, massacre l'ennemi, parade devant les corps sans têtes de ceux qu'il a abattus au cours d'une campagne militaire. Son gouvernement se définit par la force virile, celle qui lui permet, dans le même temps qu'il anéantit l'opposition, de faire régner l'ordre divin, un concept qui est désigné sous le nom de *maât* par les sources classiques, et qui se trouve au cœur de l'idéologie politico-religieuse de la civilisation pharaonique.

Un pouvoir royal donc, conçu au terme d'une évolution millénaire, par essence masculin et reposant pour beaucoup sur l'exaltation de la puissance physique du roi, mise en scène dès son couronnement, et rappelée régulièrement au cours de cérémonies mettant en scène la royauté.

La monarchie s'exerce depuis deux capitales. La plus importante est Memphis, une cité créée à la jonction du cours principal du Nil et des différentes branches du Delta, et qui semble avoir été fondée dès le début de

la I<sup>re</sup> dynastie, comme le principal centre administratif du pays. Plus au sud, Abydos, cité d'origine de la famille régnante, demeure pendant toute la I<sup>re</sup> dynastie le lieu de sépulture des souverains de l'Égypte.

Ces premiers rois adoptent assez rapidement une stratégie de conquête : aux opérations de pacification du Delta, souvent mises en scène dans la documentation iconographique, succèdent les témoignages de véritables campagnes militaires en direction de la Nubie et du Proche-Orient.

La succession des rois est relativement bien connue à partir de Narmer, et il semble que, dès cette période lointaine de l'histoire, les souverains aient pratiqué des mariages diplomatiques pour consolider leur pouvoir. Ainsi le roi Aha, originaire d'Abydos et successeur de Narmer, a-t-il probablement épousé une princesse d'un autre centre politique majeur : une dénommée Neith-hotep issue pour sa part de la cité de Nagada – lieu où sa tombe, aussi grande que celle d'un roi, fut fouillée par l'archéologue français Jacques de Morgan à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Ceci donne d'entrée de jeu une idée de l'importance que pouvaient avoir les femmes de l'élite sociale dès cette période reculée de l'histoire égyptienne. On note d'ailleurs, sur la Pierre de Palerme – un document d'annales bien plus tardif, mais qui consigne année après année les données correspondant aux règnes des premiers rois de l'histoire de l'Égypte –, que chaque souverain est systématiquement enregistré avec le nom de la reine qui lui a donné le jour, gage sans doute de sa légitimité royale.

Dans le cas de Neith-hotep, cela va même un peu plus loin : certains documents font en effet apparaître son nom dans un *serekh* – la représentation schématique d'une façade de palais –, ce qui est en principe une façon d'identifier le roi régnant. Il est très probable que la reine a dû ce privilège à l'exercice d'une régence, au tout début de l'histoire égyptienne, en attendant que Djer, l'héritier du trône (peut-être son petit-fils), puisse lui-même gouverner. Les sources sont malheureusement trop peu nombreuses pour cerner plus précisément le rôle exact que cette femme a joué. La présence de son nom, à côté de celui du roi, sur une inscription récemment découverte dans les mines de turquoises et de cuivre du Sud-Sinaï, semble démontrer qu'elle fut étroitement associée aux grandes opérations de la monarchie égyptienne, dont les expéditions minières – opérations vitales pour l'État, et nécessitant une logistique complexe – font indiscutablement partie.

Ceci met en tout cas l'accent, dès les origines de l'histoire pharaonique, sur une situation véritablement paradoxale : la royauté égyptienne, reposant par essence sur les qualités « viriles » du chasseur et du guerrier, pouvait-elle être placée, pour des raisons purement dynastiques, entre les mains d'une femme ? De façon significative, il semble que les valeurs idéologiques transmises par les objets décorés des premiers temps, qui font du roi un héros parfait et lui accordent une légitimité individuelle liée entre autres à sa force physique et ses aptitudes de chef, aient rapidement cédé le pas – dans une société extrêmement hiérarchisée – au souhait primordial de préserver la lignée royale.

Ce choix ouvrait en soi la porte au gouvernement d'une femme, au moins à titre provisoire et comme protectrice d'un héritier encore incapable de régner, selon des modalités qui restaient encore à définir.

La question qui se pose alors est de savoir si le seul exercice du pouvoir, même dans le cadre d'une régence, pouvait consacrer son détenteur comme un roi à part entière. La règle n'était pas écrite. Nous avons vu que la reine Neith-hotep s'était attribué un privilège royal dans l'écriture de son nom. Dans des circonstances analogues, environ un demi-siècle plus tard, la reine Meryt-Neith ira sans doute beaucoup plus loin, comme nous allons le voir, dans son assimilation à un souverain à part entière.

La durée des règnes des deux premiers souverains officiellement enregistrés par l'histoire pharaonique, Narmer et Aha, n'est pas connue avec certitude. Le deuxième de ces rois a pu cependant bénéficier d'un règne assez long, si l'on imagine qu'il a survécu à son fils, et laissé le trône à un enfant. Ce dernier point est en tout cas indirectement confirmé par la longueur même du règne de son successeur, Djer – probablement une cinquantaine d'années, toujours selon les bribes qui nous sont parvenues de la Pierre de Palerme que nous évoquions plus haut. C'est indiscutablement pendant cette période prolongée que l'État égyptien parvient à sa maturité, en se dotant progressivement d'une administration soigneusement organisée, se subdivisant entre la Maison du roi (fonctionnement du palais, des fondations royales) et celle du Trésor (prélèvement des taxes, stockage des surplus agricoles, manufactures). La longueur de son règne explique peut-être à elle seule la brièveté de celui de son successeur, le roi Djet, le fameux « roi Serpent » dont une stèle funéraire magnifique est conservée au musée du Louvre. Ce dernier n'occupa le trône que pendant une dizaine

d'années, et sa disparition rapide laissa probablement, une fois de plus, un enfant comme héritier légitime du pouvoir. C'est à cette occasion qu'apparaît Meryt-Neith dans la documentation qui nous est parvenue. Elle fut, sans doute pour un temps prolongé, la dépositaire du pouvoir, et exerça une régence pendant la minorité de Den, un roi que les listes royales postérieures enregistrent comme le 5<sup>e</sup> souverain de la I<sup>re</sup> dynastie et qui régna sans doute, lui aussi, une cinquantaine d'années.

La solution nous est maintenant connue, mais ce personnage resta longtemps une énigme, après la fouille de sa tombe à Abydos, à l'extrême fin du XIX<sup>e</sup> siècle – le mystère de son identité n'ayant été totalement levé que lors de la reprise récente des travaux d'investigation dans la nécropole royale par les soins du Deutsche Archäologische Institute.

Entre 1899 et 1903, l'archéologue britannique W.M.F. Petrie entreprit des fouilles importantes sur le site d'Abydos, et notamment dans le « cimetière B » de la nécropole, qui abrite les tombes des premiers rois d'Égypte. Ce secteur avait été préalablement exploré, quelques années auparavant, mais avec un manque flagrant de rigueur scientifique, par le Français Émile Amélineau. Le travail de Petrie fut fondateur à bien des égards, car il reposait pour la première fois sur une étude fine de la céramique, permettant une datation précise des vestiges étudiés. Et, de fait, la fouille de cet ensemble, qui livra également de très nombreux objets inscrits (tablettes de bois et d'ivoire, vases gravés, empreintes de sceaux), lui permit d'établir dès 1900 la séquence correcte de la succession des rois de la I<sup>re</sup> dynastie. Après Narmer, bien identifié comme le plus ancien roi de la série, il enregistre ainsi les monarques suivants – dont le nom a parfois été lu différemment par la suite, mais dont le classement n'a plus été modifié<sup>1</sup> :

- Aha
- Zer (Djer)
- Zet (Djet)
- Mer-Neith (Meryt-Neith)
- Den-Setui (Den)
- Azab-Merpaha (Adjib)
- Mersekha (Semerkhet)
- Qa-Sen (Qaa)

Pour Petrie, en effet, Mer-Neith est indiscutablement un roi à part entière. Sa tombe, au cœur de la nécropole royale, au sud-ouest de celle de Djet qui fut probablement son époux, ne se distingue en effet en rien de celles des autres monarques de la I<sup>re</sup> dynastie.

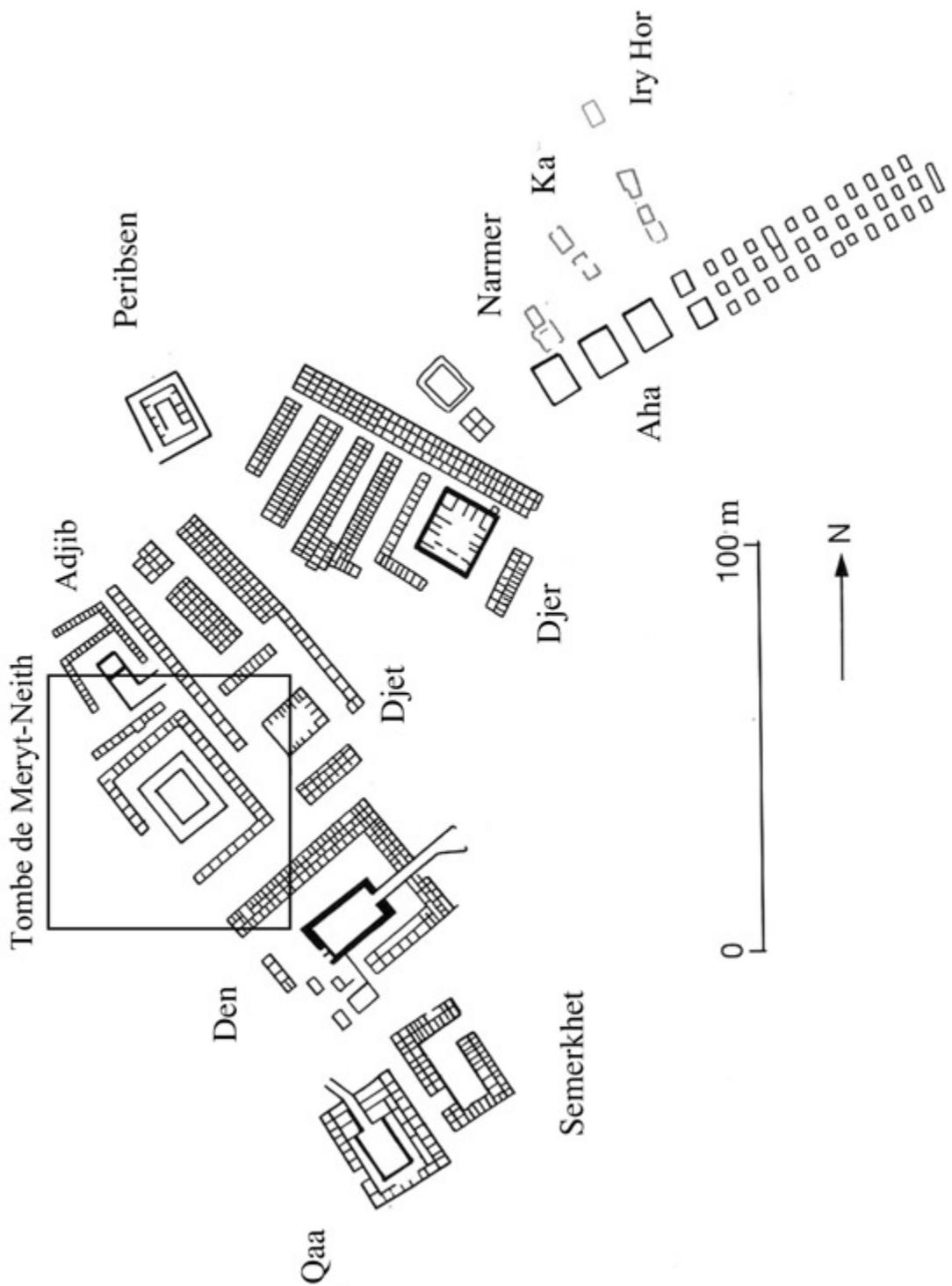


fig. 1 : Plan de la nécropole d'Abydos et tombe de Meryt-Neith.

Elle se présente sous la forme d'une chambre funéraire centrale rectangulaire de 6,35 m de large et 9 m de long, creusée dans le sol à une profondeur de 2,75 m, puis maçonnerie sur son pourtour d'un mur de brique crue épais de 1,30 m en moyenne. Au-dessus de cette pièce, une couverture constituée d'épaisses poutres de bois devait être soutenue par des piliers en briques, encore partiellement préservés. L'intérieur de cette chambre funéraire était soigneusement apprêté : les murs avaient été recouverts d'une couche de plâtre, et le sol était à l'origine recouvert de planches de bois. Huit magasins allongés, de 1,20 m de large et d'une longueur variant entre 4 m et 5,50 m de long, avaient également été aménagés sur le pourtour de la pièce principale, à une profondeur un peu moindre de 2 m. Ils étaient destinés à entreposer des offrandes funéraires proposées à l'occupant de la tombe, et une partie de ce dépôt, constitué de grandes jarres parfois gravées au nom de Mer-Neith et d'empreintes de sceaux, y fut retrouvée.

À l'est de cet ensemble, deux grandes stèles de calcaire cintrées furent également découvertes : l'une était complètement érodée, mais la seconde portait encore sculptés en relief, dans sa partie supérieure, les hiéroglyphes



permettant d'écrire la séquence « Mer-Neith : l'Aimé de Neith ». Ces stèles devaient à l'origine figurer par paire devant tous les tombeaux royaux, pour permettre l'identification de leur propriétaire, et des monuments de ce genre ont été découverts près des tombes de plusieurs rois de la I<sup>re</sup> dynastie, notamment Djet, Den et Qaa. Seule différence remarquable : le nom Mer-Neith n'était pas ici, comme dans les autres cas, placé dans le *serekh* (la représentation d'une façade de palais surmontée d'un faucon, symbolisant l'identité divine du roi). Mais le contexte général dans lequel se trouvait la tombe, le nom apparemment masculin de son propriétaire, amenèrent malgré tout Petrie à penser qu'il s'agissait bien du monument d'un roi. Autre élément significatif : à quelques mètres du caveau royal, toute une série de tombes subsidiaires aménagées en relation avec celui-ci furent également dégagées par l'archéologue anglais. Elles décrivent un rectangle presque complet autour de la sépulture principale. On y relève un total de 41 petits caissons rectangulaires, construits en même temps, et destinés à fournir une sépulture à des membres de la Cour ou de l'entourage royal. Certains étaient encore équipés lors de leur découverte d'une petite stèle de calcaire inscrite permettant d'identifier leur occupant.

Ce trait est commun à toutes les tombes de rois du cimetière B : la tombe de Aha est suivie, comme par la queue d'une comète, d'un ensemble d'une trentaine de sépultures destinées à des membres de son entourage, certains des personnages qui y sont inhumés ayant peut-être d'ailleurs été sacrifiés pour accompagner le roi dans l'au-delà.

Autour de la tombe de Djer, dont le règne fut très long, on observe près de 600 tombes subsidiaires, organisées en travées de façon centripète autour du caveau du roi. Même l'éphémère roi Djet voit sa tombe entourée de plus de 150 enterrements annexes. Le fait que la tombe de Mer-Neith ait attiré dans son orbite un assez grand nombre de tombes de courtisans et de familiers du palais est sans doute le signe le plus tangible de la royauté qui lui était reconnue – l'aspiration des individus inhumés à proximité du tombeau d'un roi étant de l'accompagner, et de continuer à le servir, dans l'au-delà.

Ce sont les recherches de l'Institut allemand d'archéologie qui ont apporté, dans les années 1980, une solution définitive au problème posé par ce mystérieux souverain Mer-Neith. Les nouvelles fouilles organisées dans la nécropole d'Abydos ont en effet livré une série d'empreintes de sceaux qui établissent la liste des rois ayant régné sur l'Égypte depuis le début de la I<sup>re</sup> dynastie. Cette liste, élaborée sous le règne de Den, nomme successivement les rois Narmer, Aha, Djer, Djet et Den, tous accompagnés de la représentation d'un faucon Horus consacrant leur royauté sur l'Égypte. Le dernier personnage de la liste est un peu à part : il s'agit d'une reine, Meryt-Neith, clairement identifiée par l'expression « Mout Nesout », mère royale.

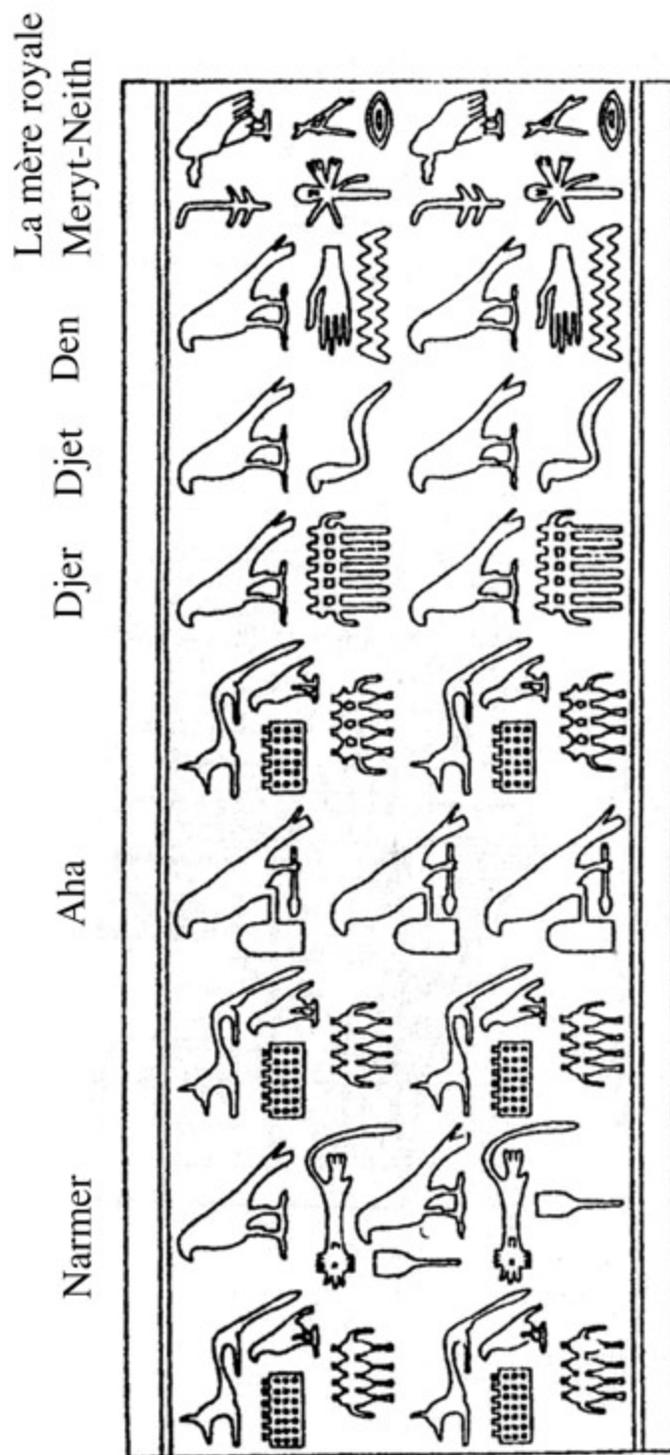


fig. 2 : Empreintes de sceaux de Den (d'après G. Dreyer, *MDAIK* 43, 1987) ; la reine Meryt-Neith est mentionnée à la fin de la liste des rois avec son titre de « mère royale ».

Ce document montre donc clairement la nature du pouvoir exercé par cette reine : celui d'une régente investie des responsabilités de l'État pendant la minorité d'un roi – Den en l'occurrence – auquel elle est étroitement associée dans la liste. Il permet aussi de corriger la lecture de son nom en Meryt-Neith, littéralement « l'Aimée de Neith », beaucoup de noms de femmes importantes étant formés à cette époque sur celui de la grande déesse du nord de l'Égypte. Cette situation explique également pourquoi Mer-Neith/ Meryt-Neith n'est que très rarement mentionnée par les sources, hormis sur le matériel provenant de son complexe funéraire : il est presque certain que la plupart des documents officiels – inscriptions commémoratives, empreintes de sceaux – ont dû être émis dès l'origine au nom du roi Den, même si sa mère exerçait la réalité du pouvoir. Il n'en demeure pas moins que la tombe de cette dernière, indifférenciable de celle d'un véritable souverain de l'Égypte, est surprenante – comme si l'on avait voulu véritablement créditer cette reine du prestige de la royauté, qu'elle a pu exercer un temps considérable avant que son fils ne prenne le relais.

Cette expérimentation des premiers temps restera cependant unique dans l'histoire égyptienne, et jamais par la suite une régente ne frôlera d'aussi près le rang d'un roi. En dépit de l'ambiguïté de son statut, Meryt-Neith ne tarda pas d'ailleurs à être évincée des listes officielles. La mission allemande a ainsi découvert dans la nécropole d'Abydos une deuxième série d'empreintes de sceaux, datant du règne de Qaa, le dernier roi de la I<sup>re</sup> dynastie. On y lit cette fois, dans l'ordre, les noms de tous les rois de cette lignée : Narmer, Aha, Djer, Djed, Den, Adjib, Semerkhet et Qaa, la reine ayant tout simplement disparu de cet inventaire, comme par la suite de l'ensemble des registres royaux qui furent élaborés durant le reste de l'histoire pharaonique.

À l'époque de la mise en place de la monarchie pharaonique, et malgré une idéologie très orientée vers la virilité et la puissance physique du monarque, une reine, peut-être deux, ont réussi à gouverner l'Égypte – sans doute en raison de l'importance primordiale accordée à la lignée royale. Le cas de Meryt-Neith reste unique : après elle, de nombreuses femmes ont exercé une régence sur le royaume d'Égypte – aucune ne semble avoir été de cette façon « consacrée » par l'exercice du pouvoir au point de bénéficier, après sa mort, d'une véritable sépulture royale. À moins qu'elles n'aient franchi le cap d'adopter une véritable titulature royale, et de se

présenter comme un souverain à part entière, mais ceci est une autre histoire.

# Bibliographie

- B. MIDANT-REYNES, *Aux origines de l'Égypte. Du néolithique à l'émergence de l'État*, Paris, 2003.
- G. DREYER, « Ein Siegel der frühzeitlichen Königsnekropole von Abydos », *MDAIK* 43, 1987, p. 33-43.
- G. DREYER et al., « Umm el-Qaab. Nachuntersuchungen im Frühzeitlichen Königsfriedhof. 7/8 Vorbericht », *MDAIK* 52, p. 11-81.
- P. KAPLONY, *Die Inschriften der ägyptischen Frühzeit (I-III Band)*, Wiesbaden, 1963.
- W.M.F. PETRIE, *The Royal Tombs of the First Dynasty I*, Londres, 1900.
- W.M.F. PETRIE, *The Royal Tombs of the First Dynasty II*, Londres, 1901.
- T.H. WILKINSON, *Early Dynastic Egypt*, Londres, New York, 1999.

<sup>1</sup>. Nous mettons entre parenthèses, à côté du nom royal transmis par Petrie, le nom sous lequel le souverain est le plus régulièrement identifié dans les ouvrages plus récents.

# Hétéphérès, « la satisfaction est sur elle »

## Le trousseau d'une reine



Nous sommes en 2600 av. J.-C. La civilisation pharaonique a maintenant atteint son apogée, et jamais le roi d'Égypte n'a été plus puissant. Les souverains ont échangé les mastabas en briques crues qu'ils se faisaient édifier dans la nécropole d'Abydos pour des pyramides monumentales érigées à proximité des principaux centres administratifs de la région de Memphis. La IV<sup>e</sup> dynastie est sans doute celle qui aura marqué le plus l'espace de ses projets grandioses, avec la construction de véritables montagnes de pierres pour servir de tombeaux à un monarque qui s'identifie plus que jamais au principe même du soleil, s'intitule sur ses monuments « fils du dieu Rê », et conçoit sa pyramide comme le moyen symbolique d'accéder au ciel et de se confondre avec le disque rayonnant.

Tout le monde a bien sûr en tête la pyramide de Chéops, la plus grande jamais construite, sur le plateau de Giza, qui s'élève à 146 m au-dessus de la surface du plateau où elle est érigée. Pourtant, son père et prédécesseur Snéfrou – le fondateur de cette lignée – fut indiscutablement un bâtisseur encore plus important : au cours d'un règne prolongé qui dura près de 45 ans, il fut à même de faire édifier trois pyramides monumentales, chacune d'environ 100 m de haut, les deux premières ayant simplement été des jalons dans sa recherche, pour son monument funéraire, de la forme

géométrique parfaite. L'objectif fut finalement atteint avec l'édification de la Pyramide rouge de Dahchour, d'une largeur à la base de 220 m, d'un angle de pente régulier de 43° et d'une hauteur de 105 m, dans laquelle le roi fut effectivement inhumé.

À cette époque, les moyens de l'État semblent illimités, soutenus par une organisation administrative aussi efficace qu'implacable. Des équipes sont envoyées sans relâche dans les déserts et sur l'ensemble du territoire contrôlé par l'Égypte pour concentrer les matières premières nécessaires à la réalisation des projets royaux. Des fronts de colonisation agricoles sont lancés pour mettre mieux en valeur au nord le Delta du Nil, au sud la dépression du Fayoum et son lac naturel, alimenté par une branche divergente du fleuve. Le pays dans son ensemble est gouverné d'une main de fer, ses richesses concentrées au bénéfice d'un souverain porté par son peuple à la dimension d'un dieu tout-puissant. On ne peut que rêver aux incalculables richesses qui devaient accompagner le pharaon dans son dernier voyage, déposées près de lui dans les chambres funéraires monumentales des plus grandes pyramides.

Toutes, en effet, ont été découvertes rigoureusement vides, pillées sans doute dès l'Antiquité. Ces perturbations se sont, pour beaucoup d'entre elles, produites lors de périodes de troubles, comme la Première Période intermédiaire (c. 2150 av. J.-C.), au cours desquelles la dissolution des moyens de l'État ne permit plus de garder de façon efficace ces gigantesques tombeaux. Mais on peut aussi se demander, comme nous allons le voir, si le pillage n'avait pas, de façon paradoxale, commencé bien plus tôt, au nez et à la barbe de ces souverains pourtant redoutés.

Pour avoir une idée de l'équipement funéraire qui accompagnait dans l'au-delà les membres de la famille royale, un exemple unique est aujourd'hui connu : il s'agit d'une tombe découverte par hasard à Giza, près de la grande pyramide, et qui était destinée à la reine Hétéphérés. Celle-ci fut sans aucun doute l'une des femmes les plus importantes de son temps, puisqu'elle fut l'épouse de Snéfrou et la mère de Chéops, indiscutablement les deux pharaons les plus marquants de cette glorieuse IV<sup>e</sup> dynastie. Il est également possible – mais ceci est encore objet de débats – qu'elle ait également été la fille du dernier roi de la III<sup>e</sup> dynastie, un dénommé Houni relativement mal connu des sources égyptiennes, car elle porte aussi le titre de « fille charnelle du Dieu » – « le Dieu » étant une désignation régulière

du pharaon –, ce qui pourrait dénoter son origine royale. Son mariage avec Snéfrou – peut-être son demi-frère – aurait en ce cas considérablement renforcé les droits au trône de ce dernier.



## *Découverte de la tombe secrète d'Hétéphérès*

À la fin de l'année 1924 et au début de l'année 1925, l'équipe de l'archéologue américain George Andrew Reisner, qui travaillait à Giza depuis plusieurs années pour le compte du musée de Boston et de l'université de Harvard, commença l'exploration du cimetière qui se trouve directement à l'est de la grande pyramide de Chéops, en s'intéressant tout particulièrement aux trois pyramides de reines qui bordent immédiatement le complexe royal. L'équipe avait d'ailleurs observé que la pyramide la plus au nord de la série avait manifestement été l'objet de plusieurs projets successifs, pour être finalement réalisée à 28 m à l'ouest de l'emplacement qui lui avait été initialement dévolu.

C'est près de cette pyramide de reine que, le 9 février 1925, le photographe de la mission eut la surprise, mettant en place le support de son appareil, de voir l'un des pieds de celui-ci s'enfoncer dans un terrain mou, qui à l'observation se révéla être un blocage de plâtre. Le 20 février, un nettoyage de la zone fit apparaître à cet endroit une excavation rectangulaire dans la roche naturelle, condamnée par des blocs de calcaire liaisonnés par un mortier de plâtre. Les fouilleurs comprirent alors qu'ils étaient vraisemblablement en présence de l'accès à une tombe encore intacte, chose véritablement exceptionnelle sur ce site soumis à un pillage régulier depuis la nuit des temps.

La dépose progressive de ces blocs de calcaire permit de dégager, une à une, les douze marches d'un escalier menant à un couloir souterrain, lequel aboutissait au sud à un puits funéraire, lui-même entièrement comblé. Le dégagement systématique de ce puits fut alors entrepris, depuis la surface, le 23 février. Il fallut douze jours à l'équipe pour le vider méthodiquement, en relevant chaque niveau de comblement déposé. À 9 m en dessous de la surface du sol, les archéologues pensèrent toucher au but, en trouvant des blocs soigneusement maçonnés dans la paroi ouest du puits – mais ce mur

ne scellait qu'une petite niche contenant encore les restes d'un sacrifice en l'honneur du défunt (un crâne et trois pattes de bœuf, deux jarres à bière).

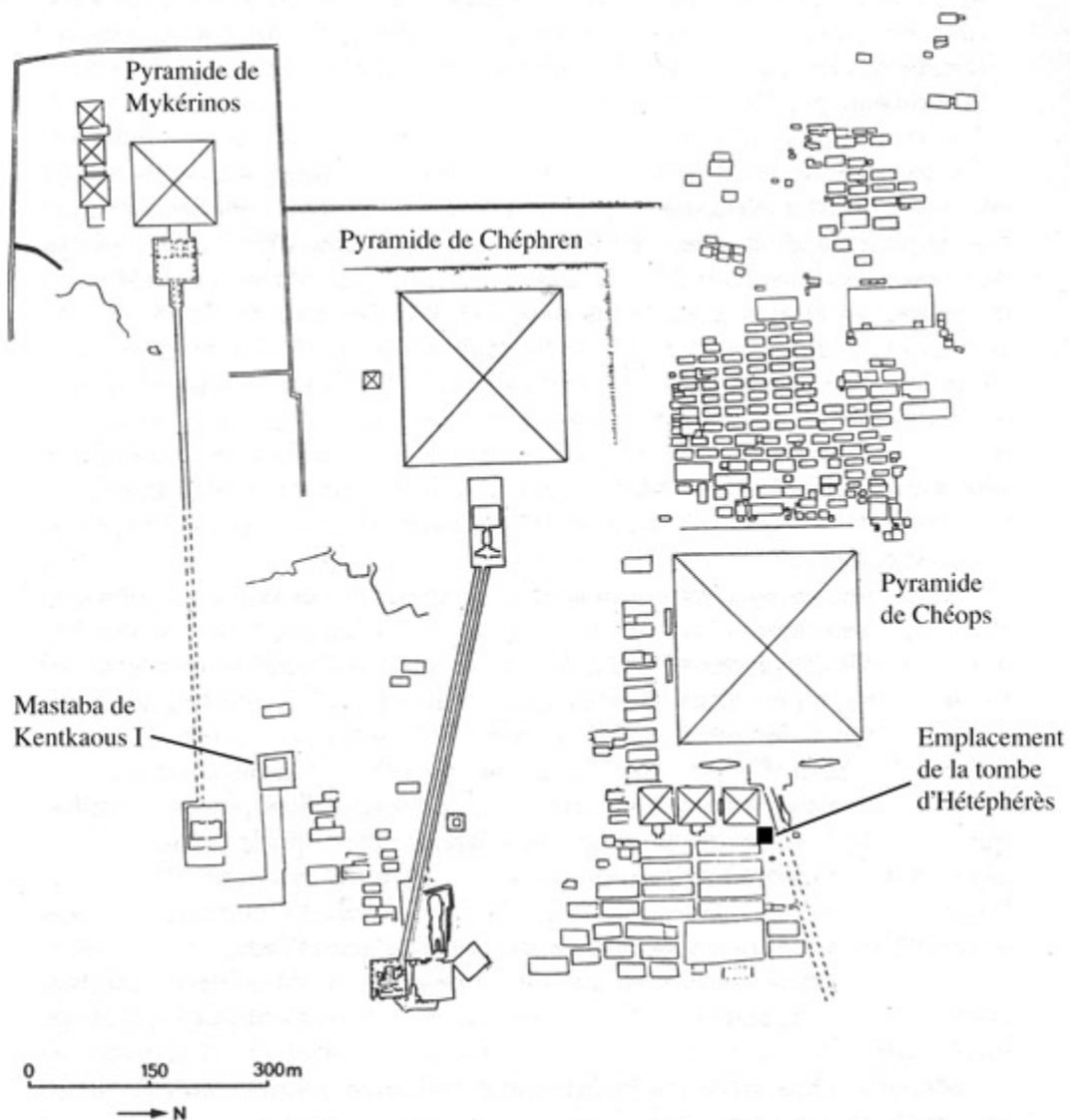


fig. 3 : Plan de la nécropole de Giza et position de la tombe d'Hétéphères.

D'autres objets furent recueillis régulièrement – poteries brisées, restes d'un objet en métal – tout au long de cette descente au cours de laquelle le puits devenait de plus en plus étroit. Enfin, le 7 mars, les fouilleurs se rendirent compte que, à 25 m en dessous de la surface du sol, le fond du puits était à nouveau condamné par une maçonnerie très bien ajustée. En enlevant deux assises supérieures de ce dernier bouchon de pierres,

l'ouverture de la chambre funéraire devenait visible au sud, et à la lueur des lampes, les fouilleurs purent y entrevoir un sarcophage scellé et l'éclat d'objets en or.

Des photos de la chambre funéraire furent prises le lendemain, une pièce manifestement irrégulière et inachevée, mais équipée d'un abondant matériel, encore dans sa position d'origine. On préféra alors, pour des raisons pratiques, attendre la campagne suivante pour ouvrir le caveau.

Les fouilles reprurent le 21 janvier 1926, l'ensemble de l'équipe étant maintenant convaincue d'avoir affaire à la tombe intacte d'un personnage de rang royal ayant été inhumé dans ce caveau au tout début du règne de Chéops, quand l'ensemble du complexe de ce roi était encore en chantier. Le 4 février suivant, les archéologues eurent enfin accès à la chambre funéraire. Celle-ci, orientée nord-sud, avait effectivement des dimensions modestes : sa longueur était de 5,22 m, sa largeur variant entre 2,67 et 2,77 m, pour une hauteur de 1,95 m, mais elle était entièrement remplie de matériel funéraire. On notait également, dans le mur ouest, une maçonnerie en place, scellant manifestement une niche. Le sarcophage d'albâtre, de forme rectangulaire et sans décoration, était rangé dans l'angle nord-ouest de la pièce, près de l'entrée. Son couvercle était encore scellé, mais les archéologues notèrent que des éclats de celui-ci avaient sauté, comme s'il avait été forcé avant d'être remis en place – chose étonnante, car la tombe semblait malgré tout intacte.

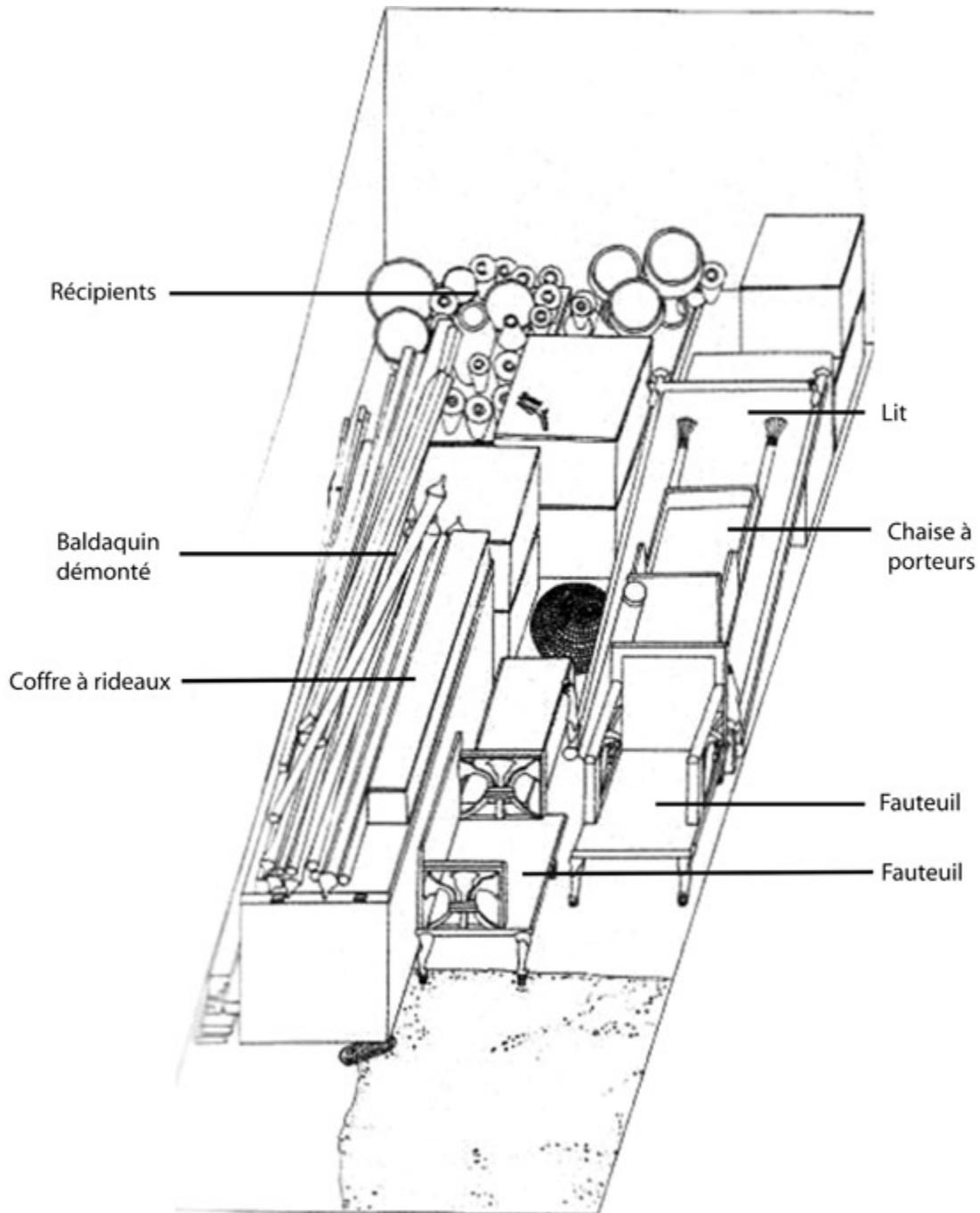


fig. 4 : Intérieur de la tombe d'Hétéphères (d'après M. Lehner, *The Complete Pyramids*, Le Caire, 1997).

Sur le couvercle du sarcophage se trouvaient de grands tubes en or massif, et les débris d'un coffre de bois, complètement décomposé, mais dont les incrustations en métal et en pierres fines faisaient encore apparaître

les noms du roi Snéfrou, avec lequel le défunt inhumé dans la tombe devait avoir un lien. L'ensemble de la pièce était par ailleurs encombré d'une masse informe d'objets : beaucoup d'éléments organiques – des meubles, des coffres de bois, des pièces de tissus – avaient été complètement rongés et réduits à l'état d'une poussière grise par une espèce de champignon. Du mobilier ne subsistait la plupart du temps que le revêtement en feuilles d'or qui l'ornait à l'origine ; les coffres s'étaient progressivement affaissés sous le poids de leur contenu, le libérant en une masse confuse.

La fouille devait donc être particulièrement méticuleuse, si l'on souhaitait obtenir une image précise de l'équipement originel de la tombe. Et il fallut effectivement à l'équipe de Harvard près d'une année de travail acharné – exactement 321 jours – pour venir à bout de cette tâche, générant 1701 pages de plans, notes et croquis, et un total de 1057 photographies, chiffre exorbitant pour l'époque. Il fallut attendre le 14 avril pour avoir enfin l'identité de l'occupante de la tombe : un texte, composé de hiéroglyphes en or à l'origine incrustés dans un panneau de bois, put enfin être lu dans sa totalité. La titulature de la reine y figurait sous la forme suivante :

*La mère du roi de Haute et Basse Égypte, le prêtre-khet d'Horus, le directeur des bouchers de la maison de l'acacia (?), celle en faveur de laquelle toute chose qu'elle ordonne est accomplie, la fille charnelle du dieu, Hétéphérès.*

Ce dernier document permettait enfin de cerner la position du personnage, montrant qu'elle était non seulement l'épouse vraisemblable de Snéfrou, mais aussi la mère de Chéops, le roi régnant au moment de son inhumation à Giza. La reconstitution patiente de l'ensemble de son mobilier fit également apparaître le faste qui entourait cette reine, et donnait pour la première fois une idée de l'équipement des palais royaux de ce temps. L'une des pièces les plus importantes du matériel funéraire était ainsi un grand dais (long. 3,50 m, larg. 2,50 m, haut. 2,20 m) permettant d'aménager une véritable chambre à coucher portative en bois recouvert de feuilles d'or. Il est constitué d'une armature de trois planches au sol, formant la base, dans laquelle s'enchâssent quatre montants de bois et dix piquets en or, qui supportent eux-mêmes quatre planches et cinq éléments d'armature formant le toit. La fixation de l'ensemble, par tenons et mortaises, était encore renforcée dans les angles par des anneaux de cuivre enchâssés aux quatre coins de la structure dans les planches de bois, et permettant d'y adapter

une ligature. Les deux montants de face de cette structure portaient la titulature complète du roi Snéfrou, sous le règne duquel cet objet fut sans doute réalisé. L'ensemble était également équipé de toiles permettant d'isoler complètement l'espace, et il est probable que le coffre incrusté de pierres fines au nom de Snéfrou, retrouvé sur le sarcophage avec certains des piquets de ce baldaquin, ait à l'origine renfermé les rideaux permettant de le fermer par devant. Le reste du mobilier mis au jour par les archéologues comprenait encore :

— un lit en bois décoré et pourvu de pieds à pattes de lion recouverts d'une épaisse feuille d'or, avec un support pour la tête. Le sommier est légèrement incliné, et aux pieds un panneau incrusté de motifs végétaux est prévu pour éviter au dormeur de glisser ;

— une chaise à porteurs en bois d'ébène, dont le dossier et les montants sont rehaussés à la feuille d'or. Les quatre extrémités des brancards permettant de la porter sont eux aussi constitués d'une feuille d'or épaisse modelée en forme d'ombelle de papyrus. Sur le dossier, quatre baguettes de bois incrustées de signes hiéroglyphiques en or (trois verticales à l'extérieur, une horizontale à l'intérieur) donnent les noms et titres de la reine – identifiée comme « mère royale », ce qui signifie que cet objet fut sans doute élaboré après l'accession au trône de Chéops ;

— deux chaises à bras en bois recouvertes de feuilles d'or et équipées de pattes de lion. Sous les accoudoirs de l'une figure un motif de trois ombelles de papyrus liées entre elles par le milieu ; l'autre présente à cet endroit un motif de faucon aux ailes déployées.

De nombreux coffres se trouvaient encore dans la tombe, dont celui destiné aux rideaux du baldaquin, et marqué au nom de Snéfrou, dont il a été question plus haut. D'autres avaient renfermé des outils de toilette – une collection importante de rasoirs en cuivre et en silex fut ainsi retrouvée – ou encore des vases à onguent en albâtre, et des pièces de vaisselle en or et en argent. Parmi les objets les plus précieux, figurait également une boîte à bijoux tout à fait exceptionnelle, elle aussi recouverte de feuilles d'or, qui contenait encore une série de vingt bracelets en argent, tous identiques, présentant chacun quatre motifs de papillons formés d'incrustations de pierres fines (cornaline, turquoise et lapis-lazuli) et séparés entre eux par des petits disques de cornaline. Ces bijoux devaient être particulièrement précieux, l'argent étant, à cette époque en Égypte, plus rare que l'or, et le motif de papillon devait constituer, pour leur propriétaire, une allusion à sa

renaissance après la mort – comme l’insecte déploie ses ailes en sortant de sa chrysalide. Ces bijoux ont cependant dû être portés, et il est intéressant de remarquer que, sur la seule représentation qui nous soit parvenue d’Hétéphérès – toujours dans la décoration du coffre à rideaux ! –, on peut voir qu’elle porte ces bijoux sur les bras.



## *Un mystère à l’ouverture du sarcophage*

Le mobilier de la reine donne ainsi un aperçu unique sur la magnificence de la Cour au début de l’Ancien Empire égyptien. Il permet aussi d’avoir une idée du mobilier qui était utilisé à cette période – un équipement aisément démontable, et qui permettait sans doute à l’entourage du roi de se déplacer aisément de palais en palais, à travers le territoire égyptien. Mais cet ensemble de découvertes ne résolvait pas pour autant l’énigme de la présence de cette tombe secrète, sans aucune superstructure apparente, dans la nécropole de Giza. Le mystère s’épaissit encore quand, après avoir nettoyé l’ensemble du contenu du caveau, l’équipe de Harvard entreprit d’ouvrir le sarcophage d’albâtre de la reine.

Cette opération n’eut lieu que le 3 mars 1927, en présence notamment du ministre des Travaux publics et du directeur du Service des antiquités de l’Égypte. Avant même qu’elle ne débute, l’équipe qui avait fouillé la tombe se posait des questions sur l’intégrité du contenu du sarcophage : en effet, un éclat provenant de celui-ci avait été découvert, rangé dans une boîte, au cours de la fouille du caveau. Cela signifiait probablement que celui-ci avait été ouvert, et l’enterrement perturbé, avant que l’ensemble des éléments n’en soient soigneusement recueillis et replacés dans la tombe.

La surprise fut cependant totale lorsque, son couvercle soulevé, le sarcophage se révéla être entièrement vide. La tombe n’avait cependant pas livré tous ses secrets : il restait à explorer une niche de 2,75 m de long et 0,75 m de haut, pratiquée dans le mur ouest et soigneusement condamnée par une maçonnerie. Son accès avait été jusque-là rendu difficile par la présence du sarcophage. Après avoir enlevé celui-ci du caveau, les fouilleurs ouvrirent donc cette dernière cachette, le 21 mai 1927.

Il s'agissait visiblement d'un projet avorté d'agrandir la chambre funéraire, cet espace vide ayant dans un second temps été utilisé comme une cachette. À l'intérieur, se trouvait un coffre à canopes en albâtre reposant encore sur les débris décomposés du traîneau de bois ayant servi à le déplacer, et dont le couvercle était encore scellé. La partie interne de cette boîte était, de façon classique, subdivisée en quatre compartiments destinés à accueillir les viscères du défunt, prélevés lors de la momification. Les paquets de lin contenant les résidus de la momification de la reine s'y trouvaient encore, baignant dans un liquide jaunâtre qui, après analyse, fut identifié comme une solution de natron. Une partie au moins du corps de Hétéphérès était donc présente dans cette tombe secrète – mais il était depuis longtemps évident aux yeux des archéologues que cette inhumation n'avait rien d'ordinaire : il s'agissait manifestement d'une tombe secondaire, où avaient été placés religieusement les restes d'un premier enterrement, probablement perturbé.

La dépouille de la reine avait donc connu, à l'instar de celles de nombreux autres personnages importants de l'Égypte (cf. *infra* Hatchepsout, Tiyi, Mérytaton, Taousert), une histoire relativement complexe après son enterrement initial, un cheminement dont les différentes étapes sont difficiles à retracer.



## ***Les tribulations d'une reine***

George Reisner proposa, rapidement après la fouille de la tombe, un scénario assez rocambolesque pour expliquer les faits qui étaient apparus à la fouille. Il n'est pas sûr cependant que l'on ait, depuis les années 1920, trouvé une explication plus convaincante que la sienne pour rendre compte de la situation.

Selon lui, la reine Hétéphérès fut, dans un premier temps, inhumée sur le site de Dahchour, la nécropole où Snéfrou, son époux, avait fait successivement bâtir deux pyramides, dont la Pyramide rouge où se déroulèrent probablement ses funérailles. Cette tombe originelle de la reine n'a pas été depuis retrouvée sur le site, malgré une reprise méthodique de son exploration par les équipes de l'Institut d'archéologie allemand ; mais

la plupart des égyptologues pensent que cette localisation est sans doute la plus logique pour la principale épouse de ce roi.

La reine survécut sans doute un certain temps à son mari, et décéda manifestement après l'accession au trône de son fils, comme en témoigne le titre de « mère du roi de Haute et Basse Égypte » qui est régulièrement associé à son nom sur son matériel funéraire.

L'importance accordée, dans la première partie du règne de Chéops, à la construction de son complexe funéraire à Giza fit alors sans doute passer au second plan la nécropole de Dahchour qui en est distante de près de 60 km. Un défaut de vigilance dans la surveillance du site aurait alors permis à une équipe de pillards de s'attaquer avec succès à la tombe de la reine. L'opération aurait été d'autant plus aisée que les voleurs, peut-être des membres du personnel de la nécropole (prêtres, gardiens, ouvriers ayant participé à la construction des monuments funéraires), avaient une très bonne connaissance des lieux. Ayant déjoué les différents systèmes de protection de la tombe, ils auraient rapidement accédé à la chambre funéraire où reposait Hétéphérès, son sarcophage d'albâtre étant, lors de cette première inhumation, disposé sous le baldaquin d'or et d'ébène monté dans le caveau. Négligeant le mobilier lourd, et ne disposant que de peu de temps, les intrus auraient alors concentré leurs efforts sur la momie de la reine, où ils pouvaient espérer trouver le plus grand nombre d'objets précieux.

On sait, par des textes plus tardifs du Nouvel Empire égyptien, comment les pilleurs de tombes pouvaient se comporter avec désinvolture face aux dépouilles pourtant sacrées de leurs rois. Ils n'hésitaient pas à les démembrer, voire à y mettre le feu, autant par superstition que dans un souci d'efficacité, pour pouvoir récupérer la moindre amulette ayant pu y être dissimulée. Un traitement violent de cette sorte pourrait en soi expliquer la perte de la momie de la reine : le sarcophage ouvert, les voleurs auraient pu l'extraire de la tombe, et la mettre en pièces – ce qui expliquerait que le corps ne soit plus présent dans la deuxième sépulture accordée à Hétéphérès.

Peu de temps après le saccage, la catastrophe aurait été signalée à la plus haute instance de l'État, le vizir Hémionou – lui-même un membre de la famille royale. Ce personnage – visiblement très impliqué dans la construction de la pyramide du roi – aurait alors eu la tâche délicate d'informer celui-ci de l'agression dont avait été victime la sépulture de sa

mère. Craignant cependant pour sa vie, si toute la vérité éclatait, il aurait alors masqué au roi l'ampleur des dégâts, et le sarcophage bien fermé de la reine aurait été placé dans sa tombe secrète de Giza, sans qu'il soit révélé au souverain que la momie avait été détruite.

L'aménagement de la tombe d'Hétéphérès aurait en tout cas eu des répercussions sur l'ensemble du chantier royal, l'alignement des pyramides de reines dont la construction était prévue devant la façade est de la pyramide royale ayant été déplacé 28 m plus à l'ouest, précisément en raison de la présence de cette cachette.

Ce scénario rend effectivement compte de l'ensemble des données observées par les fouilleurs, même si certaines de ses composantes semblent malgré tout peu crédibles. Peut-on par exemple imaginer qu'un roi tout-puissant comme Chéops n'ait pas été scrupuleusement informé, le cas échéant, de la destruction pure et simple de la momie de sa mère ? Et n'est-il pas surprenant que le pillage supposé de cette tombe ait laissé derrière lui tant d'objets précieux ayant manifestement appartenu à la première inhumation de la reine – comme la boîte à bijoux renfermant les vingt bracelets d'argent, ou encore les piquets en or pur faisant partie du baldaquin de la reine ?

La véritable raison d'être de cette cachette abritant le mobilier d'Hétéphérès ne sera peut-être jamais connue avec certitude.

Une autre piste peut pourtant être suivie. Il est effectivement très vraisemblable que la reine mère ait été initialement inhumée à Dahchour, auprès de son époux. Mais son fils et successeur fit peut-être le choix, autour de l'an 15 de son règne, et lorsque la construction de son complexe funéraire était déjà bien avancée, de rapatrier la dépouille de sa mère à Giza, et de lui réserver l'une des pyramides annexes qui se trouvent près de son propre tombeau. Pour elle aurait alors été aménagé un caveau, équipé d'un puits, et d'un escalier latéral, creusés directement dans la surface calcaire du plateau – cela en attendant que la superstructure d'une pyramide soit édifée par-dessus<sup>1</sup>.

La modification des plans du temple funéraire du roi aurait cependant obligé à décaler de 28 m vers l'ouest la construction de cette pyramide – le deuxième caveau d'Hétéphérès se trouvant alors isolé, sans monument associé.

Enfin, la pyramide qui porte le n° G-Ia sur le plan général de Giza, finalement destinée à la reine ayant été réalisée, et un autre sarcophage y

étant disponible pour elle, seule sa momie y aurait été par commodité transférée, Chéops la dotant alors d'un trousseau funéraire entièrement renouvelé dans cette troisième sépulture – un mobilier insistant peut-être davantage que le précédent sur la qualité de « mère royale » du personnage.

L'ironie de l'histoire voudrait alors, selon ce scénario alternatif, que la dépouille de la reine ait bel et bien été détruite, à une époque cette fois-ci indéterminée, lors du pillage d'un tombeau très bien repérable, alors même que la cachette abandonnée avec un matériel considéré comme d'importance secondaire échappait par miracle aux voleurs, et aux archéologues, pendant près de 45 siècles.



## *Les trésors retrouvés des reines d'Égypte*

Le mobilier funéraire d'Hétéphérès est à ce jour le plus ancien trésor destiné à une reine qui ait été découvert, mais il faut signaler que l'on a régulièrement mis au jour des lots importants de bijoux et d'objets précieux dans les tombes des mères, épouses et filles royales.

Pour des raisons religieuses, celles-ci sont souvent associées étroitement au tombeau du roi lui-même, auprès duquel elles sont supposées jouer un rôle de protection et d'accompagnement dans l'au-delà. Ces femmes de l'entourage royal ont souvent bénéficié d'une dotation importante pour leur mobilier funéraire et ces dépôts nous sont parfois parvenus, en tout ou partie, malgré le pillage intensif auquel les nécropoles royales ont été soumises au cours des siècles. Parmi les exemples les plus spectaculaires, on peut mentionner les trésors de plusieurs reines du Moyen Empire, découverts à Dahchour par l'archéologue français Jacques de Morgan.

Le premier ensemble fut recueilli à proximité de la pyramide du roi Amenemhat II (bijoux de Ita, Ita-Ouret et Khenemet), le deuxième dans une galerie secondaire creusée sous la pyramide de Sésostri III (bijoux de Sat-hator et Meret). On relève dans ces lots des diadèmes et des bracelets ornés de motifs végétaux et animaliers, des bagues, des colliers, des pectoraux mettant en scène l'action du roi. L'usage de l'or y est abondant, en cloisonné serti de pierres fines comme l'améthyste, la turquoise, la

cornaline et le lapis-lazuli qui permettent de donner un aspect coloré et particulièrement vivant, voire « naturaliste », à cette bijouterie.

Des découvertes analogues ont été faites dans d'autres nécropoles de la même période : la tombe intacte de la princesse Sathatorioune fut mise au jour à El-Lahoun, dans la dépression du Fayoum, par l'archéologue anglais W.M.F. Petrie. Plus récemment, le caveau inviolé de la princesse Néferouptah, fille d'Amenemhat II, fut découvert près de la pyramide de ce roi, à Hawara, par une équipe égyptienne. Tous les tombeaux des monarques de cette période ont été irrémédiablement pillés, sans doute parce qu'ils étaient moins discrets et qu'ils ont excité plus de convoitise que ceux de leurs compagnes. Et c'est exclusivement grâce à ces tombes d'épouses et de filles royales que l'on peut aujourd'hui avoir une idée des techniques avancées de l'orfèvrerie de cette période.

Pour le Nouvel Empire, époque faste de l'histoire égyptienne, deux dernières découvertes peuvent être signalées – qui, si elles ne rivalisent pas avec celle de la tombe intacte de Toutânkhamon, restent néanmoins significatives.

En 1859, la tombe de la reine Ahhotep, épouse d'Ahmosis, fut découverte à Dra Abou el-Naga, dans la nécropole thébaine, par l'équipe d'Auguste Mariette, le fondateur du Service des antiquités égyptien. Au sein de l'abondant matériel mis au jour à cette occasion, on relève un bracelet en or cloisonné décoré de pierres fines, reproduisant la silhouette d'un vautour, un pectoral en or et pierres fines montrant le roi Ahmosis dans la barque solaire, des modèles réduits de bateaux en argent. Parmi les objets les plus célèbres de la sépulture, on peut également signaler trois mouches d'or servant de pendentif, que Mariette eut le front, au nom de la préservation du patrimoine égyptien, de refuser de donner à l'impératrice Eugénie, épouse de Napoléon III, lors de sa fameuse visite en Égypte.

Une autre tombe thébaine intacte, mais qui fut malheureusement découverte en 1916 par des pilliers d'antiquités du village de Gournah, renfermait les dépouilles de trois épouses secondaires d'origine syrienne de Thoutmosis III (Manhata, Manouwai et Marouta), accompagnées là encore d'une abondante collection de bracelets, ceintures, colliers, boucles d'oreilles, objets de toilette. De ce lot se détachaient deux diadèmes en or très originaux dans leur conception : l'un d'entre eux était orné de rosettes cloisonnées, incrustées de cornaline et de verre de couleur turquoise, et

portait en son centre deux têtes de gazelles en or dressées, très finement exécutées.



## Bibliographie

M. BAUD, *Famille royale et pouvoir, Bibliothèque d'Étude* 126 (2 vol.), IFAO, Le Caire, 1999.

M. LEHNER, *The Pyramid Tomb of Hetep-heres and the satellite pyramid of Khufu, SDAIK* 19, Mayence, 1985.

G.A. REISNER, « The Tomb of Queen Hetep-Heres », *Bulletin of the Museum of Fine Arts*, supplement to vol. XXV, 1927, p. 1-36.

G.A. REISNER, « The Empty Sarcophagus of the Mother of Cheops », *Bulletin of the Museum of Fine Arts*, XXVI, 1928, p. 76-88

G.A. REISNER, « The Household Furniture of Queen Hetep-Heres I », *Bulletin of the Museum of Fine Arts*, XXVII, 1929, p. 83-90.

G.A. REISNER, « The Bed Canopy of the Mother of Cheops », *Bulletin of the Museum of Fine Arts*, XXX, 1932, p. 56-60.

G.A. REISNER, W.S. SMITH, *A History of the Giza Necropolis II. The Tomb of Hetep-Heres the mother of Cheops*, Harvard, 1955.

CHR. ZIEGLER (éd.), *Reines d'Égypte, d'Hétéphérès à Cléopâtre*, Monaco, 2008.

<sup>1</sup> La présence de l'escalier latéral, permettant de rejoindre une descenderie verticale, est la preuve que la construction d'une pyramide était bien envisagée au-dessus de cette « tombe secrète » où le mobilier d'Hétéphérès fut découvert. La seule utilité de cet élément est en effet de pouvoir continuer à accéder au caveau après l'édification du monument funéraire au-dessus de celui-ci.

# **Khentkaous, « Celle qui préside à ses Kas »**

## **Au cœur d'un imbroglio dans la succession royale**



La 5<sup>e</sup> dynastie débute autour de 2500 av. J.-C. Encore est-il probable que cette rupture, que les Égyptiens eux-mêmes ont notée dans le cours de leur histoire, ne soit pas d'ordre purement dynastique, le premier roi de cette nouvelle lignée étant très probablement apparenté à la famille régnante précédente.

Mais l'une des difficultés, pour quiconque s'intéresse à ces généalogies royales, est l'opacité volontaire de la documentation qui nous est parvenue. Le roi est clairement considéré, à cette période de l'histoire de l'Égypte, comme étant d'une nature divine. Un texte biographique inscrit dans la tombe d'un notable du nom de Ra-our, à Giza, raconte comment le souverain, l'ayant effleuré de son sceptre lors d'une cérémonie, s'empresse de lui dire : « Sois indemne ! », comme si le seul fait d'être entré en contact avec le roi pouvait s'avérer, pour le simple particulier, une chose dangereuse.

Dans le même ordre d'idées, même si des luttes mémorables pouvaient avoir lieu pour la succession, et l'affrontement entre différentes branches de la famille royale faire régulièrement rage au palais, presque rien n'en filtre

dans la documentation écrite. Plus encore : après l'accession au pouvoir d'un roi, il semble que l'on ait scrupuleusement gommé toutes les mentions antérieures de sa personne dans la statuaire, les bas-reliefs, la tombe même qui pouvait lui avoir été attribuée avant son élévation sur le trône – autant d'éléments le présentant sans doute comme trop humain, et devenus pour cela gênants dans le cadre de ses nouvelles fonctions.

Cette divinisation du roi atteint sans doute son paroxysme précisément sous la V<sup>e</sup> dynastie, dont les premiers rois sont encore présentés comme les fils incarnés de la divinité solaire dans le cycle de contes du papyrus Westcar, rédigés quelque 800 ans après les faits.

La narration met en scène le roi Chéops, qui s'ennuie dans son palais, et auquel, pour le divertir, ses fils racontent des prodiges advenus dans l'ancien temps. Le dernier de ces contes est cependant mis en scène devant le roi lui-même : un magicien du nom de Djedi réussit à recoller devant lui les têtes d'animaux décapités, et à leur redonner vie. Puis il lui prédit, en ces termes, la venue d'une nouvelle dynastie destinée à gouverner le pays :

*Alors le roi Chéops, juste de voix, dit : « Et ce que l'on dit, que tu connais le nombre des chambres secrètes du sanctuaire de Thot ? » Djedi répondit : « Béni sois-tu, mais je ne les connais pas, souverain v.s.f. mon maître. En revanche, je sais le lieu où elles se trouvent. »*

*Sa Majesté dit : « Où est-ce donc ? » Djedi répondit : « Là-bas se trouve un coffret de silex, dans la pièce nommée "inventaire dans Héliopolis". C'est dans ce coffret. » Puis Djedi ajouta : « Souverain v.s.f. mon maître, vois, ce n'est pas moi qui ai le pouvoir de te les apporter ! » Sa Majesté demanda : « Qui donc me l'apportera ? » Djedi répondit : « C'est l'aîné de ces trois enfants, qui sont dans le ventre de Redjédet, qui te l'apportera. » Sa Majesté dit : « Aussi vrai que je désire ce dont tu as parlé, qui est-elle, cette Redjédet ? » Djedi répondit : « C'est la femme d'un prêtre ouab de Rê, seigneur de Sakhebou, qui est enceinte de trois enfants de Rê, seigneur de Sakhebou. Et celui-ci a prédit à leur égard : "Ils exerceront cette fonction puissante dans le pays entier, et leur aîné sera grand des voyants à Héliopolis." » À cause de cette révélation, l'esprit de Sa Majesté fut chagrin. Djedi demanda : « Pourquoi donc cette humeur, souverain v.s.f. mon maître ? Est-ce à cause de ces trois enfants dont j'ai dit : "Ton fils, puis son fils, puis l'un d'eux" ? »<sup>1</sup>*

La suite du texte décrit la naissance des premiers rois de la V<sup>e</sup> dynastie – Ouserkaf, Sahourê et Néferirkarê, présentés comme des triplés qui sortent successivement du ventre de Redjédet. Cette opération a lieu avec l'assistance de la déesse Isis et de quatre autres divinités associées à l'enfantement : Nephtys, Héqet, Meskhénet, et Khnoum. Voici ce qui est dit du premier d'entre eux – la formule se répétant à l'identique pour les deux autres nouveau-nés :

*Isis se plaça devant elle, Nephtys derrière elle, et Héqet hâta la délivrance. Isis dit alors : « Ne te montre pas puissant (Ouser) en son sein, en ce nom d'Ouserkaf qui est désormais le tien ! » Et cet enfant lui glissa dans les mains : un enfant d'une coudée de haut, aux os solides, aux articulations en or, et à la coiffe de lapis-lazuli véritable. Elles le lavèrent, son cordon ombilical fut coupé, et il fut déposé sur une banquette de briques. Meskhénet se présenta alors devant lui et dit : « C'est un roi qui exercera la royauté dans le pays entier ! » tandis que Khnoum donnait l'intégrité à son corps.<sup>2</sup>*

Les égyptologues se sont depuis longtemps demandés si les événements fantastiques rapportés par le conte ne pouvaient pas malgré tout comporter une part de vérité historique – notamment sur le thème de la gémellité des premiers souverains de la V<sup>e</sup> dynastie, et le rôle important d'une femme dans leur accession au pouvoir. Et, en fait, deux reines homonymes de cette période – elles portent toutes les deux le nom de Khentkaous – ont probablement eu alors une importance considérable dans le processus de transmission de la royauté.



## ***Une reine Khentkaous I à Giza***

La première possède dans la nécropole de Giza un monument hors du commun, au pied du complexe funéraire de Mykérinos (fig. 3). Sa taille monumentale – il s'élève à 17,50 m de hauteur – l'a parfois fait considérer comme la quatrième pyramide du site, mais il s'agit en fait d'un mastaba de forme presque carrée (45,50 x 45,80 m) qui a été réservé dans le rocher du plateau, et parementé de blocs de calcaire fin de Tourah.

L'entrée vers les appartements funéraires s'effectue au sud-est : une porte de granit rouge y était à l'origine équipée de battants de bois – elle donnait accès à un vestibule parementé de granit, puis à une descenderie menant à une antichambre, des magasins et une chambre funéraire elle aussi construite en granit. L'ensemble du dispositif est véritablement royal, et correspond à ce que l'on trouve à l'intérieur de la pyramide de Mykérinos, ainsi que dans le « mastaba pharaon » que fit bâtir Chepseskaf à Saqqara sud – deux rois qui semblent lui être chronologiquement proches.

La représentation de la reine à l'entrée du complexe confirme son importance : elle arbore en effet une courte barbe postiche qui pourrait faire allusion à un emblème royal. Sa titulature est complexe : elle est désignée

par l'expression « *mout nesout bity nesout bity* », qui peut être interprétée de deux façons bien différentes :

— « mère de deux rois de Haute et Basse Égypte » : en ce cas, la reine aurait effectivement donné le jour à plusieurs souverains égyptiens, qu'ils aient ou non été jumeaux, ce qui confirmerait en partie la tradition transmise par le papyrus Westcar ;

— « roi de Haute et Basse Égypte et mère d'un roi de Haute et Basse Égypte », ce qui insisterait davantage sur une régence exercée par le personnage, avant que son fils ne prenne les rênes du pouvoir – le titre de « roi de Haute et Basse Égypte » demeurant malgré tout surprenant dans ce contexte.

Plusieurs schémas ont été proposés pour identifier plus précisément le rôle de cette reine Khentkaous. L'un des plus séduisants en fait l'épouse de Mykérinos, avant-dernier roi de la IV<sup>e</sup> dynastie, et mère d'au moins l'un de ses successeurs, le roi Chepseskaf, traditionnellement considéré comme le dernier roi de la IV<sup>e</sup> dynastie. Son titre vraisemblable de « mère de deux rois de Haute et Basse Égypte » pourrait également suggérer qu'elle fut la mère d'Ouserkaf, successeur de celui-ci, que les sources présentent comme le premier roi de la V<sup>e</sup> dynastie, dont l'ascendance est par ailleurs inconnue. Il est impossible d'obtenir plus de précisions sur ce scénario, et de savoir si cette reine Khentkaous I est bien le prototype sur lequel a été imaginée la Redjédet des contes merveilleux du papyrus Westcar.

Tout au plus peut-on constater que cette reine, dont le culte *post mortem* semble avoir été très long, a manifestement joué un rôle très important à la charnière entre les deux dynasties, bien qu'il soit pour l'instant impossible de savoir exactement lequel.



## ***La reine Khentkaous II à Abousir***

Le développement récent des études portant sur la V<sup>e</sup> dynastie, notamment par l'équipe tchèque de Miroslav Verner qui fouille à Abousir les complexes funéraires d'une partie des rois qui composent cette lignée, a

cependant permis d'apporter un correctif important à la vision transmise par le papyrus Westcar.

Il est en effet maintenant certain que les trois premiers souverains qui la composent ne sont ni des triplés, ni même des frères, mais de façon beaucoup plus banale trois monarques qui se sont succédé de père en fils. Les relations entre Chepseskaf, dernier pharaon de la IV<sup>e</sup> dynastie, et Ouserkaf, fondateur de la V<sup>e</sup> dynastie, restent objet de spéculations. En revanche, il apparaît, selon les bas-reliefs récemment découverts dans le complexe funéraire de Sahourê, le deuxième roi de la série, que celui-ci est bien un rejeton d'Ouserkaf et de sa reine Néferhétépès. La même source démontre que Néferirkarê, son successeur, est bien identifiable à un « fils aîné » de ce roi dont le nom de naissance est Néferrê.

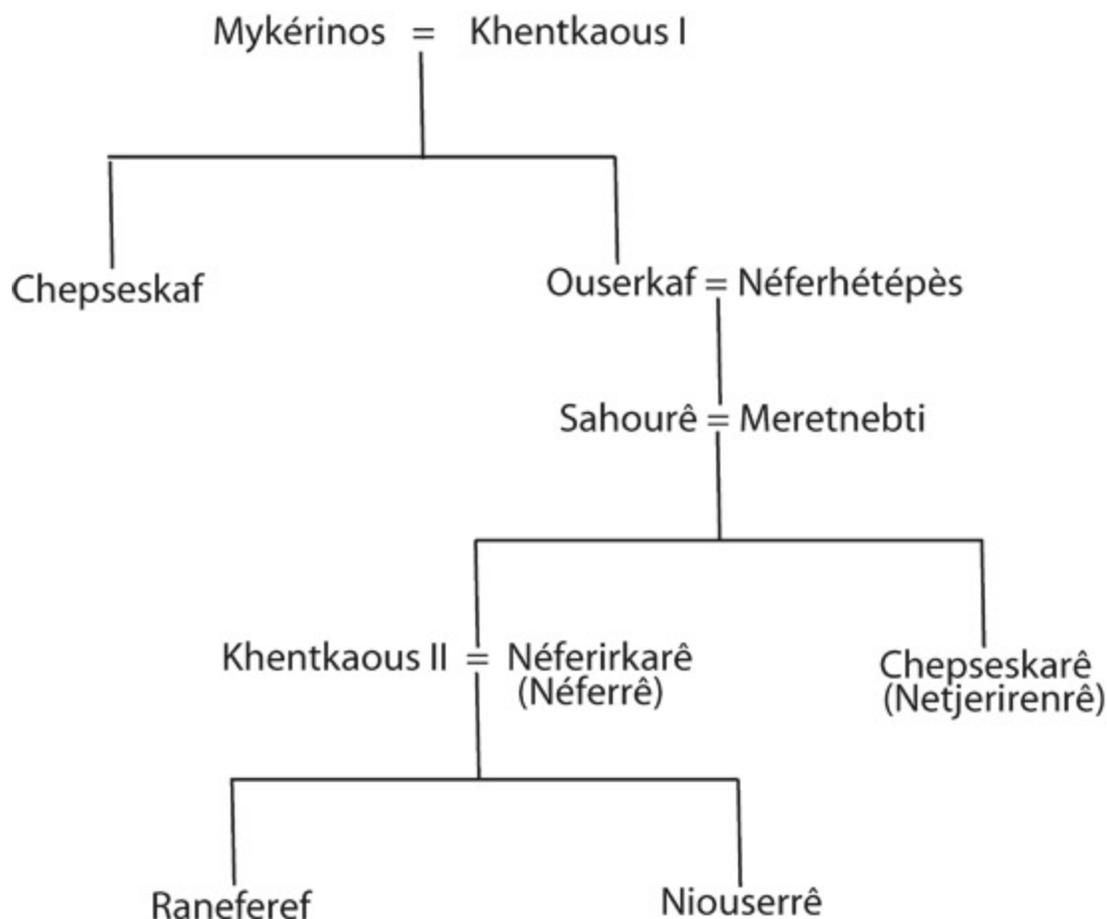


fig. 5 : Arbre généalogique des rois du début de la V<sup>e</sup> dynastie (hypothèse).

Dans ces conditions, l'existence même d'une naissance gémellaire royale dans les premiers temps de la V<sup>e</sup> dynastie pourrait bien s'être n'être qu'une fiction servant les intérêts du conte transmis par le papyrus Westcar, qui renforce ainsi le caractère surnaturel de l'apparition de ces rois.

Et pourtant, comme nous allons le voir, un élément surprenant, récemment mis en valeur dans la nécropole royale, pourrait encore relancer le débat.

Les événements sont un peu plus tardifs que ce que l'on pouvait supposer, mais ils ont pu marquer les esprits de leur temps, même si la documentation officielle qui les transmet reste une fois de plus très allusive et malaisée à interpréter.

Au cœur de l'histoire figure une deuxième reine Khentkaous, qui a parfois été confondue avec la première, mais qui a indiscutablement vécu quelques décennies plus tard – elle fut en effet l'épouse principale du dernier des trois rois fondateurs, Néferirkarê, qui régna, selon les éléments qui sont à notre disposition, environ 12 ans. Elle-même fut la mère de deux rois qui montèrent successivement sur le trône d'Égypte – le premier, brièvement, sous le nom de Raneferef, et l'autre sous celui de Niouserrê – et assura probablement une régence au début du règne du second. Elle nous est connue par sa pyramide, voisine de celle de son époux Néferirkarê. Ce monument, aujourd'hui bien ruiné, s'élevait à l'origine à 17 m de hauteur, et mesurait 25 m de côté. L'accès aux appartements funéraires s'effectuait par l'est, où un corridor de 7,35 m, incliné de 20°, aboutissait à une chambre funéraire spacieuse placée au centre de la pyramide. Au moment de la fouille, rien n'y subsistait plus de l'enterrement de la reine que quelques fragments d'un sarcophage en granit rouge de 2,30 m de long, 0,90 m de large et 1 m de hauteur.

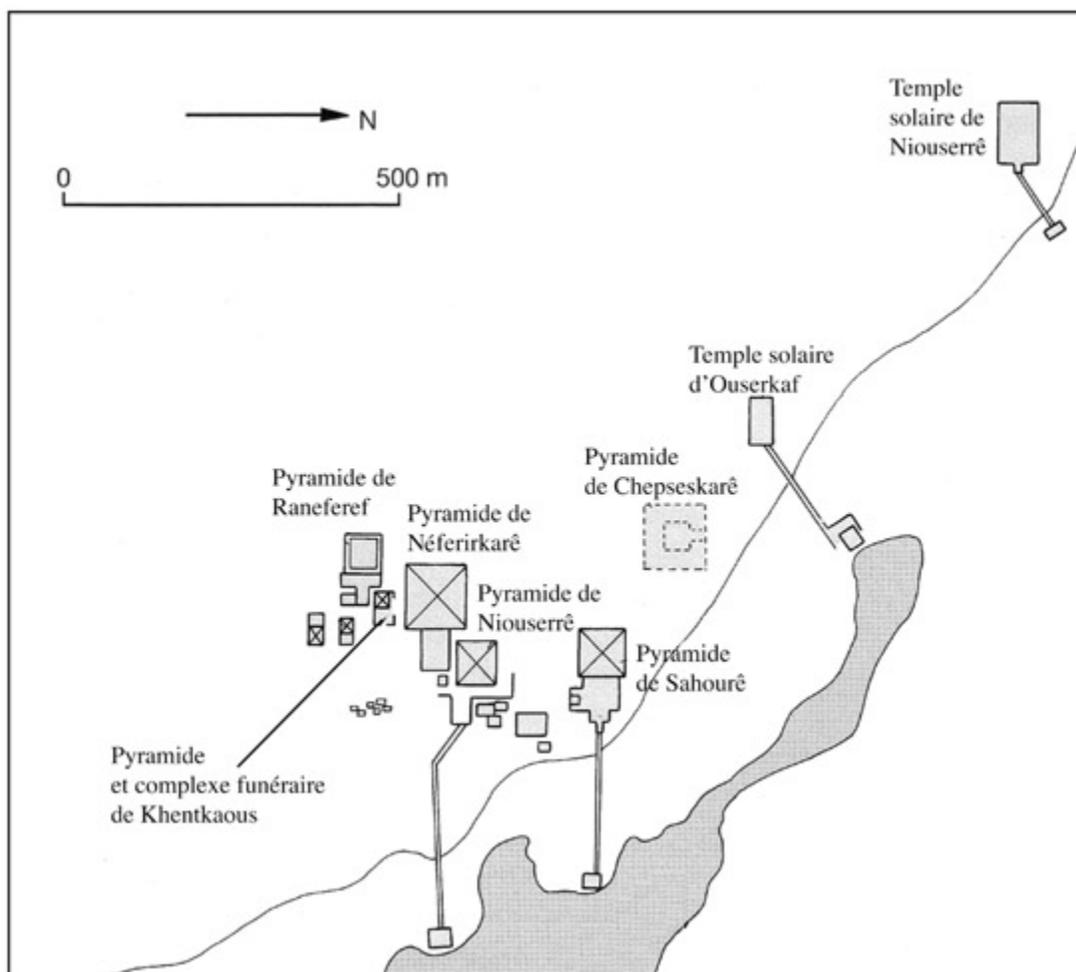


fig. 6 : Plan de la nécropole d'Abousir.

Le complexe funéraire associé à cette tombe témoigne en revanche d'un changement notable de statut de la reine au cours même de la réalisation du projet. À l'origine, en effet, le plan de ce temple est assez modeste, et se présente comme la reproduction à plus petite échelle de celui de son époux Néferirkarê. Bâti en calcaire de bonne qualité, il comprend : une entrée équipée d'un portique à deux piliers, donnant accès à une cour à huit piliers, chacun gravé de la titulature et d'une image de la reine. À l'arrière, une pièce équipée de chapelles en bois était destinée à des effigies de la reine, qui étaient l'objet d'un culte, et une salle d'offrandes, au plus près de la face est de la pyramide, permettait de consacrer quotidiennement des victuailles à la défunte.

Le rôle de régente exercé par la reine a clairement par la suite renforcé son importance, et suscité l'agrandissement spectaculaire de son temple, auquel est adjoint, sous le règne de son second fils Niouserrê, un complexe de cinq magasins en briques crues. Cela indique que, dans cette deuxième phase, le monument de la reine n'est plus considéré comme une simple annexe de celui de son époux, mais qu'il est doté de ses propres ressources, et devient autonome dans son fonctionnement. Autre détail important : le complexe de Khentkaous est équipé pour la première fois d'une petite pyramide annexe, placée au sud de l'ensemble – élément qui jusque-là n'était présent que dans les temples funéraires royaux.

La décoration de l'ensemble fait tout autant ressortir l'importance du personnage : on y relève notamment la représentation d'une visite du roi Niouserrê, entouré de sa Cour, à la reine mère, qui porte comme son homonyme de la fin de la IV<sup>e</sup> dynastie le titre exceptionnel de *mout nesout bity nesout bity* : « mère de deux rois de Haute et Basse Égypte ».

Les statues à l'image de la reine semblent également avoir été particulièrement nombreuses dans le temple. Rien n'en subsiste aujourd'hui ; mais elles sont bien décrites dans les fragments d'archives sur papyrus qui ont été exhumés lors de la fouille du complexe par l'équipe des archéologues tchèques. Celles-ci nous en décrivent l'aspect, et indiquent qu'elles étaient faites de bois incrusté de différents matériaux précieux : le lapis-lazuli est notamment utilisé pour les cheveux et les sourcils, l'agate pour les yeux, l'ivoire, l'argent, l'électrum et le cuivre intervenant dans différents éléments d'ornementation. Ces effigies étaient en outre placées dans des chapelles de bois d'acacia et d'ébène à double battant de porte, montées au moyen d'anneaux de cuivre, gravées, peintes et serties de matériaux comme le lapis-lazuli, l'ivoire et l'électrum.

L'importance de cette reine vient indiscutablement du fait qu'elle a joué un grand rôle à la tête de l'État, et assuré la continuité du pouvoir – mais dans quelles conditions ? À la disparition de Néferirkarê, l'un des fils qu'il avait eus avec Khentkaous monta sur le trône sous le nom de Raneferef. Ce roi ne régna, selon toute vraisemblance, qu'une ou deux années – le temps suffisant pour entreprendre, à l'ouest du complexe de Khentkaous, la construction d'une grande pyramide dont seul le premier gradin fut construit, au-dessus des appartements funéraires. Il était vraisemblablement encore jeune à son accession au pouvoir. Les multiples statues de lui qui ont été découvertes dans son complexe funéraire nous renvoient l'image d'un

adolescent ou d'un homme juvénile, et l'analyse du seul reste de sa momie, une main découverte récemment dans son caveau funéraire, confirme qu'il n'avait au moment de son décès que 22 ou 23 ans.

Si sa mère a pu, au cours de son règne, avoir une grande influence, il semble cependant peu probable qu'elle ait dans ces conditions exercé une véritable régence. Son rôle le plus important est probablement postérieur à la mort de Raneferef, auprès de son second fils, Niouserrê, sans doute encore enfant.

Car la succession de Raneferef a peut-être posé un problème au sein de la famille royale. Les blocs décorés du complexe funéraire de Sahourê permettent en effet d'obtenir une information capitale sur la famille royale : dans les bas-reliefs de ce roi, deux fils sont régulièrement représentés côte à côte. Le premier, toujours représenté devant, porte le nom de Néferrê sur quelques bas-reliefs que l'on a oublié de retoucher après sa montée sur le trône, – car c'est bien lui qui prit la couronne sous le nom de Néferirkarê à la mort de son père. La deuxième porte le nom de Netjerirenê.

Or les deux garçons sont accompagnés de la même légende, qui les désigne tous deux comme « le fils aîné du roi ». Est-ce l'indice qu'ils étaient jumeaux, et que la tradition du papyrus Westcar trouve ici un écho lointain ? Est-ce simplement une façon d'enregistrer aussi l'importance du deuxième fils de Sahourê ? Toujours est-il que la position régulièrement occupée par ce dernier personnage dans les bas-reliefs datés du règne de son père en fait un héritier possible de la Couronne, en concurrence immédiate avec la lignée de Néferirkarê. Celui-ci réussit à sa mort à transmettre le pouvoir à Raneferef, jeune homme sans doute déjà en âge de régner, mais la situation était bien plus compliquée après la disparition prématurée de celui-ci, probablement dans sa deuxième année de règne.

À cette occasion, Netjerirenê tenta manifestement un coup de force, au détriment du deuxième fils de Néferirkarê et Khentkaous, un enfant. Il prit le pouvoir sous le nom de Chepseskarê, et commença à se faire construire une pyramide dans la nécropole d'Abousir, immédiatement au nord de celle de son père Sahourê.

Dans le même temps, il rendit manifestement un culte posthume à Raneferef, son neveu défunt : une empreinte de sceau portant son nom d'Horus, Sekhemkhaou, a en effet été découverte dans le complexe funéraire de celui-ci. Cette démarche de Chepseskarê n'était probablement pas désintéressée : l'une des principales sources de légitimité pour un roi

égyptien était précisément de prendre en charge les funérailles de son prédécesseur – nous en verrons d'autres exemples, qui amenèrent certaines dépouilles royales à beaucoup voyager, dans le cadre du Nouvel Empire égyptien (cf. *infra* Hatchepsout et Mérytaton).

Mais le règne de ce roi Chepseskarrê fut encore plus bref que celui de son devancier. Il ne dura manifestement que quelques mois, sa pyramide à Abousir restant à l'état d'une simple ébauche, et n'ayant jamais été le cadre d'une inhumation royale. Après la disparition de ce souverain éphémère, la lignée de Néferirkarrê retrouva manifestement ses droits, avec la montée sur le trône de Niouserrê – sa mère Khentkaous jouant cette fois certainement le rôle d'une régente.

La reconnaissance exceptionnelle que Niouserrê, devenu sur ces entrefaites le sixième roi de la V<sup>e</sup> dynastie, témoigne à sa mère est sans doute due au rôle primordial que celle-ci a joué dans cette situation politique trouble, pour défendre les intérêts de sa descendance contre une usurpation possible du pouvoir. Il est particulièrement frustrant de n'avoir aucun moyen d'en savoir plus sur les circonstances exactes de ces événements, dont la trame même est extrêmement difficile à restituer. La disparition très rapide de deux rois éphémères, appartenant à deux lignées concurrentes, peut en effet laisser songeur, d'autant que l'on sait que le régicide n'était pas inconnu à la Cour d'Égypte. Un peu d'imagination permet seule d'envisager les multiples scénarios possibles de cet imbroglio de la succession royale au cœur même de la V<sup>e</sup> dynastie.



# Bibliographie

M. BAUD, *Famille royale et pouvoir sous l'Ancien Empire égyptien*, *BdE* 126, 1999.

V.G. CALLENDER, « Two Old Kingdom Queens named Khentkaus », *KMT* 8/3, 1997, p. 28-35.

T. EL-AWADY, « The Royal Family of Sahura. New evidence », in M. Barta, F. Coppens, J. Krejci (éd.), *Abusir and Saqqara in the year 2005*, Prague, 2006, p. 191-218.

L. TROY, *Patterns of Queenship*, Uppsala, 1986.

M. VERNER, *Abusir, Realm of Osiris*, Le Caire, 2003.

M. VERNER, *Abusir III. The Pyramid Complex of Khentkaus*, Prague, 2001.

[1.](#) Traduction P. Grandet, *Contes de l'Égypte ancienne*, Paris, 1998.

[2.](#) *Ibid.*

# Néferousobek, « la Beauté de Sobek »

## La première femme-pharaon



Avec le Moyen Empire, l'Égypte entre dans l'une des phases les plus prospères de son histoire. L'Ancien Empire s'était achevé, dans des circonstances dont le détail nous est mal connu, par une situation d'une extrême instabilité, sur fond de pillages, de révoltes et de guerre civile. Le pays est pendant près d'un siècle divisé entre des pouvoirs concurrents, l'un au nord, centré autour de la région d'Hérakléopolis, à la périphérie du Fayoum, où règnent peut-être des descendants de l'ancienne famille royale, et l'autre au sud, où des princes de Thèbes s'arrogent progressivement des privilèges royaux. Ce sont ces derniers qui réalisent autour de 2050 av. J.-C. la réunification de l'ensemble de la Basse Vallée du Nil sous leur autorité.

Les souverains de la fin de la XI<sup>e</sup> dynastie, puis ceux de la XII<sup>e</sup> dynastie, restaurent progressivement l'autorité monarchique, pacifient les régions limitrophes de l'Égypte, et renouent avec la tradition du pharaon bâtisseur en se faisant construire d'importants complexes funéraires et en élevant aux dieux de nombreux monuments de pierre.

La XII<sup>e</sup> dynastie correspond en outre à une période d'extrême stabilité politique : en deux siècles, de 2000 à 1800 av. J.-C., seulement huit rois ont gouverné l'Égypte, quatre d'entre eux ayant connu un règne d'au moins

trente ans. Le dernier grand pharaon de la lignée est Amenemhat III (1854-1808), qui fit bâtir les deux dernières pyramides monumentales d'Égypte, sur les sites de Dahchour, dans la région memphite, et d'Haouara, dans la dépression du Fayoum. Il marqua son temps par son œuvre de constructeur, sa politique ambitieuse de mise en valeur du territoire ; et son image nous est rendue familière par les dizaines de portraits qu'il laissa de lui aujourd'hui dispersés dans les musées du monde entier. À sa mort, en l'an 46 de son règne, il laisse cependant une situation confuse. Son trop long règne aurait-il, en quelque sorte, « épuisé » sa succession ? Après lui monte sur le trône son fils, Amenemhat IV, qui devait être lui-même assez âgé, et dont la préoccupation principale semble avoir été d'achever les différents monuments entrepris par son père, dans le temple d'Hathor, à Sérabit el-Khadim (au Sud-Sinaï) et dans le temple de Sobek de Medinet Maadi au Fayoum. Il disparaît à son tour après seulement un peu plus de neuf années de règne.



## *Le couronnement d'une femme*

C'est alors que se produit quelque chose qui n'était vraisemblablement jamais arrivé en Égypte : une femme devient pour la première fois pharaon, en adoptant une titulature royale complète. Il s'agit de Néferousobek, « la Beauté de Sobek », certainement une fille d'Amenemhat III, et une sœur, ou demi-sœur, d'Amenemhat IV. Il est regrettable de ne pas avoir la moindre information sur les conditions réelles de la prise de fonction de cette reine.

Plusieurs scénarios ont été proposés – l'un d'entre eux repose sur une association entre Néferousobek et Amenemhat IV, qui aurait pu être mariés l'un à l'autre. Mais rien, dans la documentation, ne corrobore cette corégence : les monuments de chacun de ces deux souverains ne sont jamais inscrits des deux noms royaux. Une autre hypothèse propose à cette période une partition du royaume : la reine n'aurait régné que sur une partie du territoire, Amenemhat IV étant son concurrent dans le reste du pays. Mais, là encore, les sources disponibles contredisent cette reconstitution des faits. On note ainsi que la diffusion des objets au nom de Néferousobek est

très large : des traces de son activité sont identifiables du Delta à la Basse-Nubie, colonisée à cette époque par les Égyptiens.

Force est de constater que la reine a bien bénéficié d'un règne personnel, bien que relativement court. Elle ne semble pas, d'ailleurs, avoir manqué de légitimité aux yeux de ses contemporains. Sa mémoire n'a visiblement pas été persécutée par la suite, et son nom est bien enregistré dans plusieurs listes royales postérieures. Son nom apparaît ainsi dans la Chambre des Ancêtres du temple de Karnak, élaborée au temps de Thoutmosis III, et sur la Table de Saqqara. En revanche, son règne est passé sous silence dans la liste royale d'Abydos, gravée dans le temple de Séthi I<sup>er</sup> au début de la XIX<sup>e</sup> dynastie. Ce document, très sélectif, élimine d'ailleurs également tous les rois de la XIII<sup>e</sup> à la XVII<sup>e</sup> dynastie, et le nom d'Amenemhat IV y précède immédiatement celui d'Ahmosis, premier roi de la XVIII<sup>e</sup> dynastie.

Une dernière source nous renseigne plus précisément sur son règne : il s'agit du papyrus de Turin, document compilé à la fin du Nouvel Empire, qui établissait de façon objective la liste de tous les souverains ayant régné sur l'Égypte. Ce papyrus est aujourd'hui très fragmentaire, mais la section qui correspond à la fin de la XII<sup>e</sup> dynastie (Colonne VI) y est remarquablement bien préservée. On y lit :

*1) Le roi de Haute et Basse Égypte Maâ-kherou-Rê. Il a accompli dans la royauté 9 ans, 3 mois et 27 jours.*

*2) Le roi de Haute et Basse Égypte Néferou-Sobek-Rê : 3 ans, 10 mois et 24 jours.*

*3) Total des rois de cette résidence : 8, qui ont accompli 213 ans, 1 mois et 17 jours.*

Bien que le nom de la reine y soit un peu déformé (on a ajouté à son nom le vocable « Rê », pour l'harmoniser avec les autres noms royaux enregistrés dans la liste), ce passage nous montre bien que les règnes d'Amenemhat IV (Maâ-kherou-Rê) et de Néferousobek se sont normalement enchaînés, et que cette dernière a gouverné le pays pendant près de quatre années. Les monuments à son nom permettent par ailleurs de restituer complètement la titulature royale qu'elle avait adoptée lors de son couronnement. Les rois d'Égypte portent en effet cinq noms, dont quatre sont choisis lors de la montée sur le trône, le cinquième (celui de fils de Rê) étant en principe leur nom de naissance.

Ce protocole permet d'exprimer le « programme » politico-religieux du souverain, en fonction des divinités auxquelles il fait référence, et selon la ressemblance qu'il peut présenter avec la titulature de souverains antérieurs, auxquels le nouveau roi peut ainsi faire référence.

*L'Horus : Meryt-Rê (l'aimée de Rê)*

*L'Horus d'Or : Djedet-Khaou (Celle qui est stable d'apparitions)*

*Les Deux Maîtresses : Sat-Sekhem, Nebet Taouy (la fille du Puissant, la maîtresse des Deux Terres)*

*Le roi de Haute et Basse Égypte : Ka-Sobek-Rê (le Ka de Sobek-Rê)*

*La fille de Rê : Néferou-Sobek ou Néferou-Sobek-Shedy (la Beauté de Sobek, ou la Beauté de Sobek de Shedet – ville du Fayoum)*

Dans le cas présent, il est intéressant de voir que la féminité du personnage n'est nullement niée. Néferousobek porte un nom d'« Horus femelle » (*biket*), et son nom de naissance est présenté comme celui d'une « fille de Rê » (*sat Rê*). Dans sa statuaire, la reine reprend également, en les adaptant parfois à son personnage, les postures classiques des souverains égyptiens.

Quatre statues à son nom ont ainsi été découvertes sur le site de Khatana/Quantir, dans l'est du Delta, une ville qui semble avoir été le cadre d'une résidence royale des souverains de la XII<sup>e</sup> dynastie (des monuments d'Amenemhat I<sup>er</sup> et Sésostri III, respectivement le premier et le cinquième roi de cette lignée, y ont également été découverts). L'une de ces effigies la présente en sphinx, le nom de la reine étant gravé à l'origine entre les pattes de l'animal. Une autre, dont seule la partie inférieure est préservée, la montre agenouillée sur un piédestal : devant elle, une ligne de hiéroglyphes livre son nom, et la place sous la protection des divinités du Fayoum. Les mains ne sont pas préservées, mais il est probable qu'à l'origine elles présentaient des vases d'offrandes globulaires à une divinité, selon une gestuelle connue depuis la VI<sup>e</sup> dynastie, et bien attestée sur des statues de Sésostri III et Amenemhat III, ses proches prédécesseurs. Les deux dernières statues de la reine mises au jour sur ce site la faisaient apparaître assise sur un trône, sa titulature étant inscrite sur le siège de part et d'autre des jambes. La mieux conservée des deux, préservée jusqu'à la taille, montre qu'elle est vêtue d'une robe fourreau descendant au milieu du mollet, et non du traditionnel pagne-*shendjyt* porté par les rois de la XII<sup>e</sup> dynastie sur les statues similaires. Les pieds nus reposent sur le

piédestal, où sont gravés les neuf arcs symbolisant les peuples ennemis de l'Égypte, foulés par la souveraine. Les mains reposent sur les cuisses : la gauche est posée à plat ; la droite, aujourd'hui perdue, devait être refermée sur un tissu plié. Tout ceci correspond parfaitement aux attitudes que l'on observe dans la statuaire des autres pharaons de cette période.

Un dernier monument de Néferousobek, de provenance inconnue, est actuellement conservé au musée du Louvre. Il s'agit d'un torse de la reine, identifiable à son cartouche gravé sur la boucle de sa ceinture. Le vêtement a bien été ici adapté à la féminité de la reine : si elle porte de façon traditionnelle le *némès* – une coiffure royale constituée d'une étoffe pliée sur la tête et rabattue de face des deux côtés du visage –, ainsi que le pagne de cérémonie des rois, Néferousobek revêt aussi une robe plissée qui passe sous le pagne, l'objectif étant probablement d'éviter de montrer le torse dénudé. L'ensemble de cette statuaire, au sein de laquelle on regrette que les traits de la reine ne soient jamais conservés, montre bien que la féminité du souverain est pleinement assumée, et que l'on a constamment su adapter à son personnage, en fonction de ce paramètre, les symboles et attitudes classiques des pharaons de son temps.



## *Un règne mal connu*

Du déroulement du règne, comme bien souvent, nous ignorons tout. À la suite de quelles circonstances exceptionnelles une femme a-t-elle pu accéder, pour la première fois, à la royauté ? Il est vraisemblable qu'elle doit avant tout cet honneur au prestige de son père, auquel elle est régulièrement associée dans les monuments de son règne. Ainsi, au Fayoum, sur le site d'Haouara où fut construite la deuxième pyramide d'Amenemhat III, la titulature répétée de ce souverain encadre celle de la reine. Sur un autre fragment de même provenance, Néferousobek indique qu'elle « a fait un monument à son père » – le nom du roi est ici perdu, mais il est clair qu'il s'agit bien d'Amenemhat III, l'inscription ayant été découverte dans son temple funéraire.

Il ne fait aucun doute que la reine entretenait des liens étroits avec ses deux prédécesseurs et que c'est son lignage qui lui valut de monter sur le

trône. Les sources sont muettes, en revanche, sur l'existence d'un possible concurrent mâle qui aurait été écarté de la succession. L'événementiel du règne est lui-même mal connu, puisqu'une seule date de la reine a été jusqu'ici découverte : il s'agit d'une mesure du fleuve à Semna, en Nubie, effectuée en l'an 3.

*Mesure de l'inondation de l'an 3, sous la Majesté du roi de Haute et Basse Égypte Néferousobek, puisse-t-elle vivre éternellement et à jamais.*

Frustrante dans sa sobriété, cette annotation montre en tout cas que l'autorité de la reine s'étend bien jusqu'aux territoires les plus éloignés de l'Égypte, et que l'ensemble de la région de la II<sup>e</sup> cataracte, conquise et fortifiée par le roi Sésostris III, était encore d'obédience égyptienne. De même, des traces de son activité peuvent être relevées dans le Delta du Nil (dans la résidence royale de Khatana/Qantir, comme nous l'avons vu plus haut) ; et une statuette à son effigie découverte à Gézer, en Israël, pourrait indiquer qu'on lui rendait hommage, comme souveraine de l'Égypte, dans la zone d'influence pharaonique au Levant.

En Moyenne Égypte, des monuments à son nom ont été découverts à Hérakléopolis, et surtout au Fayoum, qui semble constituer l'épicentre de son activité. On relève d'ailleurs que sa titulature royale la place tout particulièrement sous la protection des divinités propres de cette province, Sobek et Horus de Shedet. Il est vraisemblable qu'elle a également fait bâtir à Thèbes : dans le temple de Karnak, sa mention dans la Chambre des Ancêtres de Thoutmosis III pourrait ainsi être due au souvenir de son œuvre sur le site. Une tradition erronée semble également avoir situé la tombe de la reine sur la rive ouest de Thèbes. Dans la chapelle funéraire d'Antefoker, vizir du roi Amenemhat I<sup>er</sup> (tombe thébaine n° 60), de nombreux « touristes » du Nouvel Empire égyptien ont laissé comme trace de leur passage une petite inscription en hiéroglyphes commentant leur visite. Or plusieurs de ces textes attribuent, à tort, cet ensemble funéraire à Néferousobek.

Ce règne semble donc, comme le précédent, se présenter comme une continuation de celui du « grand roi » Amenemhat III – l'œuvre de la reine se concentrant largement sur les sites où celui-ci avait auparavant été actif.

On note cependant, sous ce règne très bref, un certain nombre de lacunes étonnantes. Aucune expédition minière au Sinaï n'est attestée sur le

temple de Sérabit el-Khadim, dans la zone minière où les Égyptiens extrayaient le cuivre et la turquoise. Ces expéditions étaient pourtant devenues quasiment annuelles sous le règne d'Amenemhat III, et trois d'entre elles sont encore attestées sous celui d'Amenemhat IV, son successeur immédiat. De même, la fouille récente du site de Mersa Gaouasis, au bord de la mer Rouge, a fait apparaître que, pendant toute la XII<sup>e</sup> dynastie, les rois d'Égypte avaient pris l'habitude d'envoyer régulièrement des expéditions au long cours jusqu'au lointain pays de Pount – dans la région du Bab el-Mandeb, du sud Yémen et de l'Éthiopie – pour en rapporter de l'encens et des produits exotiques. Tous les rois de cette lignée y sont maintenant attestés par des monuments commémoratifs, même le roi Amenemhat IV qui semble avoir envoyé une flotte en l'an 8 de son règne. Mais, là encore, aucune trace de la reine Néferousobek, ni d'aucun de ses successeurs.

On peut avoir l'impression que l'Égypte, à partir de ce moment précis, perd déjà certaines de ses capacités militaires et commerciales.



## *Une tombe encore à localiser*

Il est difficile de savoir où la reine fit aménager son complexe funéraire. Plusieurs hypothèses ont été formulées, mais aucune n'a pu, jusqu'ici, être formellement démontrée. L'une des propositions les plus vraisemblables est celle d'attribuer à Amenemhat IV ou à Néferousobek une petite pyramide découverte à Mazghouna, à quelques kilomètres au sud de la « Pyramide noire » édifiée sur le site de Dahchour par Amenemhat III.

La superstructure de ce monument, dont la base forme un carré de 52,5 m, n'a jamais été achevée. Tout autour était construit un mur d'enceinte ondulé en briques crues auquel est accolée, à l'est, une chapelle construite dans le même matériau. Celle-ci se compose d'une cour centrale, donnant à l'est et à l'ouest accès à des magasins, tandis qu'au sud-ouest était aménagée une salle voûtée probablement destinée à recevoir l'offrande rituelle pour le défunt. Les appartements funéraires de ce complexe sont particulièrement bien agencés. La descenderie s'ouvre au sud du monument, et se trouve protégée par deux herses de granit successives.

Après la deuxième de ces herses, on accède à une série de trois corridors qui s'enroulent autour de la chambre funéraire. Celle-ci contient un bloc de quartzite monolithe dans lequel ont été creusés les espaces destinés à abriter le cercueil et le coffre à canope du défunt. Un dispositif ingénieux de fermeture, par écoulement latéral du sable sur lequel on avait placé des cales, permettait, après les funérailles, de descendre verticalement sur cet ensemble un couvercle massif que l'on avait laissé jusque-là en attente.

Ceci est l'exacte copie de ce que l'on trouve à Haouara, dans les appartements funéraires du roi Amenemhat III, ce qui rend très vraisemblable qu'il ait été construit par l'un ou l'autre de ses deux successeurs, toujours avides de copier les réalisations de leur père. De nombreuses autres possibilités existent, notamment celle que Néferousobek ait été finalement inhumée auprès du complexe funéraire de son père à Haouara, comme sa sœur et presque homonyme Néferouptah, dont la tombe fut découverte intacte en 1956 à deux kilomètres de la pyramide du roi.

En dernière instance, il nous semble que c'est plus vraisemblablement au Fayoum qu'il faut rechercher le complexe de la première femme pharaon de l'histoire. Un unique fragment de papyrus découvert à Harageh – à l'entrée de la dépression – pourrait en effet mentionner à deux reprises le nom de son complexe funéraire, au voisinage de ce site. Le document est une lettre, malheureusement très lacunaire, conservée à l'University College de Londres (UC 32 778 = Papyrus Harageh 6).

*[... un message à mon] Seigneur, puisse-t-il vivre, prospérer, être en bonne santé, à propos de [...] selon ce qui a été dit au sujet de [...] le district du Sud, vers le [...] allant au Sud (?) [...] venant ? en trouvant (la ville, l'implantation de) Sekhem-Néferousobek (littéralement « Néferousobek est puissante ») [...] selon la lettre qui a été envoyée au serviteur ici présent [...] le serviteur ici présent [...] [Sekhem ?]-Senouseret justifié [...] Sekhem-Néferousobek, juste de voix au nord de [...] le serviteur ici présent dans les marais, selon [...]*

Le toponyme Sekhem-Néferousobek « Néferousobek est puissante », qui apparaît ici à deux reprises, désigne clairement le complexe funéraire de la reine. Le document a sans aucun doute une raison d'être administrative, et il a manifestement été écrit après le décès de la reine, qui y est qualifiée de « juste de voix ». Un itinéraire y est décrit, et il est intéressant de voir que le complexe funéraire de Sésostri II (Sésostri est puissant, justifié) est également cité par le texte. Or la pyramide de ce roi est quant à elle très bien connue : elle s'élève à El-Lahoun, à quatre kilomètres environ au nord de l'endroit où ce papyrus fut retrouvé. Puissent ces maigres informations

permettre un jour de retrouver la tombe de la première femme pharaon qui a gouverné l'Égypte !



## Bibliographie

W. GRAJETZKI, *Harageh – An Egyptian Burial Ground for the Rich Around 1800BC*, Londres, 2004.

I. MATZKER, *Die letzten Könige der 12. Dynastie*, Francfort, 1986.

P. TALLET, *Sésostri III et la fin de la XII<sup>e</sup> dynastie*, Paris, 2005.

M. VALLOGGIA, « Remarques sur les noms de la reine Sebek-ka-rê Néferou-Sebek », *RdE* 16, 1964, p. 45-53.

# Ahmès Néfertari, « la Lune est née, la Belle lui appartient »

## La reine divinisée



À la fin du Moyen Empire, l'Égypte se trouve à nouveau divisée en deux royaumes concurrents. Au nord du pays s'est en effet constitué autour de 1640 avant J.-C. le royaume des Hyksos, qui tirent leur nom traditionnel de la formule hiéroglyphique ayant servi à les désigner, les *heqaou khasout* ou « princes des pays étrangers ». Il s'agit de populations d'origine levantine, qui sont progressivement infiltrées en Égypte depuis les marges orientales du pays. Leurs chefs se sont à terme arrogé une titulature royale égyptienne, et gouvernent toute la Basse Vallée du Nil, jusqu'en Moyenne Égypte, depuis leur capitale d'Avaris dans l'est du Delta. Au sud, un pouvoir royal égyptien se maintient autour de la ville de Thèbes : ce sont les rois de la XVII<sup>e</sup> dynastie, qui sont pris en tenaille entre le royaume nubien de Kerma sur leur frontière méridionale (au-delà de la I<sup>re</sup> cataracte et la région d'Assouan) et les Hyksos au nord. Les deux derniers souverains de cette lignée entreprirent une reconquête systématique de l'ensemble du territoire, qui devait à terme permettre la réunification du pays, et la constitution de ce que l'on a pris l'habitude d'appeler le Nouvel Empire égyptien.



## *La réunification du pays*

La guerre semble ouverte sous le règne de Séquenentrê-Tâa – un roi auquel la tradition égyptienne, sous la forme d'un conte intitulé *Querelle d'Apophis et de Sequenenrê*, accorde l'initiative des hostilités. Du règne de celui-ci, presque rien n'est connu, mais sa momie a été découverte auprès de nombreuses autres dépouilles de souverains égyptiens de cette période, dans la cachette de Deir el-Bahari. Il s'agit du corps d'un homme jeune, peut-être d'une trentaine d'années – qui a connu une mort violente. Au moins cinq blessures graves sont portées à son visage, qui ont été occasionnées par des armes différentes. Le coup fatal fut porté de bas en haut au moyen d'une hache – le roi était peut-être en char à ce moment –, les autres perforations montrant que l'on s'est ensuite acharné sur le corps tombé à terre. Bref, la mort au combat de Sequenenrê ne fait pratiquement aucun doute, signe des temps troublés que l'Égypte vivait alors.

Les incertitudes de la guerre, et la disparition prématurée de plusieurs souverains de ce moment clé de l'histoire égyptienne, sont probablement les éléments qui expliquent le rôle important joué par les femmes de la famille royale à cette période. Deux d'entre elles, Ahhotep et Ahmès Néfertari, assurèrent une longue régence pendant la minorité d'un fils ; la seconde assura la continuité du pouvoir lors d'une crise dynastique qui aurait pu abattre la XVIII<sup>e</sup> dynastie naissante. La mémoire collective les associa au moins autant que leurs époux, frères et fils, à la reconstitution du pouvoir pharaonique, et Ahmès Néfertari y gagna le statut d'une divinité populaire, surtout dans la région thébaine, pendant près de cinq siècles.

Malgré sa mort prématurée, Sequenenrê-Tâa avait eu le temps d'assurer sa succession – avec la reine Ahhotep, il avait eu au moins cinq enfants, dont le futur roi Ahmosis, et la future épouse de celui-ci, Ahmès Néfertari. À sa disparition, c'est vraisemblablement son frère, Kamosis, qui monte sur le trône. Celui-ci a peut-être été appelé en urgence pour gérer une situation menaçante à la suite de la bataille ayant coûté la vie à son prédécesseur. Le règne fut énergique, mais vraisemblablement très bref : seules trois années de son gouvernement sont pour l'instant attestées. Il est connu pour

l'essentiel par des stèles triomphales, retrouvées dans le temple de Karnak, qui évoquent une campagne victorieuse de ce roi contre les Hyksos.

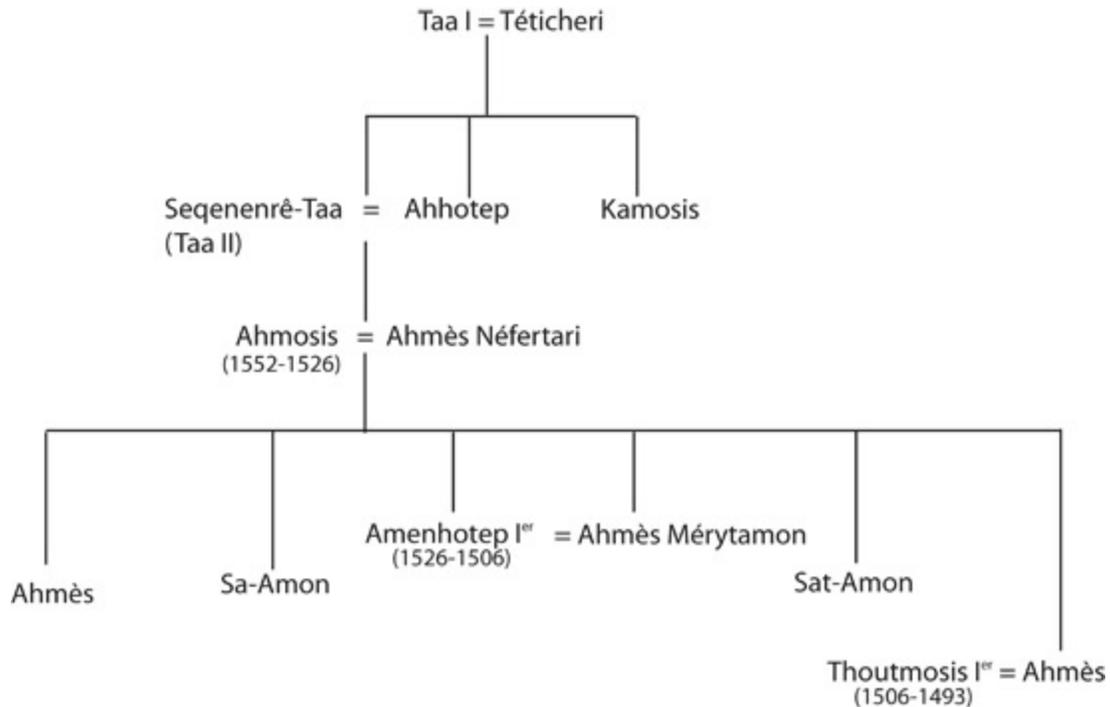


fig. 7 : Arbre généalogique du début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie.

Il est clair, selon ces documents, que le roi avait repris durablement le contrôle de l'ensemble de la Moyenne Égypte, jusqu'à la latitude du Fayoum, mais qu'il ne mit pas fin pour autant au pouvoir des Asiatiques sur l'ensemble du Delta. Une campagne parallèle, menée en Nubie, semble avoir également écarté, pour un temps, la menace du royaume de Kerma. Après Kamosis, c'est Ahmosis, le fils de Seqenenrê, qui monte sur le trône. Si son règne dura vingt-cinq années, rien ou presque n'est connu des deux premiers tiers de celui-ci. Sa momie, également retrouvée en 1881 dans la cachette de Deir el-Bahari, est celle d'un homme ayant au maximum atteint entre trente et quarante ans, ce qui signifie qu'il était devenu roi très jeune, peut-être vers l'âge de cinq ans. Une régence fut sans doute exercée, d'abord par sa grand-mère, la reine Téticheri, puis par sa mère Ahhotep, épouse de Seqenenrê. Ces deux femmes figurent successivement aux côtés du jeune roi sur des monuments érigés au début de son règne à Thèbes et en Nubie.

La reprise d'une politique de bâtisseur, une des caractéristiques du pouvoir pharaonique, témoigne à elle seule de la réorganisation pacifique du pays pendant cette période d'une quinzaine d'années. Dans la dernière décennie du règne, peut-être autour de l'an 18, l'engagement militaire reprend contre les Hyksos. Les sources sont peu abondantes, et d'une utilisation malcommode, mais il est vraisemblable qu'Ahmosis a successivement pris la ville d'Héliopolis, puis la ville frontière de Tjarou, avant de s'emparer de la cité d'Avaris, la capitale des envahisseurs de l'Égypte. Le dernier bastion Hyksos, Charouen, au sud de Gaza, tombe quant à lui aux mains des Égyptiens un peu plus tard, à la suite d'un siège de trois ans.

C'est donc à Ahmosis que revient l'honneur d'avoir réunifié le pays sous son autorité – les sources égyptiennes le présentent par la suite systématiquement comme un roi fondateur, et font débiter avec son règne la glorieuse XVIII<sup>e</sup> dynastie. C'est sans doute en grande partie pour les mêmes raisons qu'elles accordent une place toute particulière à son épouse Ahmès Néfertari, première grande épouse royale du Nouvel Empire, dont le rôle se prolonge sous les trois premiers règnes de cette nouvelle « lignée ».



## *Ahmès Néfertari sous le règne d'Ahmosis*

Ahmès Néfertari n'apparaît que tard dans les sources du règne – ce qui est sans doute dû, une fois de plus, à la jeunesse d'Ahmosis au moment de son accession au trône. Elle fait son entrée dans la documentation, sans doute vers l'an 18 de son époux, par le truchement d'un document exceptionnel qui donne des informations de première main sur l'importance de son rôle à la Cour. Il s'agit d'une stèle rectangulaire, retrouvée en trois morceaux dans le III<sup>e</sup> pylône du temple de Karnak.

Ce monument, qui est connu sous le nom de Stèle de la Donation, fait apparaître le roi Ahmosis et Ahmès Néfertari devant le dieu Amon. Un jeune garçon est également représenté entre son père et sa mère, et identifié par la légende « le fils aîné du corps divin, Ahmès, qu'il vive ». À cette date, Ahmès Néfertari, qui était déjà fille, sœur et épouse de roi, est donc également la mère de l'héritier présomptif de la couronne. Le texte de la

stèle consacre une donation faite à la reine. Celle-ci est alors détentrice, pour des raisons que nous ignorons, de la charge de Deuxième Prophète d'Amon, une fonction religieuse en principe masculine, à laquelle elle renonce moyennant une indemnité considérable en argent, en biens et en terres, qui est consentie par le roi à son épouse, et dont le détail est enregistré par le monument<sup>1</sup>.

*[...] Acte établi devant les notabilités du territoire de la ville (Thèbes) et le collège des prêtres du temple d'Amon. Ce qui a été déclaré dans la Majesté du palais, v.s.f., en ce jour. La fonction de Deuxième Prophète d'Amon est attribuée à la grande épouse du roi, Celle qui s'unit à la couronne blanche, Ahmès Néfertari, de sorte qu'elle est établie pour elle en qualité d'inventaire-des-biens transmissible de fils en fils, d'héritier en héritier, sans permettre de contestation contre elle de la part de quiconque, pour l'éternité des jours ainsi que des nuits [...] Décompte de cela. Or : 160 chenâ<sup>2</sup> ; argent : 250 ; haches de combat en bronze : 67, chacune vaut 6 chenâ, mais je ne lui ai donné chaque hache que pour la valeur de 4 chenâ. Total afférent : 200 ; 200 vêtements valant 400 chenâ, mais je ne les lui ai donnés que pour la valeur de 200 ; 80 draps de laine valant 210 chenâ, mais je ne les lui ai comptés qu'à 150 ; 13 jarres à huile valant 78 chenâ, mais je ne les lui ai comptées qu'à 50. Total général 1050 chenâ. Je lui ai donné un enrôlé et une enrôlée, 400 oipés de grains et 5 palmes de terres basses, et cela outre les 1010 chenâ précités, alors que sa charge ne valait que 600 chenâ. Elle a résigné cette fonction, puisqu'elle se trouvait dotée, cela après qu'elle eut déclaré : « Je suis satisfaite de cette valeur. » On a agi conformément à cette valeur sans permettre qu'elle soit mise en cause par quiconque pour l'éternité des jours ainsi que des nuits. Elle prononça à ce sujet un serment-du-seigneur après s'être rendue devant le conseil de la ville et le collège des prêtres d'Amon pour enregistrer cette fonction, si bien qu'elle se trouve placée sous l'autorité de l'Épouse du dieu et grande épouse du roi, Ahmès Néfertari, vivante.*

*Habiller la reine avec un vêtement de ladite valeur, à savoir l'un des 200 vêtements que ma Majesté avait accordés alors qu'elle n'était qu'une simple particulière dépourvue de biens. Ma Majesté lui avait fait construire une maison à part, conformément à toutes les demandes qu'elle formulait, en tant que ce que donne son frère (le roi) pour la servir [...] Alors elle rendit hommage au dieu en faveur de Sa Majesté en présence du collège des dignitaires en ces termes : « Il m'a vêtue alors que je n'avais rien, il m'a rendue puissante alors que je n'étais qu'une simple particulière. » Acte scellé en présence du roi lui-même.*

Le document est soumis à l'approbation du dieu Amon qui garantit la pérennité de cette donation. Il est frappant de voir, tout au long de ce texte, la façon privilégiée dont on traite la reine, en surévaluant systématiquement la charge qu'on lui rachète (ce trait caractéristique de l'acte l'avait fait baptiser « stèle de la vie chère » par ses premiers éditeurs). En commentant le texte, Christophe Barbotin se demande avec humour si « la très haute et très puissante dame Néfertari n'aurait pas usé de sa position dominante au sein du gouvernement royal pour arrondir son patrimoine » ! Mais que dire lorsque le roi et le dieu Amon lui-même garantissent la transaction...

Le document fait également apparaître qu'Ahmès Néfertari est titulaire d'une autre dignité religieuse : celle d'Épouse du dieu. Il s'agit d'un titre ancien, mais qui ne commence à être régulièrement porté par les reines d'Égypte qu'à partir de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, et Ahmès Néfertari fut vraisemblablement la première épouse royale à le détenir. La dernière section du texte permet de définir cette fonction comme étant le strict apanage de la reine, qui a la faculté de la transmettre à ses héritiers.

On comprend alors que l'ensemble des biens qui précèdent constituent un trousseau permettant l'exercice de cette charge bien spécifique – on y relève notamment la présence de diadèmes, robes et perruques, ainsi que de cosmétiques susceptibles d'être utilisés dans ce contexte. Dotée de la sorte, la fonction d'Épouse du dieu passe en tout cas au premier plan, et permet à la reine de jouer un rôle considérable, complémentaire de celui du roi, dans le culte d'Amon, le dieu dynastique. L'Épouse du dieu, qui adopte une tenue bien particulière – robe fourreau moulante, serrée à la taille, courte perruque ronde –, a pour attribution principale d'éveiller la divinité en agitant des sistres, et de stimuler sa fonction génératrice.

Dans certains textes, elle est également appelée la « main du dieu », expression qui renvoie à la mythologie égyptienne, selon laquelle le dieu primordial, Atoum, crée le monde en se masturbant. Le nom même de Néfertari que la reine associe à son nom de naissance, et qui signifie littéralement « La Belle lui appartient », dérive directement de cette fonction d'Épouse du dieu. Il affirme que la reine appartient à Amon. Au début de la XIX<sup>e</sup> dynastie, l'épouse bien célèbre de Ramsès II portera le même nom sans doute pour les mêmes raisons.

Dès son apparition sur la scène publique, la reine Ahmès Néfertari, probablement mariée à son frère Ahmosis autour de l'an 17 de son règne, occupe donc une place de tout premier plan, et la réhabilitation à son profit de cette charge d'Épouse du dieu fera sans doute beaucoup dans le devenir *post mortem* du personnage. Selon les sources qui nous sont parvenues, le couple royal eut probablement six enfants : trois garçons, Ahmès, Sa-Amon et Amenhotep, et trois filles, Sat-Amon, Ahmès Mérytamon, et Ahmès. Des trois enfants mâles, seul Amenhotep survivra à son père, et montera sur le trône sous le nom d'Amenhotep I<sup>er</sup>. Il épousera sa sœur Ahmès Mérytamon. Ahmès, la dernière fille, sera sans doute quant à elle l'épouse de Thoutmosis I<sup>er</sup>, sous le règne suivant. Entre l'an 22 et l'an 25 du règne

d'Ahmosis, Ahmès Néfertari semble en tout cas associée à toutes les décisions importantes du règne.

Deux stèles commémoratives découvertes dans les carrières de calcaire de Maâsara, près de Tourah (région du Caire), et qui célèbrent la réouverture de l'exploitation du site sous le règne d'Ahmosis, la mentionnent à côté du roi avec une titulature bien plus développée que la sienne. Elle est entre autres gratifiée du titre de « Maîtresse des Deux Pays », qui pourrait consacrer son rôle politique aux côtés du roi, et l'on peut se demander si ce n'est pas elle qui a pris la décision de construire les nombreux monuments évoqués par la stèle. De même, l'une de ses effigies a été retrouvée en Nubie, sur l'île de Saï, ce qui veut sans doute dire que le roi a tenu à l'associer à la reconquête de cette province sous son règne. Enfin, sur une stèle d'Abydos, elle semble avoir un rôle prédominant dans la décision de faire bâtir dans cette cité, au bénéfice de sa grand-mère Téticheri, une pyramide et un temple commémoratifs. Le texte nous introduit, chose rare, dans l'intimité du couple royal, mise en scène pour la circonstance :

*Il advint que Sa Majesté prit du repos dans la salle d'audience, le roi de Haute et Basse Égypte Nebpehtyrê, le fils de Rê Ahmosis, doué de vie. La noble dame, grande par la faveur, grande par la douceur, fille du roi, sœur du roi, épouse du dieu, la grande épouse royale Ahmès Néfertari, vivante, était en face de Sa Majesté. L'un dit à l'autre, dans leur quête d'action bénéfique pour les ancêtres : « Faire libation, offrir sur l'autel, pourvoir la stèle lors de chaque fête saisonnière, de la fête de la nouvelle lune, de la fête de procession du prêtre sem, de la fête des rites du soir, de la fête du cinquième jour du mois lunaire, de la fête du sixième jour du mois lunaire, de la fête haker, de la fête ouag, de la fête de Thot et de toute fête saisonnière du ciel et de la terre. » Sa sœur (Ahmès Néfertari) dit pour lui répondre : « Pourquoi donc évoquer cela ? Pourquoi donc énoncer un tel propos ? Quel est ce mal qui atteint ton cœur ? » Le roi lui-même lui adressa la parole : « C'est que je me suis, pour ma part, souvenu de la mère de ma mère et mère de mon père, feu la grande épouse royale et mère du roi Téticheri. C'est sur le sol de Thèbes que se trouvent aujourd'hui sa tombe et sa chapelle, à toi l'ai-je dit. Ma Majesté a désiré faire réaliser pour elle une pyramide et un domaine dans le territoire inaccessible à proximité du mémorial de Ma Majesté [...]»<sup>3</sup>*

Les égyptologues ont parfois parlé de « l'effacement » du roi Ahmosis par rapport à sa femme, dans la dernière partie de son règne. La documentation montre en tout cas qu'elle semble avoir été systématiquement associée aux décisions les plus importantes, tant dans le domaine politique que religieux. Il a été noté qu'à cette période on ne connaît pas de vizir en fonction – ce personnage qui joue pourtant le rôle d'un premier ministre et qui est, de fait, le chef de l'ensemble de

l'administration. L'une des explications de cette lacune est peut-être, précisément, l'importance de l'épouse royale, qui a pu alors véritablement en assumer les fonctions. C'est en tout cas de façon logique qu'à la disparition relativement précoce de son époux elle exerce à son tour une régence, son fils Amenhotep I<sup>er</sup> n'ayant probablement que sept ans au moment de son accession au trône.



## ***Ahmès Néfertari sous les règnes d'Amenhotep I<sup>er</sup> et de Thoutmosis I<sup>er</sup>***

Sous le règne d'Amenhotep I<sup>er</sup>, l'influence de la reine s'est probablement encore renforcée, bien que les monuments attestant de son action soient paradoxalement moins nombreux. C'est en tout cas à ce roi que la tradition postérieure l'associera par la suite le plus volontiers. Cet état de fait est sans doute dû, pour l'essentiel, à la construction d'un temple funéraire au bénéfice de la reine dans la nécropole thébaine, à Dra Abou el-Naga – secteur qui semble avoir été le lieu d'inhumation de tous les souverains du début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Cet édifice à colonnes, très ruiné, fut découvert en 1897. Il portait le nom de Men-Set (littéralement : « Que la place demeure »), et était décoré de scènes de fêtes jubilaires d'Amenhotep I<sup>er</sup>. La mémoire du souverain y était étroitement associée à celle de sa mère, au bénéfice de laquelle de multiples objets votifs furent déposés tout au long du Nouvel Empire.

Une statue bitumée de la reine Ahmès Néfertari – d'un aspect noirâtre – était vraisemblablement abritée dans ce sanctuaire : elle est reproduite par de nombreux ex-voto qui nous sont parvenus. Le Men-Set était également un point remarquable du parcours d'Amon sur la rive ouest, au cours des cérémonies qui amenaient le grand dieu à visiter, chaque année, la nécropole thébaine. À cette occasion, la statue de la reine devait sortir de son temple en procession. Il est très vraisemblable que l'existence de cet édifice religieux est pour beaucoup dans la permanence du culte de la reine, dont nous aurons l'occasion de parler plus loin.

Amenhotep I<sup>er</sup> disparaît au terme d'un règne d'un peu plus de vingt ans. Il avait alors, selon l'examen de sa momie, atteint un âge que l'on peut estimer entre vingt-cinq et trente ans. Son épouse principale – sa sœur Mérytamon – semble ne jamais avoir eu auprès du roi un rôle aussi important que sa mère, et il est vraisemblable que le couple n'eut pas d'enfant. La question de la succession royale se posait alors, et Ahmès Néfertari fit preuve une dernière fois, dans ces circonstances, de son intelligence politique. Monte en effet sur le trône un roi dont l'origine exacte est inconnue, Thoutmosis I<sup>er</sup> – qui semble prendre immédiatement les rênes du pouvoir de façon énergique.

Son épouse principale était une dénommée Ahmès, qui pourrait être l'une des filles du couple Ahmosis-Ahmès Néfertari et sœur d'Amenhotep I<sup>er</sup>, mais ceci est encore objet de discussions. Des stèles furent à cette occasion érigées dans tout le pays pour célébrer l'avènement du nouveau roi. Trois d'entre elles, gravées sur l'ordre du vice-roi de Kouch<sup>4</sup>, un dénommé Touri, furent retrouvées en Nubie, respectivement au Ouadi Halfa, à Kouban et Assouan. Cette série documentaire montre bien que la reine Ahmès Néfertari intervint pour soutenir ce candidat au trône, et assurer une transmission du pouvoir sans heurts. À ce titre, elle est représentée sur ces stèles du couronnement. Certes, elle passe à ce moment au second plan dans l'ordre protocolaire, et n'apparaît qu'après l'épouse du nouveau roi. Mais sa seule présence est sans conteste une garantie de légitimité accordée à ce « nouveau départ » de la dynastie.

Les dernières années de la reine se déroulent sous ce dernier règne – où elle fut manifestement l'objet d'un grand respect de la part des nouveaux tenants du pouvoir. Un particulier du nom de Néfer détaille d'ailleurs dans sa biographie – gravée sur une stèle retrouvée à Deir el-Bahari – le rôle que son père dut jouer pour consoler le roi Thoutmosis I<sup>er</sup>, fortement affecté par la disparition de la reine. Il indique que celui-ci fut « un homme auprès duquel le *ka* du roi s'est apaisé lorsque l'épouse royale Ahmès Néfertari, justifiée auprès du dieu grand, seigneur de l'occident, est montée au ciel ».

Après sa disparition, sa mémoire fut encore célébrée : une statue monumentale à son effigie fut ainsi érigée dans le temple de Karnak, entre le IV<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> pylône. La reine y apparaît assise, et l'inscription qui la présente comme « justifiée » montre qu'elle est probablement défunte à la

date de l'érection du monument. Un soin particulier fut également accordé à son enterrement, dans la nécropole de Dra Abou el-Naga, où elle reposa vraisemblablement pendant l'ensemble du Nouvel Empire, avant que sa momie et quelques restes de son mobilier funéraires ne soient transférés dans la cachette royale de Deir el-Bahari, où ils furent découverts en 1881.

Le corps de la reine gisait encore dans un sarcophage monumental de 3,78 m de long en bois peint en jaune avec des points bleus pour simuler l'or et le lapis-lazuli. La reine apparaît coiffée d'une perruque, surmontée d'un mortier où s'adaptent les deux longues plumes. Elle a les bras croisés sur la poitrine, les mains tenant chacune une croix-*ankh*. Une colonne d'inscriptions, gravées de la poitrine aux pieds, livre la titulature de la reine associée à une formule d'offrande. À l'intérieur, se trouvait encore la momie de la reine, celle d'une femme de petite taille (1,61 m), manifestement âgée au moment du décès (entre 60 et 70 ans) et dont les cheveux avaient été remplacés par des postiches. La couleur de sa peau était blanche, ce qui contredit l'image transmise par les nombreuses statues qui la représentent avec une carnation noire.



## ***Un brillant devenir post mortem***

La mort de la reine est loin de marquer la fin de son histoire, car elle devint assez rapidement l'objet d'un culte bien enraciné dans la région thébaine. Cette popularité, déjà sensible de son vivant, se développe particulièrement à partir du milieu de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, sans doute depuis son temple funéraire, le Men-Set, aménagé à Dra Abou el-Naga en face du temple de Karnak. Il est vraisemblable qu'une effigie bitumée de la reine, conservée dans le temple, était régulièrement menée en procession dans la zone de Thèbes ouest – ce qui explique le grand nombre de représentations de la reine où elle apparaît, par mimétisme de la statue cultuelle, avec la peau noire. Selon l'inventaire dressé en 1981 par Michel Gitton, auquel on peut sans doute ajouter des dizaines d'objets supplémentaires répertoriés depuis la parution de son étude, la reine est nommée sur une centaine de stèles de particuliers, et une trentaine d'éléments architectoniques de monuments très divers.

On enregistre également sa présence dans quarante-huit tombes de la nécropole thébaine, et elle apparaît à plusieurs reprises dans les bas-reliefs du temple de Karnak, des temples mémoriaux de Séthi I<sup>er</sup> et Ramsès II sur la rive ouest. On compte encore une vingtaine de statues votives à son image, et de très nombreuses mentions de sa personne dans la bijouterie, les graffitis, les ostraca. Dans l'ensemble de ce matériel, Ahmès Néfertari est régulièrement évoquée avec ses titres d'épouse royale et de mère royale ; elle apparaît aussi comme « Épouse du dieu », et revêt l'aspect d'une divinité qui emprunte à Hathor certains de ses traits distinctifs, œuvrant à la protection du défunt dans l'au-delà. Régulièrement associée aux dieux les plus importants de la région thébaine, et notamment à la triade formée par Amon, Mout et Khonsou, elle est aussi l'objet d'une forte piété personnelle, des particuliers pouvant l'invoquer pour exaucer leurs prières.

À Deir el-Medineh, son culte connut enfin un développement important, aux côtés de celui de son fils Amenhotep I<sup>er</sup> – ces deux personnages étant l'un comme l'autre considérés comme les fondateurs, au tout début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, de cette communauté d'artisans chargés de construire la tombe royale. Les chapelles de corporations qui ont été découvertes dans le village des ouvriers ont livré de très nombreuses mentions de la reine, qui jouait dans ce contexte le rôle d'une patronne divine.

La vénération populaire pour Ahmès Néfertari provient sans doute d'une combinaison exceptionnelle d'éléments favorables. La présence de son temple funéraire, en face du temple de Karnak, la plaçait d'emblée au cœur des manifestations religieuses impliquant le dieu dynastique Amon, auprès duquel elle avait joué de son vivant un rôle particulièrement important en tant qu'« Épouse du dieu ». Mère de six enfants, elle pouvait également incarner le principe de la famille et de la maternité. Enfin, le souvenir de son action aux origines de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, une période considérée par la suite comme particulièrement glorieuse par les Égyptiens du Nouvel Empire, est sans doute l'élément déterminant de son intégration dans le panthéon local. Cette dévotion envers elle semble également, pour des raisons idéologiques, avoir été encouragée par certains rois. On relève ainsi un « pic » de la vénération d'Ahmès Néfertari sous le règne des premiers pharaons de la XIX<sup>e</sup> dynastie – Séthi I<sup>er</sup> et Ramsès II. Des rois

qui, dans leur volonté de consolider leur nouvelle lignée, ont voulu tout particulièrement insister sur le principe de la famille royale, et qui voyaient en elle un modèle divin.

Ce n'est que cinq siècles après la mort de la reine que son souvenir s'éteint dans la région thébaine, à une période où l'ensemble des temples mémoriaux du Nouvel Empire aménagés sur la rive ouest de Thèbes sont ruinés et abandonnés. Étroitement associé aux prémices d'une période faste de l'histoire égyptienne, le culte d'Ahmès Néfertari disparaît autour de 1070 av. J.-C., au début d'une période de troubles et de division que les égyptologues ont pris l'habitude de nommer la Troisième Période intermédiaire.



# Bibliographie

G. ANDREU (éd.), *Les artistes de Pharaon. Deir el-Medineh et la vallée des Rois*, Paris, 2002.

CHR. BARBOTIN, *Ahmosis et le début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie*, Paris, 2008.

M. GITTON, *L'épouse du dieu Ahmes Néfertary. Documents sur sa vie et son culte posthume*, Besançon, 1981.

N. GRIMAL, *Histoire de l'Égypte ancienne*, Paris, 1989.

CL. VANDERSLEYEN, *L'Égypte et la vallée du Nil*, II, Paris, 1998.

[1.](#) Traduction adaptée de celle de Chr. Barbotin, *Ahmosis et le début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie*, Paris, 2008.

[2.](#) Le chenâ (littéralement : « anneau ») est une mesure d'argent équivalant à 7,50 grammes. Comme on le voit dans ce texte, il sert également d'unité de compte pour estimer toutes sortes de biens à une époque où la monnaie n'existe pas.

[3.](#) Traduction adaptée de celle de Chr. Barbotin, *Ahmosis et le début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie*, Paris, 2008.

[4.](#) À partir de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, ce titre désigne un gouverneur de la province de Nubie conquise par les Égyptiens.

# **Hatchepsout, « la Première des nobles »**

## **Le plus long règne d'une femme**



**T**out avait commencé de façon très classique, conformément aux pratiques de la XVIII<sup>e</sup> dynastie : à la suite de la disparition précoce d'un roi, dont l'héritier mâle était encore enfant, une femme de la famille royale avait commencé à gouverner au nom de ce dernier, son neveu, pour assurer la continuité du pouvoir. Dans la lignée de Téticheri, Ahhotep et Ahmès Néfertari, Hatchepsout, fille, sœur et épouse de roi, semblait parfaite pour tenir le rôle. Mais, pour des raisons qui nous échappent en partie, le scénario fut bousculé autour de l'an 7 de cette régence, et la reine adopta une titulature royale complète – sans pour autant déposséder entièrement le jeune Thoutmosis III de ses droits. La « corégence » de ces deux souverains associés au trône – très probablement la seule corégence ayant jamais existé en Égypte – devait durer à peu près 14 ans, offrant au partenaire féminin de cette association exceptionnelle le plus long règne jamais exercé par une femme sur le royaume d'Égypte. Pour mieux comprendre le rôle joué par cette reine à cette période charnière de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, il faut sans doute commencer par faire le point sur la situation politique du royaume un peu avant son accession au pouvoir.



## *Les règnes de Thoutmosis I<sup>er</sup> et Thoutmosis II*

La reine Ahmès Néfertari avait sans doute contribué à placer sur le trône Thoutmosis I<sup>er</sup> à la mort de son fils Amenhotep I<sup>er</sup>, décédé sans héritier. Celui-ci – dont l'origine reste inconnue – était peut-être malgré tout son gendre, son épouse Ahmès étant peut-être elle-même une fille d'Ahmès Néfertari et d'Ahmosis. Le règne fut énergique, avec notamment la reprise en main de la Nubie, le roi pacifiant les régions du sud bien au-delà de la IV<sup>e</sup> cataracte, et laissant une inscription commémorant sa victoire à Hagar el-Meroua.

À cette opération correspond probablement l'élimination définitive de la culture de Kerma, qui avait prospéré pendant plus d'un millénaire au sud de la III<sup>e</sup> cataracte. Il effectua également une campagne victorieuse au Proche-Orient, l'une des sources du règne suggérant qu'il avait même franchi l'Euphrate à cette occasion. Mais son passage au pouvoir fut relativement court : Thoutmosis I<sup>er</sup> disparaît sans doute entre sa 10<sup>e</sup> et sa 13<sup>e</sup> année de règne. De son épouse principale, il avait eu deux filles – Hatchepsout et Néferoubity.

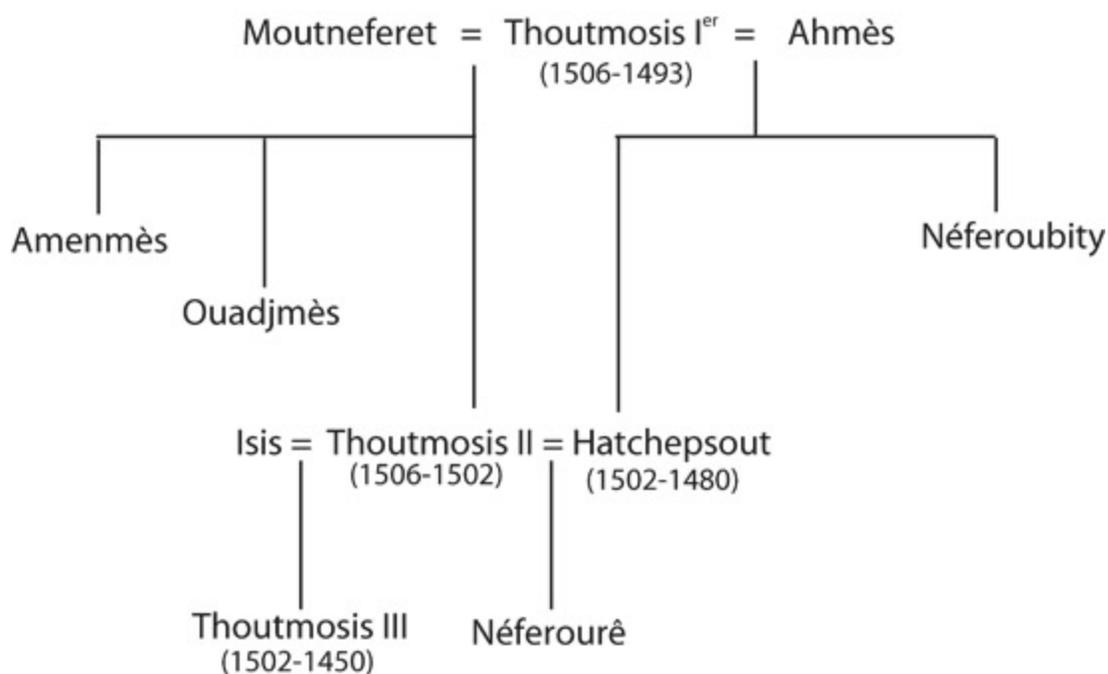


fig. 8 : Arbre généalogique d'Hatchepsout.

La date de la naissance de la future reine pharaon n'est pas assurée : certains pensent qu'elle serait née avant même l'accession à la royauté de ses parents, d'autres que cet événement aurait eu lieu en l'an 2 du règne de son père. Cet an 2 de Thoutmosis I<sup>er</sup> est assurément important pour Hatchepsout : c'est la date à laquelle elle indique, dans les documents postérieurs à sa prise de pouvoir, qu'elle a été choisie par l'oracle d'Amon, devant son père, pour monter sur le trône d'Égypte.

Mais s'agit-il d'une date de naissance, ou d'une annonce faite à une jeune fille ? Cet élément, qui nous reste inconnu, serait primordial pour mieux appréhender les conditions de son règne une dizaine d'années plus tard, la régence ayant pu, selon les cas, soit échoir à une femme mûre, soit à une adolescente d'une quinzaine d'années seulement. On peut également se demander comment elle fut élevée à la Cour, car il est particulièrement difficile de faire le tri, dans la documentation qui nous est parvenue, entre ce qui relève de la propagande politique et ce qui pourrait s'être réellement produit. Selon le « Texte de la jeunesse » d'Hatchepsout, gravé dans son temple de Deir el-Bahari, son père aurait eu avec elle une relation particulièrement étroite, et l'aurait emmenée avec lui dans ses déplacements

à travers l'Égypte – ce parcours étant destiné à la faire reconnaître comme héritière légitime par l'ensemble du panthéon égyptien :

*Elle alla vers sa mère Hathor, qui préside à Thèbes, vers Bouto, à Dep, vers Amon, Seigneur des trônes des Deux Terres, vers Atoum, Seigneur d'Héliopolis, vers Montou, Seigneur de Thèbes, vers Khnoum, seigneur de la cataracte.*

Mais Thoutmosis I<sup>er</sup> avait également eu au moins trois fils d'une épouse secondaire du nom de Moutneferet, et, en dépit de la volonté qu'on lui prêta par la suite de transmettre sa charge à sa fille aînée, c'est l'un d'entre eux – sans doute le seul survivant – qui monta sur le trône à sa mort sous le nom de Thoutmosis II. Ce dernier avait été préalablement marié à Hatchepsout, selon une tradition forte de mariages frère-sœur qui marque tout particulièrement les débuts de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, et avait sans doute pour objectif essentiel de renforcer encore les droits au trône de l'héritier du couple. Dans le cadre de cette union, Hatchepsout donna le jour à une fille du nom de Néferourê, avant même la disparition de son père.

Du règne de Thoutmosis II, on ne sait presque rien – on pense généralement qu'il ne dura pas plus de trois ans, et que le roi était assez jeune à son avènement. Un texte de la tombe d'Ineni, haut personnage contemporain, le présente comme « un faucon dans son nid ». Une campagne de pacification en Nubie, engagée en l'an 1 de son règne, ne semble pas avoir été dirigée par lui en personne, peut-être précisément en raison de son manque de maturité. De façon générale, sur les quelques monuments bien datés du règne, on peut relever l'omniprésence d'Hatchepsout, parfois accompagnée de sa fille Néferourê, qui laisse supposer que son rôle au sein de l'État était peut-être déjà plus important que celui d'une simple « grande épouse royale ». Avant sa disparition précoce, dont la cause nous est une fois de plus complètement inconnue, Thoutmosis II avait quand même eu le temps d'engendrer un fils d'une concubine du nom d'Isis. C'est cet enfant, âgé tout au plus de deux ou trois ans, qui est alors intronisé sous le nom de Thoutmosis III, Hatchepsout exerçant, comme peut-être déjà sous le règne précédent, la réalité du pouvoir.



## *De la régence à la corégence*

Pendant une période de plusieurs années, sur lesquelles nous n'avons somme toute que peu d'informations, Hatchepsout agit conformément à son rôle de régente : les monuments officiels construits pendant cette période le sont au nom du jeune roi, et elle n'y apparaît que de façon secondaire. Dans le temple de Semna, un décret en faveur du dieu Dedoun, daté de l'an 2 de Thoutmosis III, ne la mentionne pas. Il en est de même au Sinaï, où deux stèles de l'an 5 déposées dans le temple d'Hathor de Sérabit el-Khadim semblent être gravées uniquement au nom de celui-ci – bien que leur état de conservation ne permette pas d'en avoir la certitude absolue.

Le gouvernement de l'Égypte est donc, dans un premier temps, assuré au nom de son neveu par la reine, qui s'appuie pour administrer le royaume sur des hauts personnages dont la plupart étaient déjà en place sous le règne de son père. Au sein de ceux-ci, un dénommé Senenmout, investi des fonctions d'intendant de l'épouse royale et de précepteur de la princesse Néferourê, joue visiblement un rôle de tout premier plan. On l'a parfois présenté comme un amant de la reine, ce que rien ne permet de démontrer, mais il s'agit indiscutablement d'un homme de confiance qui a accompagné Hatchepsout la majeure partie de son existence. Or c'est dans la tombe des parents de ce personnage, qui fut aménagée sur le site de Sheikh Abd el-Gournah sur la rive ouest de Thèbes, que l'on trouve les premières traces d'un changement fondamental du statut de la reine. Au sein de leur matériel funéraire, des jarres datées de l'an 7 font apparaître pour la première fois un nom de couronnement d'Hatchepsout.

À une époque indéterminée de sa régence, probablement en l'an 7 de Thoutmosis III, Hatchepsout a donc pris la décision de ne plus se présenter comme une reine gouvernant au nom d'un enfant, mais comme une corégente, une partenaire institutionnelle partageant véritablement le pouvoir avec lui. À partir de cette date, elle se fait régulièrement représenter équipée de l'ensemble des symboles royaux : elle porte la barbe postiche, l'*uraeus* royal, les sceptres et les couronnes du pharaon. Une titulature royale complète, conforme à son nouveau statut, est alors constituée pour elle :

*L'Horus : Puissante de Kas*

*L'Horus d'or : Divine d'Apparitions*

*Les deux maîtresses : Celle qui prospère en années*

*Le roi de Haute et Basse Égypte : Maât-ka-Rê (Maât est le ka de Rê)  
Le fils de Rê : Khenemet-Imen/Hatchepsout (Celle qui s'unit à Amon, la Première des nobles).*

On regrette de ne pas en savoir plus sur ce qui a poussé la reine à franchir cette étape décisive dans l'appropriation du pouvoir. S'agit-il là de la réalisation d'une ambition personnelle, de la manifestation du caractère bien trempé de cette femme à laquelle la couronne avait peut-être été promise bien longtemps auparavant, et qui gouvernait sans doute de fait le pays depuis déjà une dizaine d'années ? Doit-on y voir plutôt un souci de protéger la couronne, et d'éloigner la menace, la régence se prolongeant, de coteries désireuses d'accaparer le pouvoir ?

Plusieurs éléments ont pu jouer conjointement dans cette prise de décision spectaculaire, mais il faut souligner un fait remarquable : à aucun moment, la reine ne s'est substituée complètement à son neveu. Le décompte de ses années de règne se fait en parallèle avec celles du jeune roi, qui, s'il passe clairement au second plan à partir de cette période, n'en cesse pas moins d'être systématiquement associé à la reine dans l'ensemble des monuments qu'elle bâtit. La possibilité de s'affranchir de ce dernier obstacle a cependant peut-être été envisagée, selon l'étude méticuleuse que Dimitri Laboury a récemment faite sur la statuaire de Thoutmosis III. Si l'on regarde les très nombreuses effigies du jeune roi qui ont été exécutées au cours des 22 premières années de son règne – lorsque Hatchepsout fut régente, puis corégente –, on peut en effet noter une évolution constante de son portrait.

Or cette production d'images officielles est extrêmement révélatrice de la politique menée par un souverain égyptien. Au cours des sept premières années du règne, le roi apparaît avec « un visage quadrangulaire, dont la composition est fondée sur la ligne droite : la mandibule et le menton, larges et puissants, donnent au visage vu de face sa forme carrée [...] le nez est droit et peu saillant et les lèvres très régulières décrivent une bouche souriante »<sup>1</sup>. Mais tout change après l'an 7, et l'on relève que « le visage du jeune roi s'amincit en forme de triangle, à cause de la diminution de la mandibule et du menton, le nez adopte un profil busqué, et la bouche se resserre aux commissures, devenant sérieuse au point de ne plus sourire »<sup>2</sup>. On note de même que « les yeux félins et les sourcils haut arqués de la souveraine finissent par envahir le visage des statues de Thoutmosis III. »

Le procédé est subtil : si la reine n'a pas fait disparaître son corégent, elle a cependant clairement tenté, dans la période qui suit son propre couronnement, de « dissoudre » en quelque sorte son image dans la sienne – ce qui aurait pu préfigurer un coup d'État. Cette politique d'assimilation ou de « phagocytage » de son partenaire cesse cependant quelques années plus tard, autour de l'an 12 des deux corégents. La reine, ayant assuré son pouvoir, n'a peut-être plus, à cette date, besoin d'avoir recours à de tels expédients pour affirmer son autorité. Son règne n'en reste pas moins, dans toute son extension, le cadre d'une intense réflexion sur la nature même de la royauté égyptienne, avec le développement de moyens de légitimation hors du commun, dont s'inspireront sans l'avouer bon nombre de ses successeurs.



## *Une œuvre de légitimation royale exemplaire*

Le premier problème auquel fait face une reine couronnée pharaon, est la place qu'elle doit accorder à sa féminité dans le cadre d'une fonction qui est par définition masculine. Le sexe de la reine est le plus souvent assumé dans les textes qui décrivent sa charge, où elle est presque toujours évoquée au féminin. En revanche, son image dans la statuaire a connu, à partir de la date de son couronnement, plusieurs fluctuations qui ont bien été mises en évidence par l'historien de l'art, Roland Tefnin.

Dans un premier temps, les visages de la reine présentent des traits physiologiques qui la rapprochent de ses prédécesseurs immédiats – Thoutmosis I<sup>er</sup> et Thoutmosis II –, sans doute pour mieux lui permettre de s'ancrer dans la continuité de ces deux règnes ; en revanche, la couleur de la peau prend une teinte jaune, signe de féminité, qui tranche sur la carnation rouge qu'arborent traditionnellement les images masculines.

Dans une seconde phase, cette féminité de la reine s'affirme pleinement dans les effigies qu'elle fait réaliser d'elle-même : c'est le cas notamment des statues osiriaques qui ornent la terrasse supérieure de son temple à Deir el-Bahari : le visage, aux yeux félins, y prend une forme triangulaire, la carnation orange des chairs apparaissant comme un compromis entre le genre masculin et le genre féminin. À la même période, une statue

remarquable, conservée au Metropolitan Museum of Art de New York, la présente assise, les mains à plat sur les genoux, coiffée d'un némès et vêtue seulement d'un pagne, dans une attitude classique pour un souverain égyptien. Le visage délicat, de forme triangulaire, et la poitrine dénudée sont autant de références à une féminité assumée comme pleinement compatible avec la fonction royale. Les dernières images de la reine – celles qui furent réalisées entre son jubilé, en l'an 16, et sa disparition de la scène, en l'an 22 – sont peut-être sur ce point une forme de renonciation : le corps y apparaît plus massif, bien que toujours dépourvu d'une musculature masculine, et la poitrine disparaît, rompant ce fragile équilibre en faveur d'images bien plus classiques d'un souverain égyptien.

L'autre difficulté éprouvée par la reine Hatchepsout, bien qu'elle fût fille, sœur et épouse de roi, était de faire apparaître son règne lui-même comme légitime, et ce, alors même qu'un souverain mâle avait déjà été couronné, sept ans avant sa propre montée sur le trône. Tous les moyens disponibles furent alors utilisés pour proclamer les droits détenus par la reine, et pour diminuer l'importance de son corégent. Le traitement infligé à la statuaire de Thoutmosis III était l'un d'eux, mais d'autres procédés furent également mis en œuvre. La légitimité du jeune roi venait en effet de sa lignée paternelle : bien que né d'une concubine, il était le fils de Thoutmosis II, son prédécesseur sur le trône.

La démarche d'Hatchepsout fut donc de gommer l'existence même de ce règne antérieur, et de se présenter elle-même comme le successeur légitime de son père, Thoutmosis I<sup>er</sup>. Pour cela, elle entreprit de réécrire le passé, comme le feront par la suite bien d'autres pharaons, en réattribuant à son père l'ensemble des monuments érigés sous le règne de son époux, le faisant ainsi disparaître de l'histoire. Plus encore : tout au long de l'histoire de l'Égypte, l'un des actes les plus importants dans la prise de pouvoir d'un roi était d'organiser les funérailles de son prédécesseur. Il agissait ainsi comme le dieu Horus qui, dans la mythologie égyptienne, prend soin de la dépouille de son père, Osiris. Il fallait donc procéder à nouveau à l'enterrement du roi Thoutmosis I<sup>er</sup>, dont la première mise au tombeau avait dû être supervisée par Thoutmosis II. La momie de ce roi fut alors sur ordre de la reine extraite de son caveau initial (probablement dans la nécropole de Dra Abou el-Naga, sur la rive ouest de Thèbes), pour être placée dans la tombe qu'elle avait fait aménager pour elle dans la vallée des

Rois. Dans cette tombe, qui porte le n° K(ings) V(alley) 20, furent en effet retrouvés deux sarcophages, tous deux au nom de la reine, l'un ayant été manifestement remanié pour accueillir les restes de Thoutmosis I<sup>er</sup>.

Il est bien entendu que, quelques décennies plus tard, le roi Thoutmosis III sera contraint pour assurer sa propre légitimité d'adopter le contre-pied absolu de cette politique. Il réhabilitera la mémoire de son père Thoutmosis II, et ouvrira la tombe d'Hatchepsout pour en ôter la momie de Thoutmosis I<sup>er</sup>, à laquelle fut attribuée une sépulture indépendante (KV 38).

Un autre axe de la légitimation d'Hatchepsout est son œuvre religieuse en faveur d'Amon, le dieu dynastique. Celle-ci est particulièrement importante et des aspects majeurs du culte de cette divinité sont définis, ou redéfinis, pendant la durée de son règne. La reine intervient ainsi dans le grand temple de Karnak, sur la rive est du Nil, où elle remodèle en profondeur la partie centrale du temple, dans la zone comprise entre les IV<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> pylônes du sanctuaire. Elle y érige notamment une paire d'obélisques monolithiques de 28,50 m de haut, et d'un poids de 354 tonnes chacun, arrachés aux carrières de granit d'Assouan et transportés par voie fluviale, véritable prouesse technique, jusqu'au lieu de leur installation. La pièce à colonnes où ils furent élevés, la *ouadjyt*, semble avoir été utilisée par la reine pour célébrer une fête jubilaire en l'an 16 de son règne, et répéter les rites de son couronnement au croisement des axes processionnels suivis par Amon lors des principales cérémonies qui lui permettaient de sortir du temple. À l'arrière de cette zone, la reine fait construire, en beaux blocs de quartzite, sa fameuse « chapelle rouge », qui était destinée à accueillir la barque d'Amon entre deux festivités nécessitant son usage. La décoration de cette chapelle, par la suite démontée sur ordre de Thoutmosis III, insiste sur le couronnement de la reine, et sur son œuvre de bâtisseur en faveur d'Amon – les destins de la souveraine et de la divinité apparaissant ainsi comme étroitement liés.

La réorganisation spatiale du culte d'Amon est d'ailleurs menée à son terme : la reine fait jalonner de chapelles-reposoir l'axe processionnel qui lui permet de se déplacer vers le sud, à l'occasion de la fête annuelle d'Opet. Et elle aménage sur la rive ouest du Nil, dans l'axe du temple de Karnak, son grand temple de Deir el-Bahari, qui peut accueillir le dieu

lorsqu'il traverse le fleuve dans le cadre d'une autre grande cérémonie, la Belle Fête de la Vallée.

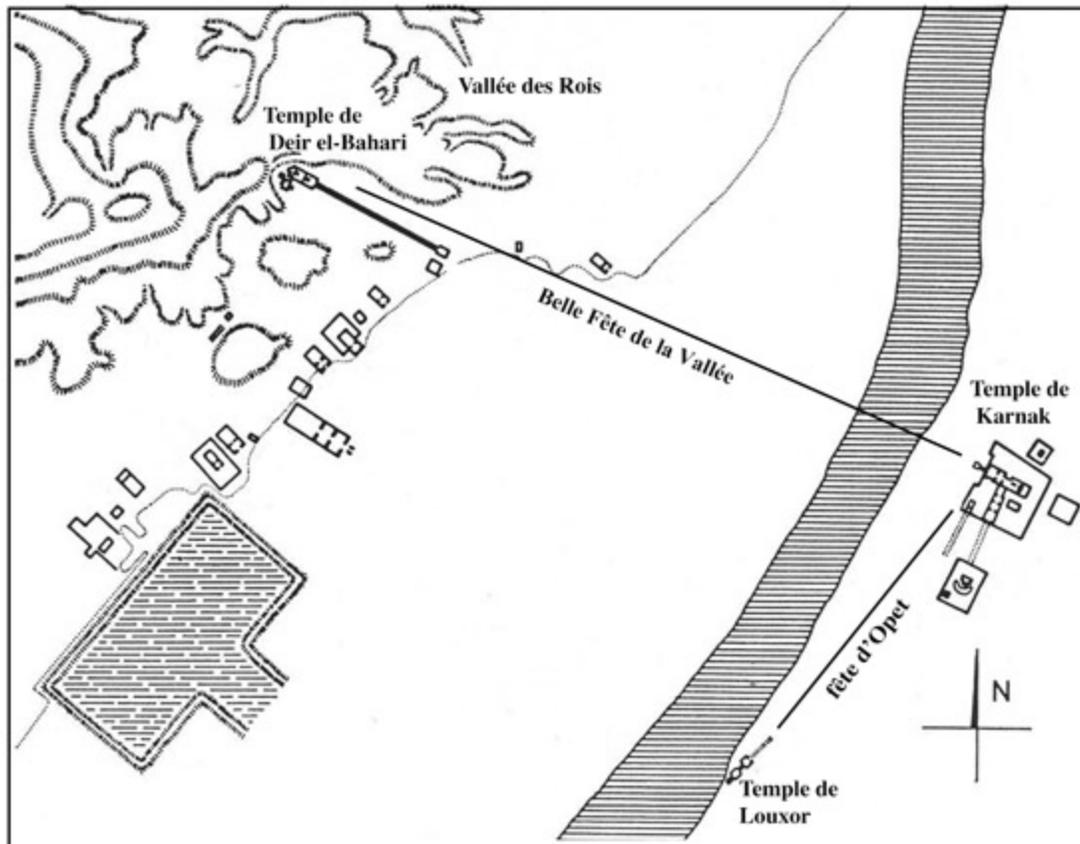


fig. 9 : Les déplacements cérémoniels d'Amon à Thèbes au Nouvel Empire.

Dans cette œuvre majeure du règne, le culte de la reine est une fois de plus étroitement lié à celui de la divinité tutélaire de Thèbes. La construction de ce monument en terrasses, sans doute l'une des réalisations pharaoniques les plus célèbres aujourd'hui, fut lancée immédiatement après le couronnement d'Hatchepsout, autour de l'an 7. Il porte en égyptien le nom de *Djeser Djeserou*, littéralement « le Sacré des Sacrés », qui signale son importance aux yeux de ses concepteurs. Son architecture s'inspire librement de celle du temple funéraire du roi Montouhotep II, qui se trouve immédiatement au sud, et qui est lui aussi bâti sur une terrasse dont l'accès s'effectue au moyen d'une rampe. Il est certain que la référence à ce célèbre roi des temps plus anciens, qui fut capable en 2050 av. J.-C. de réunifier le pays à la suite d'une période de division, était recherchée par la reine,

soucieuse d'inscrire son règne dans la tradition des souverains ayant marqué l'Égypte.

Le temple de Deir el-Bahari se développe sur trois terrasses successives, aménagées au pied du massif d'El-Qurn, qui le domine par une falaise abrupte. Il fut sans doute conçu, dès l'origine, pour avoir des fonctions multiples : en association étroite avec le culte d'Amon, il permettait à la procession du dieu de faire une halte significative au cours du déroulement de la Belle Fête de la Vallée. Mais il est aussi très probablement aménagé comme lieu du culte mortuaire de la reine : on note en effet que la tombe de celle-ci (KV 20), la première à avoir été creusée dans la vallée des Rois, se trouve exactement à l'aplomb de ce sanctuaire, de l'autre côté du versant montagneux.

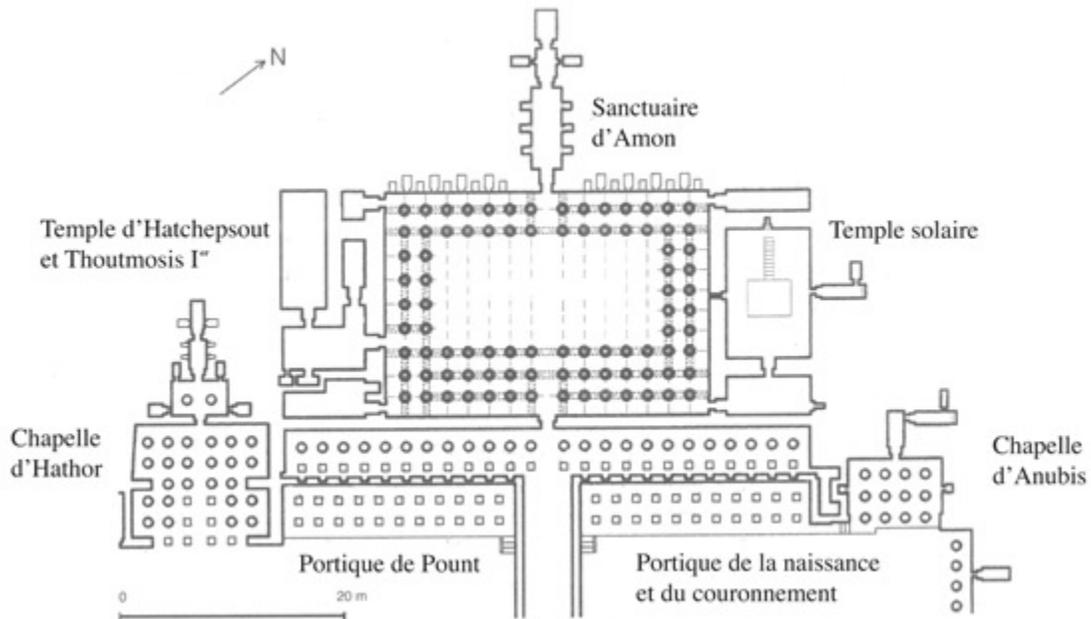


fig. 10 : Plan du temple de Deir el-Bahari (d'après Fl. Maruejols, *Thoutmosis III et la corégence avec Hatchepsout*, Paris, 2007).

Le monument était à l'origine accessible par une allée bordée de sphinx de 37 m de large, qui menait à un pylône aujourd'hui disparu. Au premier niveau, une vaste esplanade plantée d'arbres exotiques était limitée à l'ouest par un premier portique à colonnes. Une partie de la décoration murale de cette installation commémorait le transport des obélisques destinés au temple de Karnak, œuvre mémorable de la reine en faveur d'Amon. Le

deuxième niveau, accessible par une rampe inclinée, est lui aussi formé d'une esplanade rectangulaire, aboutissant à un deuxième portique à colonnes, flanqué au sud d'un petit sanctuaire à Hathor, au nord d'une chapelle destinée à Anubis.

Le devenir mortuaire de la reine est clairement évoqué ici, au travers de ces deux divinités – mais le plus important est sans doute la décoration murale qui est mise en place à l'arrière de la colonnade, qui évoque, dans les deux cas, une interface entre le monde des humains et le monde des dieux. La partie sud de cet ensemble – à gauche de la rampe permettant d'accéder au troisième niveau – évoque ainsi une expédition au mystérieux pays de Pount – à la frontière entre le réel et l'imaginaire dans l'esprit des Égyptiens. La partie nord est quant à elle entièrement dévolue à la légitimation de la reine, qui se présente comme la fille charnelle d'Amon, justifiant ainsi son accès à la royauté. Cet ensemble exceptionnel de bas-reliefs et de textes est, il faut le souligner, la seule source qui nous permet d'évoquer la jeunesse d'Hatchepsout – mais il sera probablement toujours impossible d'évaluer ce que cette composition fantastique, entièrement dévolue à la gloire de la reine, peut comporter d'éléments véridiques. Car c'est la naissance divine de la reine qui est ici concrètement mise en scène. Le bas-relief montre de façon relativement pudique le dieu Amon et la reine Ahmès, épouse du roi Thoutmosis I<sup>er</sup>, assis face à face, les jambes enlacées.

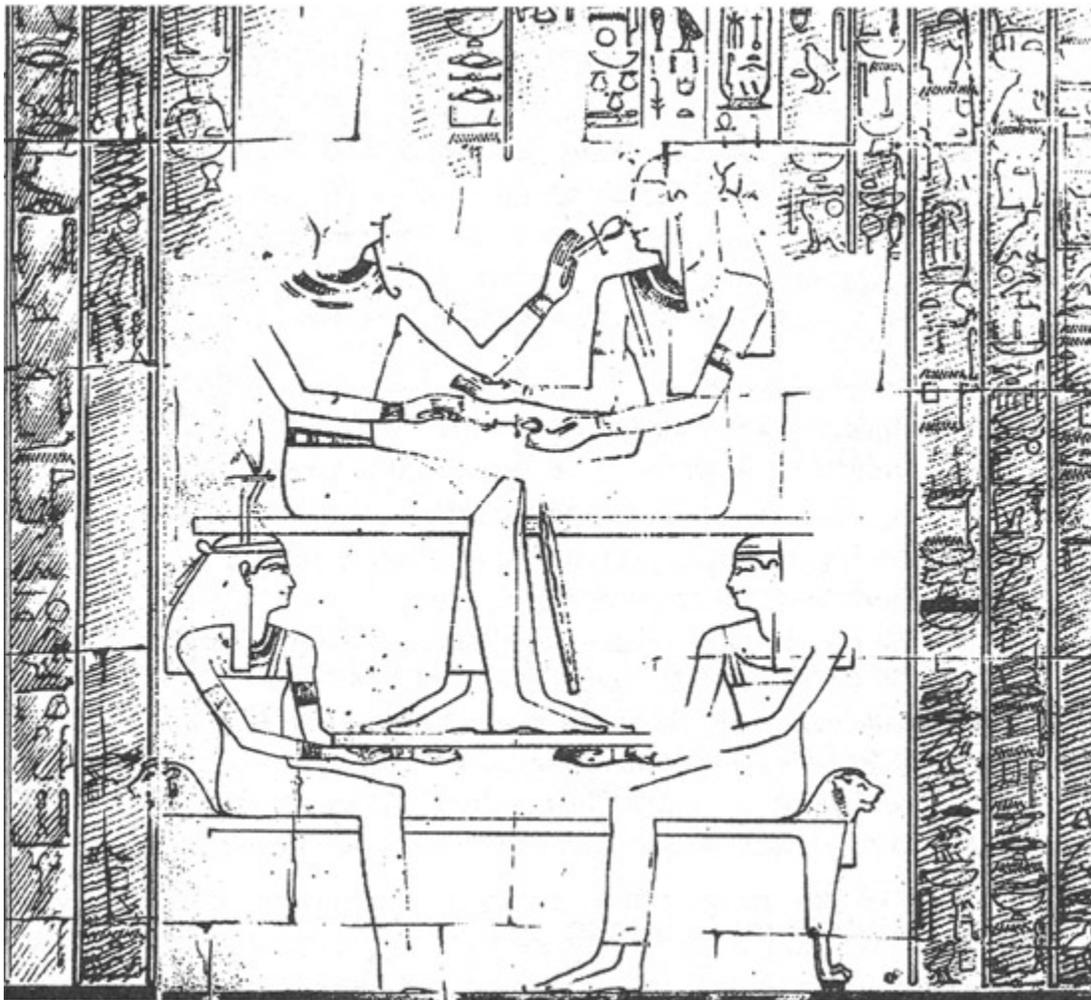


fig. 11 : Union charnelle du dieu Amon et de la reine Ahmès à Deir el-Bahari.

Le texte qui accompagne la scène montre bien, cependant, que c'est une union charnelle qui est ainsi suggérée :

*Ce noble dieu Amon, maître des trônes des Deux Terres, se transforma, prenant l'apparence de Sa Majesté le roi de Haute et Basse Égypte Akheperkaré, époux de la reine. Il trouva celle-ci alors qu'elle se reposait dans la beauté de son palais. Elle s'éveilla au parfum du dieu, et sourit en présence de Sa Majesté. Alors il vint aussitôt auprès d'elle et, brûlant d'ardeur, porta son désir vers elle, faisant en sorte qu'elle le voie en sa forme de dieu. Après qu'il fut venu tout contre elle, tandis qu'elle se réjouissait de pouvoir contempler sa beauté, voici que l'amour d'Amon pénètre son corps, inondé par l'odeur du dieu, dont toutes les senteurs venaient du pays de Pount. La Majesté d'Amon accomplit tout ce qu'il désirait auprès d'elle ; elle fit en sorte qu'il jouisse grâce à elle et l'embrassa. Paroles dites par l'épouse royale, la mère royale, Ahmès, en présence de la Majesté de ce dieu auguste, Amon, maître des trônes des Deux Terres : « Combien grande est donc ta puissance ; c'est chose précieuse que de voir ta chair, après que tu t'es uni à Ma Majesté en ta splendeur, cependant que ta rosée se*

*répand dans tous mes membres. » Après cela, la Majesté de ce dieu fit à nouveau tout ce qu'il voulait avec elle.<sup>3</sup>*

Après cet épisode amoureux, Amon fait immédiatement l'annonce à la reine de l'enfant qui va naître :

*Paroles dites par Amon, maître des trônes des Deux Terres, à la reine : « Assurément, Khenemetimen-Hatchepsout sera le nom de cette fille que j'ai placée dans ton corps, selon ces paroles sorties de ta bouche. Elle exercera cette illustre et bienfaisante fonction royale dans ce pays tout entier ; pour elle sera ma valeur, pour elle ma puissance, pour elle ma force [...] »<sup>4</sup>*

Dans la suite de cette séquence, la naissance divine de la reine est décrite ; son corps est façonné par le dieu Khnoum, et la naissance a lieu avec l'aide des divinités Héqet et Meskhénet, liées à l'accouchement. L'enfant nouveau-né est ensuite présenté à Amon, et allaité par la déesse Hathor, avant d'être présenté à l'ensemble des dieux de l'Égypte. De nombreuses scènes montrent enfin le couronnement de la reine par les dieux. En contrepoint de ce récit fabuleux, qui rappelle par bien des similitudes la naissance des rois de la V<sup>e</sup> dynastie telle qu'elle est mise en scène dans le papyrus Westcar, d'autres événements affirment la légitimité d'Hatchepsout dans le monde des hommes : un texte évoque ses voyages dans le pays en compagnie de son père, Thoutmosis I<sup>er</sup>, et l'on voit celui-ci procéder à son couronnement en présence de la Cour.

Ces scènes de théogamie sont donc une affirmation forte de la légitimité de la reine, à un étage du complexe de Deir el-Bahari qui semble mettre tout particulièrement l'accent sur la communication entre le monde des humains et le monde divin. Mais, au troisième niveau du monument, ce n'est rien moins que la fusion entre la reine et le dieu Amon qui est affirmée. Le portique y donnant accès était équipé de colosses osiriens de la reine, placés devant chaque pilier. Une fois passée cette colonnade, on débouche dans une cour intérieure, à l'arrière de laquelle trois sanctuaires sont aménagés. L'un, au nord, est un temple solaire permettant de vénérer l'aspect le plus manifeste du dieu Amon-Rê ; au sud, il s'agit d'une chapelle destinée au culte de la reine défunte, dont la décoration a été réalisée avec d'importantes références « archaïsantes » à l'art de l'Ancien Empire égyptien. Au centre se trouve le point névralgique de l'ensemble : une chapelle rupestre creusée dans la falaise, à l'arrière du temple, qui était le lieu d'accueil de la barque processionnelle du dieu lors de sa venue annuelle pendant la Belle Fête de la Vallée. À cet endroit, le culte de la

reine se confond avec celui du dieu Amon, justifiant a posteriori le nom porté par la souveraine : « Khenemetimen : Celle qui s'unit à Amon ».

Le temple de Deir el-Bahari, véritable arsenal mis en place pour la légitimation de la reine, peut encore être considéré comme un temple funéraire assurant le culte de la souveraine défunte, dont la tombe se trouve comme nous l'avons vu dans l'axe du monument, de l'autre côté de la montagne. Mais il est aussi un moyen d'assimiler étroitement le culte de la reine à celui de la divinité principale de la région – un procédé théologique élaboré que les successeurs de cette reine mettront tous en œuvre jusqu'à la fin du Nouvel Empire égyptien.



## *Un long règne, aux facettes multiples*

La reine Hatchepsout est la seule femme à avoir pu gouverner l'Égypte, en son propre nom, une période aussi longue : près de 15 années. Couronnée en l'an 7, elle célèbre en l'an 16 un jubilé royal – une cérémonie à laquelle les rois d'Égypte procédaient en principe après 30 années de règne pour régénérer symboliquement leur pouvoir. Le caractère précoce de cette fête est sans doute dû ici au fait que la reine prend pour point d'origine de sa royauté l'oracle d'Amon, rendu en l'an 2 du règne de son père, qui la prédestinait au trône. À moins qu'elle n'ait intégré dans le décompte de ces trente années la totalité du règne de Thoutmosis I<sup>er</sup>, qui marque l'accession au pouvoir de sa lignée familiale.

En plus d'une infatigable activité de bâtisseuse – dont ses monuments à Thèbes, mais aussi au Spéos Artémidos, en Moyenne Égypte, sont le témoignage – la reine a également été impliquée dans une importante activité internationale. L'un des événements les plus célèbres de son règne est en effet l'expédition qu'elle envoya au pays de Pount au tout début de sa corégence (autour de l'an 9), dont la description est faite au deuxième niveau du complexe de Deir el-Bahari.

Cette contrée mystérieuse est sans doute la terre la plus lointaine que les Égyptiens aient atteinte pendant l'histoire pharaonique, et la plupart des chercheurs s'accordent maintenant à la placer aux confins méridionaux de la mer Rouge, dans la région du Bab el-Mandab, sur la côte éthiopienne ou

arabique. On y trouvait notamment des arbres à encens précieux pour le culte divin. Au Moyen Empire, les contacts par voie maritime avec cette région étaient très réguliers, et l'on a découvert sur la côte ouest de la mer Rouge, près de la ville actuelle de Safaga, un véritable port de cette période, d'où partaient les expéditions pharaoniques. On est moins bien informé sur les conditions dans lesquelles se déroula la mission envoyée par Hatchepsout, dirigée par un dénommé Nehesy, qui se rendit à Pount avec une flotte de cinq grands navires. L'exploit fut probablement de rouvrir à cette occasion une route commerciale qui avait été oubliée depuis bien longtemps. Toujours est-il que l'opération fut couronnée de succès – on voit sur les bas-reliefs de Deir el-Bahari le roi et la reine de Pount, à l'aspect très particulier, se porter à la rencontre des Égyptiens, et ceux-ci recueillir la résine des arbres à encens, l'un des objectifs majeurs de leur voyage. Au retour en Égypte, l'accent est mis sur l'accumulation des produits précieux rapportés dans la vallée du Nil – myrrhe, anneaux d'or et animaux exotiques.

Ce voyage à Pount serait-il l'indice que, sous le gouvernement d'une femme, on avait renoncé aux guerres de conquêtes pour se tourner plutôt vers de pacifiques expéditions commerciales ? Rien n'est moins certain, car il semble qu'en l'an 12 de la corégence, la reine ait accompagné en personne une opération militaire ayant pour objectif de pacifier la Nubie. C'est en tout cas ce que rapporte un fonctionnaire du nom de Ty, trésorier de la couronne, qui évoque les événements en ces termes :

*J'ai suivi le dieu parfait, le roi de Haute et Basse Égypte Maâtkarê, douée de vie ! J'ai vu quand il a renversé les nomades nubiens et lorsque leurs chefs lui ont été amenés comme prisonniers de guerre. J'ai vu quand il dévastait la Nubie alors que j'étais dans la suite de Sa Majesté.<sup>5</sup>*

Une dernière question est régulièrement posée à propos d'Hatchepsout : qu'en était-il de sa vie de femme ? La présence dans son entourage d'un haut fonctionnaire visiblement très proche d'elle, du nom de Senenmout, a fait couler beaucoup d'encre. Responsable d'une grande partie des projets royaux, tuteur de la princesse Néferourê, aurait-il été de surcroît l'amant de la reine ? Le débat a été alimenté, depuis bien longtemps, par des graffitis érotiques qui apparaissent dans une cavité qui se trouve au-dessus du temple de la reine, à Deir el-Bahari.

À cet endroit, parmi les nombreuses inscriptions laissées notamment par les responsables du chantier royal, on observe la mise en scène de deux

personnages en train de s'accoupler : une femme aux longs cheveux, dont le corps est penché en avant, et un homme se tenant debout derrière elle. Rien ne permet, en fait, d'identifier plus précisément les acteurs de la scène, et il faut préciser que les images érotiques ne sont pas rares au sein d'une abondante production d'images satiriques, au Nouvel Empire. Il faut une fois de plus se résigner à n'en pas savoir davantage sur les relations privées de la reine – en aurait-elle eues qu'elles échapperaient tout aussi certainement au périmètre des sources documentaires qui sont à notre disposition.



## ***La fin du règne et la persécution***

La reine Hatchepsout disparaît des sources autour de l'an 22 de son règne commun avec Thoutmosis III. Les conditions de sa mort nous restent complètement inconnues, le plus vraisemblable étant qu'elle soit décédée de façon naturelle, après avoir été environ vingt-cinq ans aux commandes de l'État, dont quinze ans de règne personnel. D'autres options sont évidemment possibles, qui vont de l'élimination physique à une « retraite » plus ou moins forcée, Thoutmosis III ayant réussi, au terme d'une révolution de palais, à l'écartier définitivement du pouvoir.

Mais tout ceci, ne trouvant aucun début de confirmation dans les sources qui sont à notre disposition, doit apparaître comme une pure spéculation. Tout démontre que la reine fut bien inhumée dans la tombe qu'elle s'était fait aménager dans la vallée des Rois, comme en témoignent les restes significatifs de matériel funéraire inscrits à son nom qui y furent recueillis par Howard Carter – notamment des fragments de vases de pierre portant son cartouche, son sarcophage et son coffre à canopes. D'autres éléments de son trousseau funéraire sont connus, dont au moins deux de ses ouchebtis qui se sont frayé un chemin, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, vers les musées de La Haye et Bordeaux. La momie de la reine pourrait elle-même avoir été retrouvée dans la tombe KV 60 – autrefois fouillée par Howard Carter. À cet endroit, furent recueillis les restes d'une femme âgée, aux cheveux longs, sans doute obèse à la fin de sa vie. La position des bras, repliés sur la poitrine lors de l'enterrement, pourrait suggérer une attitude royale – et

donc faire de ce cadavre un bon candidat, entre autres, à cette identification. Le pas a été récemment franchi par une équipe du Service des Antiquités égyptien, qui, au terme d'une analyse ADN qui n'a jamais été publiée de façon à faire l'objet d'un examen critique, pense pouvoir démontrer cette identité. Mais il est peut-être prudent d'attendre encore un peu avant d'annoncer ainsi le retour de cette momie-là.

Quoi qu'il en soit, la mémoire de la reine Hatchepsout ne fit pas l'objet d'une persécution immédiate après sa mort. Le roi Thoutmosis III, seul au pouvoir à partir de l'an 22, devait se révéler un redoutable guerrier, et mener avec succès dix-sept campagnes militaires au Proche-Orient. Ce n'est qu'au terme de la dernière d'entre elles, vingt ans exactement après la disparition d'Hatchepsout, que toutes les mentions du nom de celle-ci commencèrent à être soigneusement effacées des monuments égyptiens. Ses représentations dans les bas-reliefs furent également martelées, et l'ensemble des statues à son image furent retirées des temples où elles étaient conservées. Signe toutefois de l'efficacité de cette *damnatio memoriae*, la quasi-totalité des effigies de la reine qui nous sont parvenues proviennent de deux carrières dépotoirs du site de Deir el-Bahari où elles furent abandonnées à cette époque.

Il est devenu commun d'évoquer le ressentiment qu'aurait éprouvé Thoutmosis III envers cette tante qui l'aurait injustement spolié – pendant une quinzaine d'années – d'un pouvoir lui revenant de droit, et qui se serait donc vengé par la suite en la faisant disparaître de l'Histoire. Mais la réalité des faits est loin d'être aussi simpliste. De même que nous ne savons rien des raisons exactes qui poussèrent la reine régente à transgresser une règle, et à se faire couronner pharaon, nous ignorons tout des relations véritables qu'elle entretenait avec son neveu. En définitive, celui-ci ne fut jamais éliminé du jeu politique, et il est même possible que la mise en avant de sa tante l'ait d'une certaine manière protégé pendant ses jeunes années.

La persécution tardive d'Hatchespout, vingt ans après sa disparition, paraît en tout cas ressortir davantage d'un calcul politique réfléchi que d'un mouvement de colère ; et il est vraisemblable, aux yeux de la plupart des égyptologues actuels, que cet acte ait été davantage orienté vers l'avenir que vers le passé. Une proposition de Dimitri Laboury est, dans ce contexte, particulièrement judicieuse : il met en avant le souci manifeste de Thoutmosis III d'assurer dans les meilleures conditions la transmission du pouvoir à son héritier – le futur Amenhotep II, sans doute né tardivement

vers l'an 37 du règne. Dans ces conditions, l'existence éventuelle de prétendants à la couronne descendant d'Hatchepsout – notamment d'une lignée collatérale féminine – pouvait représenter un grave danger. La reine Hatchepsout elle-même incarnait le dangereux précédent d'une femme s'étant arrogé le pouvoir en vertu de sa lignée royale. L'élimination de toute référence à son règne des monuments – persécution qui semble d'ailleurs avoir pris fin immédiatement après l'accession au pouvoir d'Amenhotep II, héritier présomptif de Thoutmosis III – pourrait donc n'avoir été due dans un premier temps qu'à des préoccupations immédiates, dans la seule perspective de cette succession royale, et non à la ferme conviction qu'une femme au pouvoir était en soi une incongruité.



# Bibliographie

CHR. DESROCHES-NOBLECOURT, *La reine mystérieuse. Hatshepsout*, Paris, 2002.

N. GRIMAL, *Histoire de l'Égypte ancienne*, Paris, 1988.

D. LABOURY, *La statuaire de Thoutmosis III. Essai d'interprétation d'un portrait royal dans son contexte historique*, Liège, 1998.

FL. MARUÉJOL, *Thoutmosis III et la corégence avec Hatchepsout*, Paris, 2007.

S. RATIÉ, *La reine Hatchepsout. Sources et problèmes*, Leyde, 1979.

R. TEFNIN, *La statuaire d'Hatshepsout. Portrait royal et politique sous la 18<sup>e</sup> dynastie*, Bruxelles, 1979.

D. VALBELLE, *Histoire de l'État pharaonique*, Paris, 1998.

CL. VANDERSLEYEN, *L'Égypte et la vallée du Nil*, II, Paris, 1995.

Revue *Égypte, Afrique et Orient*, n° 17 – numéro thématique sur Hatchepsout, mai 2000.

[1.](#) D. Laboury, *La statuaire de Thoutmosis III*, Liège, 1998.

[2.](#) *Ibid.*

[3.](#) Traduction adaptée de celle de Claire Lalouette, *Textes sacrés et textes profanes de l'ancienne Égypte*, I, Paris, 1984.

[4.](#) *Ibid.*

[5.](#) Traduction Fl. Maruejols, *Thoutmosis III et la corégence avec Hatchepsout*, Paris, 2007.

# Tiyi

## L'égale du roi



À la fin de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, le long règne d'Amenhotep III – 38 années sont attestées dans la documentation pour ce roi – est souvent considéré comme un âge d'or de la civilisation pharaonique. Après les grandes campagnes militaires, en Nubie comme au Proche-Orient, menées notamment par Thoutmosis III et Amenhotep II, l'Égypte connaît, durant cette période (c. 1390-1352), une paix prolongée à peine troublée par une campagne d'intimidation en Nubie (sans doute une simple affaire de routine) en l'an 5 de ce roi. L'activité militaire est largement remplacée par les contacts diplomatiques actifs avec l'ensemble des puissances orientales, ce dont témoignent bien les lettres cunéiformes sur tablettes d'argile découvertes sur le site de Tell el-Amarna. Parallèlement, le souverain entreprend un programme inégalé de constructions à travers l'ensemble du pays aussi bien en Basse Égypte (à Bubastis, Héliopolis, Memphis) que dans la région thébaine (temples de Karnak et Louxor, temple mémorial de Kôm el-Hetan). Il couvre également la Nubie de monuments religieux, parmi lesquels le temple le plus méridional, érigé à Soleb, près de la IV<sup>e</sup> cataracte, semble avoir joué un rôle théologique prépondérant. Le mode de vie de l'élite égyptienne n'a peut-être jamais été aussi luxueux qu'à ce moment, selon le témoignage qu'en offrent notamment les tombes décorées de cette période, et les vestiges du palais royal de Malqata à l'ouest de

Thèbes. Enfin, on note un réel épanouissement de l'art – notamment dans la ronde-bosse et les bas-reliefs – doté d'une plus grande expressivité, et d'une plus grande « personnalisation » des individus portraiturés. De très bons exemples de cette tendance peuvent s'observer sur la statuaire de l'architecte Amenhotep, fils de Hapou, homme de confiance du roi, et maître d'œuvre de la plupart des monuments officiels de son temps.

L'ensemble de la période témoigne donc d'un réel bouillonnement culturel, de la recherche de nouvelles formes, de nouveaux modes de pensée, dont l'épisode amarnien, sous le règne suivant, est l'aboutissement (voir *infra* Néfertiti). C'est dans ce cadre bien particulier que la figure de la reine prend elle-même, à cette période, une dimension nouvelle, qu'elle conservera indiscutablement pendant toute la fin de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, et dont de fortes réminiscences s'observeront encore, comme nous le verrons, sous le règne de Ramsès II. Dans ce contexte, Tiye est – avant Néfertiti et Mérytaton – la première d'une série de reines importantes qui ont indiscutablement eu une influence considérable sur les affaires de l'État à cette période.



## ***L'association au trône***

Les origines de Tiye, grande épouse royale d'Amenhotep III, sont bien connues. Celle-ci n'appartenait pas à la famille royale, mais était issue de milieux sans doute très proches du pouvoir. Son père Youya – originaire d'Akhmim en Moyenne Égypte – portait les titres de directeur des écuries royales et de père divin ; sa mère Touya était « ornement royal » et chanteuse d'Amon. Il a même été proposé – sans que l'on puisse en apporter la preuve définitive – que cette famille ait eu des liens de parenté avec Moutemouia, mère du roi. La tombe commune des géniteurs de Tiye (KV 46) fut découverte en 1905 dans la vallée des Rois – un endroit où, au long de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, des fonctionnaires de tout premier plan de l'État ont aussi régulièrement été enterrés. Celle-ci avait été visitée dans l'Antiquité, mais la plus grande partie du mobilier, comprenant entre autres un char d'apparat, des amulettes, des vases de calcite, des objets de toilette,

était encore présente auprès des momies, très bien préservées, des possesseurs de la tombe.

Il est certain que leur alliance avec le roi avait renforcé la position sociale de ces personnages, mais on peut également avoir une lecture différente de la nature de cette association. Lorsque le roi Thoutmosis IV disparut – après un règne très court de neuf années seulement –, son fils et héritier n'avait probablement qu'une dizaine d'années, et l'un des premiers faits marquants du début du règne fut précisément son mariage avec Tiyi. Il est vraisemblable que cette union avait pour objectif de consolider le pouvoir du nouveau souverain, et que des personnages influents comme Youya ont pu, aux côtés de la reine mère Moutemouia, faire partie d'un véritable conseil de régence et exercer alors la réalité du pouvoir. D'une façon ou d'une autre, la reine Tiyi se trouve associée au principe même de l'accession au pouvoir d'Amenhotep III, et son influence ne se démentira pas tout au long du règne de celui-ci.

À l'occasion de ce mariage – sans doute donc une alliance arrangée au plus haut niveau de l'État dès l'an 1 – on fit une émission de scarabées commémoratifs de grande taille. Cette pratique est régulièrement attestée au début du règne, pour en accompagner les moments les plus importants, et diffuser dans tout l'empire égyptien une définition du pouvoir monarchique au moyen de ces amulettes. Ces scarabées dits « du mariage », dont plus d'une cinquantaine d'exemplaires sont connus, ont été retrouvés aussi bien dans la région thébaine qu'en Moyenne Égypte, en Basse Égypte, et même au-delà des frontières de l'Égypte, en Nubie et au Proche-Orient. Ils portent sur leur plat le texte suivant :

*L'Horus vivant : Taureau puissant Kha-em-mâât ; les Deux Maîtresses : Celui qui établit la loi et pacifie les Deux Terres ; l'Horus d'Or : Celui dont la valeur est grande, qui abat les Asiatiques ; le roi de Haute et Basse Égypte : Nebmaâtrê, le fils de Rê, Amenhotep prince de Thèbes, doté de vie. La grande épouse royale Tiyi, puisse-t-elle vivre. Le nom de son père est Youya, le nom de sa mère est Touya. Elle est la femme d'un roi puissant, dont la frontière sud est à Karoy, la frontière nord au Naharina.*

Ce document présente ainsi une image indissociable du couple royal, et consacre d'entrée de jeu le rôle central auprès du souverain de la reine Tiyi dont les parents sont clairement identifiés par le texte officiel. Au cours de son règne, dont l'événementiel n'est pas toujours connu dans les détails (mais ne dit-on pas que les peuples heureux n'ont pas d'histoire), le roi Amenhotep III se livra à l'émission de quatre autres scarabées

commémoratifs. Deux évoquent les exploits cynégétiques du roi, qui se vante d'avoir capturé 96 taureaux sauvages dans un cas, abattu 102 lions entre l'an 1 et l'an 10 de son règne dans l'autre ; le troisième mentionne en l'an 10 la venue en Égypte de la princesse Gilukhepa, fille du roi de Naharina, accompagnée d'une suite de 370 femmes d'atour, pour épouser le pharaon.

Il est remarquable que dans tous les cas, y compris le dernier où cela pourrait paraître inapproprié, Tiye est mentionnée comme la grande épouse royale, comme si elle était partie intégrante du pouvoir de son époux. Le quatrième scarabée – probablement le plus tardif, il est daté de l'an 11 du règne – signale quant à lui un insigne honneur fait à Tiye : l'aménagement d'un lac cérémoniel dans sa ville d'origine :

*An 11, le 3<sup>e</sup> mois de la saison Akhet, jour 1, sous la Majesté de l'Horus Taureau puissant Kha-em-mât ; les Deux Maîtresses : Celui qui établit la loi et pacifie les Deux Terres ; l'Horus d'Or : Celui dont la valeur est grande, qui abat les Asiatiques ; le roi de Haute et Basse Égypte : Nebmaâtré, le fils de Ré, Amenhotep prince de Thèbes, doté de vie. La grande épouse royale Tiye, puisse-t-elle vivre. Sa Majesté a ordonné de creuser un lac pour la grande épouse royale Tiye, puisse-t-elle vivre, dans sa ville de Djaroukha. Sa longueur est de 3700 coudées (1750 m), sa largeur de 700 coudées (350 m). Sa Majesté célébra la cérémonie de l'ouverture des lacs au cours du 3<sup>e</sup> mois de Akhet, jour 16, alors que Sa Majesté était promenée sur lui dans la barque royale « le Disque resplendissant ».*

Ces documents indiquent clairement une association au trône de la reine consort jusqu'ici inédite, le devant de la scène ayant jusque-là plutôt été occupé en Égypte – comme nous l'avons vu – par les reines mères et régentes. Mais le dernier texte permet peut-être aussi de pointer du doigt la nature même de cette union entre les deux époux royaux. D'une association politique, reflétant des aspects très concrets de consolidation du trône au début du règne, on glisse en effet progressivement vers une symbolique religieuse, l'épouse royale pouvant jouer auprès du roi le rôle d'une véritable parèdre divine.



## *Épouse et parèdre divine*

Tout au long de sa vie, le pharaon Amenhotep III a en effet œuvré au travers de son abondante construction monumentale à affirmer sa propre

déification, en expérimentant pour cela des voies très originales. Dans le temple de Louxor, il affirme sa naissance divine, en faisant représenter une scène de théogamie similaire à celle que la reine Hatchepsout avait fait graver dans le temple de Deir el-Bahari : on y suggère l'accouplement de la reine mère Moutemouia et du dieu Amon lui-même, « qui a pris l'apparence de la Majesté de son époux le roi de Haute et Basse Égypte Menkheperourê (Thoutmosis IV) ». Un peu partout dans le pays, les statues à son effigie le représentent équipé des coiffures et symboles caractéristiques d'Amon, Atoum ou Rê-Horakhty, et ses monuments sont couverts de formules l'assimilant à différents dieux du panthéon, avec une préférence marquée pour le principe solaire.

L'expression « disque resplendissant », d'abord utilisée comme dénomination de la barque royale, finit par désigner le roi lui-même, ce qui peut éclairer d'un jour très différent l'aménagement du lac de Djaroukha dont il a été question plus haut. Le roi naviguant sur le lac de Djaroukha n'est-il pas, en effet, à l'image du soleil circulant en barque sur le fleuve céleste ? En Nubie, lieu stratégique s'il en est, car se trouvant pour les Égyptiens à la limite du monde connu, et aux origines mêmes de la crue du Nil, le temple de Soleb – un peu en aval de la III<sup>e</sup> cataracte – est ainsi conçu comme un résumé de l'univers, et associe étroitement dans son programme décoratif deux principes divins. Amon-Rê, le dieu dynastique, y est adoré en tant que principe solaire et dispensateur de la crue. La seconde divinité est Amenhotep III lui-même, nommé « son image sur terre ». Ce doublet divin du roi arbore les cornes de bélier d'Amon et se trouve lui aussi revêtu d'une forte symbolique solaire.

La présence de cette divinité bien particulière explique sans doute à elle seule l'existence d'un autre temple contemporain, dédié entièrement à Tiyi, 15 km plus au nord, à Sedeinga – un sanctuaire à chapiteaux hathoriques aujourd'hui très ruiné, où la reine était vénérée en tant que divinité protectrice, associée comme Hathor à la crue du Nil et à la renaissance du soleil. Cette combinaison particulière du couple royal, déifié à un point crucial de l'univers des Égyptiens et garantissant le bon retour de la crue, ne sera pas oubliée : elle servira clairement de modèle, sous Ramsès II, pour l'aménagement des deux temples rupestres d'Abou Simbel (voir *infra* Néfertari).

Comme le roi, Tiyi est donc couramment assimilée dans les bas-reliefs et la statuaire à des divinités pouvant garantir la protection et la renaissance

du roi, affirmer sa déification. Dans le temple de Mout, à Karnak, elle apparaît dotée d'une coiffe à plume, et à son front d'une tête de vautour à deux *uraei*. Elle se trouve ainsi assimilée à la grande déesse à laquelle le sanctuaire est dédié, la parèdre du dieu Amon, la mère par excellence et la protectrice du dieu solaire dans son périple quotidien. Une très belle tête de statue, découverte dans les mines de turquoise du Sinaï à Sérabit el-Khadim, où ce monument a vraisemblablement été déposé par une expédition envoyée sur les lieux en l'an 36 d'Amenhotep III, lui fait peut-être prendre l'aspect de la déesse Hathor, maîtresse des lieux et garante de la régénération du pouvoir royal – la même assimilation à Hathor se retrouvant, comme nous l'avons vu, à Sedeinga. Enfin, elle s'assimile à Nekhbet, déesse céleste de la Haute Égypte, dans une chapelle édifiée sous le règne à Éléphantine.

Cette transmutation de la reine est un trait marquant de la production artistique du règne, mais il faut noter qu'elle s'accomplit essentiellement au bénéfice du roi. Celui-ci affirme encore, au travers de la démultiplication des aspects de sa femme, sa propre appartenance au monde divin – monde dans lequel celle-ci joue simultanément le rôle régénérateur d'une épouse, et le rôle protecteur d'une mère.

Reine associée étroitement au pouvoir, dès la montée sur le trône du pharaon, divinisée même en Nubie comme nous l'avons vu, la reine Tiye joua également un rôle important lors des différentes fêtes jubilaires célébrées par le roi au cours de la dernière décennie de son règne, les années 30, 34 et 37 suivant son accession au trône. Pour l'occasion, un complexe palatial hors du commun fut construit en briques crues à l'ouest de Thèbes, à Malqata, qui comprenait une résidence principale destinée au roi, nommée « la maison des réjouissances », et dotée d'une imposante salle des fêtes. On trouvait également sur le site de nombreuses dépendances, un temple d'Amon ainsi que plusieurs autres bâtiments destinés à loger l'entourage du roi.

La reine Tiye avait sans nul doute son propre palais aménagé dans cette véritable petite ville, à l'est ou au nord des installations destinées à son époux. Le tout était bordé par un lac artificiel en forme de T monumental (long de 2,5 km dans sa dimension nord-sud), qui évoque celui que mentionnent les scarabées commémoratifs dont nous avons parlé plus haut. Une partie spécifique des cérémonies du jubilé devait s'y dérouler, et on peut imaginer le roi y prenant place à bord d'un navire d'apparat, pour

s'identifier à la divinité solaire Amon-Rê naviguant sur le fluide céleste, son épouse principale jouant une fois de plus à ses côtés le rôle de la déesse protectrice Hathor.



## *La reine et la famille royale*

Les monuments permettent d'avoir une idée assez précise de la famille royale sous le règne d'Amenhotep III. La reine Tiyi donna le jour à au moins quatre filles. L'aînée, Satamon, épousa son propre père à la fin du règne, et porta même, aux côtés de sa mère, le titre de « Grande épouse royale » – on ne sait pas si elle en eut une descendance. Le roi semble également avoir épousé – sans qu'il soit possible cette fois de savoir à quoi correspondaient ces unions – les cadettes Henouttaneb, Isis et Nebetah. Cette pratique de l'inceste est en tout cas régulièrement attestée au sein de la famille royale, et un autre exemple s'en rencontre sous le règne suivant. Deux princes avaient également vu le jour : l'aîné, portant logiquement le nom de Thoutmosis, aurait dû accéder au trône à la mort de son père, et semble avoir exercé de hautes fonctions sacerdotales. Mais il disparut autour de l'an 30, l'héritage de la couronne revenant à son cadet, Amenhotep, dont presque rien n'est connu avant sa montée sur le trône.

Il est, comme à l'accoutumée, ardu d'obtenir des informations plus personnelles sur la reine – dont seule la personnalité publique et le rôle officiel nous sont transmis par la documentation qui nous est parvenue. Même son aspect physique est parfois gommé par son aspect institutionnel : ainsi, sur le groupe statuaire monumental de Kôm el-Hetan, aujourd'hui au musée du Caire, qui la représente assise aux côtés de son époux, on peut noter que le visage de la reine observe de grandes similitudes avec celui d'Amenhotep III – cette migration des traits du roi sur les effigies de membres de son entourage étant d'ailleurs une caractéristique que l'on retrouve à plusieurs périodes de l'histoire égyptienne.

Quelques-unes de ses effigies, cependant, permettent mieux d'individualiser le personnage. La plus célèbre d'entre elles – et sans doute la plus marquante – est la petite tête en bois incrustée d'or et de matières précieuses provenant du harem de Gourob, au Fayoum, qui est aujourd'hui

conservée à l'Ägyptisches Museum de Berlin. La reine n'y est pas identifiée par une inscription, mais la comparaison avec d'autres statues, comme la tête du Sinaï dont nous parlions plus haut, est probante. Il s'agit sans doute d'une représentation de la reine à la fin du règne d'Amenhotep III, et son visage apparaît comme « libéré » de l'idéalisation antérieure et de l'assimilation au roi que l'on note dans les portraits plus anciens. Tiye porte une perruque ronde constituée de plusieurs couches d'étoffe, à l'origine couverte de petites perles en verre bleues, surmontée d'une couronne hathorique en bois stuqué et doré, constituée de deux cornes de vaches entourant un disque solaire, surmonté de deux longues plumes. Le visage, aux pommettes saillantes, observe une forme triangulaire. Le nez, à l'extrémité arrondie, est étroit et pincé, encadré de plis qui marquent profondément les joues. Les yeux en amande, surmontés de sourcils bien arrondis, offrent des paupières légèrement closes qui donnent à la reine une impression désabusée, encore renforcée par l'expression de la bouche, aux commissures retombantes, formant une sorte de moue dédaigneuse. La dignité royale de ce portrait saute aux yeux – elle rappelle, par bien des aspects, les effigies de rois « marqués par le pouvoir » (Sésostri III, Amenemhat III) qui furent produites à la fin de la XII<sup>e</sup> dynastie.

Mais cette tête royale raconte également une histoire : son aspect actuel montre bien qu'il s'agit d'un objet qui a été profondément remanié, quelque temps après son élaboration initiale. À l'origine, en effet, la reine était coiffée d'une couronne, fixée sur un tenon en bois, et équipée de très nombreux éléments précieux : elle portait une coiffe sphérique en argent – la coiffure *khat* – directement clouée sur le bois constituant le crâne. Un attribut que la reine porte régulièrement dans les actes officiels accomplis en tant que grande épouse royale. Elle avait également des boucles d'oreilles en or à deux *uraei* juxtaposés, et son front était orné de deux *uraei* en or, dont les têtes aujourd'hui disparues étaient adaptées au front par des tenons, et dont les corps se prolongeaient jusqu'au sommet de la tête. Une radiographie récemment effectuée montre que deux autres *uraei*, entièrement masqués par la perruque, pendent latéralement du sommet de la tête, se redressant contre les joues. À l'origine, la tête de Berlin est donc parée de très nombreux symboles royaux, que l'on a dans un second temps soigneusement fait disparaître. Ceci correspond très vraisemblablement au changement de statut de la reine, après l'accession au trône de son fils

Amenhotep IV/Akhénaton. Le rôle de reine régnante étant désormais dévolu à sa bru Néfertiti, la reine n'endosse plus, sur la nouvelle version de son effigie, que sa fonction de protectrice divine du défunt roi Amenhotep III – d'où la référence à la déesse nourricière Hathor, rajoutée sur la perruque.

En dépit de ce changement d'attributs, Tiyi reste manifestement, pendant au moins une quinzaine d'années après la disparition de son mari, un personnage de tout premier plan.



## *Les dernières années de la reine Tiyi*

À la mort de son époux Amenhotep III – sans doute malade depuis longtemps – au début de sa 38<sup>e</sup> année de règne, Tiyi demeure dans les premiers temps une spectatrice privilégiée des grandes réformes religieuses entreprises sous le règne de son fils. Au début du règne, il est en effet probable que l'ensemble de la cour royale continue à résider régulièrement dans la capitale du sud, Thèbes, comme durant les dernières années d'Amenhotep III. Akhénaton y fait construire des monuments d'un genre nouveau en l'honneur de la divinité Aton, à l'est du grand temple de Karnak.

Mais, autour de l'an 4, sans doute convaincu de l'inutilité de cette démarche dans une ville trop marquée par la personnalité de l'ancien dieu Amon, le roi se radicalise, commence à persécuter les anciens dieux du panthéon égyptien, et fonde une nouvelle capitale à Akhet-Aton (l'Horizon d'Aton) en Moyenne Égypte.

La reine Tiyi, qui observait sans doute une certaine distance face aux réformes religieuses de son fils, ne semble pas, à partir de cette date, avoir résidé auprès du souverain. Parmi ses lieux de séjour possibles, on a évoqué Akhmim, berceau de sa famille, la ville-harem de Gourob, au Fayoum (où le célèbre portrait d'elle dont nous avons parlé plus haut fut retrouvé), ou encore Memphis qui demeure, même à l'époque amarnienne, une importante capitale administrative. Le plus probable est qu'elle ait continué à vivre l'existence itinérante qui était celle, par définition, de la monarchie égyptienne, circulant de résidence royale en résidence royale. Tout lien avec

la Cour n'était pas cependant rompu : Akhénaton alloua plusieurs domaines à sa mère, et chargea son directeur du Trésor, un dénommé Houya, d'en gérer les bénéfices. La visite de Tiya à Amarna, peut-être en l'an 12 du règne, semble également avoir été considérée comme un événement important, et nous avons la chance d'avoir conservé, précisément dans la tombe rupestre de Houya à Amarna, la « photographie » officielle de cette rencontre familiale. Un tableau y montre en effet, sous la représentation du disque Aton et de ses rayons, à gauche le couple royal, Akhénaton et Néfertiti, assis sur des chaises à dossiers, attablés devant des guéridons chargés de victuailles, en train de déjeuner en compagnie de quelques-unes de leurs filles. La scène montre visiblement une scène de détente, et constitue en soi une transgression des conventions de la représentation égyptienne, car on y voit le roi porter directement à sa bouche une pièce de viande, son épouse, derrière lui, mordant dans une volaille – une représentation directe de la consommation des aliments qui est inhabituelle pour des personnages de si haut rang. À droite figure la reine Tiya, semblablement attablée, accompagnée de la princesse Baketaton. Elle est coiffée des attributs hathoriques qu'elle porte sur la statue de Berlin. On note seulement que la présentation des aliments – signe probable de respect envers un personnage vénérable – est ici plus conventionnelle : la reine mère ne fait que tendre la main vers sa bouche, et l'ingestion des denrées n'est, en ce qui la concerne, que suggérée. Le fait que la présence de Tiya dans la capitale soit ainsi évoquée comme un fait digne d'être enregistré est généralement utilisé pour démontrer que sa résidence ordinaire n'était pas Amarna.

Quoi qu'il en soit, son activité diplomatique n'avait pas cessé : la découverte, à Akhet-Aton, de tablettes cunéiformes appartenant à la chancellerie royale le démontre amplement : bien qu'en quelque sorte retirée des affaires, Tiya continuait visiblement à entretenir une correspondance suivie avec des souverains du Proche-Orient, soucieux de recourir à son intermédiaire pour négocier avec le nouveau pouvoir royal. Il est dommage de ne pas avoir les lettres émises par la reine, qui auraient pu nous donner un éclairage sur sa propre personnalité ; on a en revanche retrouvé une missive qui lui fut adressée, après la mort d'Amenhotep III, par le roi du Mitanni, Tushratta. Cette lettre (EA 26), qui lui demande d'intervenir auprès du nouveau roi pour obtenir des statues d'or comme présents diplomatiques, met bien en relief le rôle influent de la reine dans

les affaires courantes du pays. Nous en citons ici des extraits, car elle nous offre une perspective inhabituelle sur le fonctionnement de la Cour égyptienne :

*Dis à Tiyi, la maîtresse de l'Égypte : ainsi parle Tushratta, roi du Mitanni. Pour moi, tout va bien. Pour toi, que tout aille bien. Pour ta maison, pour ton fils, que tout aille bien. Pour Tadu-Kheba [fille de Tushratta, mariée à Amenhotep III], ma fille, ta belle-fille, que tout aille bien. Pour les pays, pour les troupes et pour tout ce qui t'appartient, que tout aille très très bien. Tu es celle qui sais que moi-même j'ai toujours eu de l'amitié pour Mimmureya [Neb-maât-rê, nom de couronnement d'Amenhotep III], ton mari, et que Mimmureya, ton mari, d'autre part eut toujours de l'amitié pour moi. Et les choses que j'écrivais et disais à Mimmureya, ton mari, et les choses que Mimmureya, ton mari, d'autre part, m'écrivait et me disait, toi, Keliya [un représentant mitannien envoyé près du pharaon] et Mane [un émissaire du roi d'Égypte] les connaissez. Mais tu es celle qui connaît bien mieux les choses que nous nous sommes dites l'un à l'autre. Personne d'autre ne les connaît.<sup>1</sup>*

Le roi du Mitanni s'exprime de façon allusive, mais on peut ici reconnaître le rôle indiscutable joué du vivant de son mari par la reine Tiyi. Il est en effet très vraisemblable que la reine ait notamment été impliquée dans la négociation des mariages diplomatiques que le roi Amenhotep III contracta tout au long de son règne, notamment avec Giloukhépa puis Tadoukhépa (respectivement sœur et fille de Tushratta) ainsi qu'avec plusieurs princesses venant des royaumes de Babylone et d'Arzawa. Dans trois autres missives, EA 27, 28 et 29, adressées cette fois à Akhénaton lui-même, Tushratta rappelle à nouveau le rôle fondamental de la reine dans les négociations passées, et recommande qu'elle conserve cette fonction d'intermédiaire auprès de lui. Dans la lettre EA 28, Tiyi est toujours appelée « la maîtresse de l'Égypte » par le roi du Mitanni, qui précise :

*Tiyi, ta mère, connaît toutes les paroles que j'ai échangées avec ton père. Personne d'autre ne les connaît. Tu dois interroger Tiyi, ta mère, à leur sujet, afin qu'elle puisse te dire que ton père eut toujours de l'amitié pour moi et que mon frère n'écoute personne d'autre en rien.*

Ces documents mettent donc l'accent sur l'importance de la reine Tiyi dans le jeu diplomatique de l'époque, comme confidente de son mari et témoin exclusif des relations entre États – un rôle qu'elle conserva probablement jusqu'à sa disparition, comme dépositaire de la parole de son défunt mari.

La date exacte du décès de la reine n'est pas connue – on pense généralement qu'elle mourut autour de l'an 14 d'Akhénaton, ailleurs qu'à Amarna. Il était sans doute originellement prévu qu'elle rejoigne son époux

dans la tombe qu'il occupait dans la vallée des Rois, mais sa dépouille fut, sans doute sur ordre de son fils, acheminée vers la nouvelle capitale, pour être placée dans l'hypogée qu'il y avait fait préparer pour l'ensemble de la famille royale. L'étude minutieuse de l'ensemble du matériel funéraire marqué à son nom, à laquelle a procédé Marc Gabolde, fait en effet apparaître deux phases bien distinctes dans l'élaboration des différents éléments du trousseau funéraire qui accompagnait à l'origine la reine. L'une repose sur l'utilisation d'un équipement relativement classique, peut-être préparé de longue date pour la reine, au temps d'Amenhotep III – c'est le cas, notamment, des canopes qui contenaient les viscères de la reine. L'autre voit l'ajout d'un mobilier très marqué par la nouvelle religion « atonienne » prônée par Akhénaton. Il dota ainsi sa mère d'un sarcophage de quartzite de 2 m de long et 1 m de large, qui fut retrouvé brisé dans la tombe royale. Sur celui-ci figurent des thèmes d'inspiration amarnienne : on relève notamment, sur le petit côté correspondant aux pieds du défunt, une représentation de l'hommage rendu à la statue de la défunte placée sous un dais. Devant elle, Akhénaton, suivi de son épouse Néfertiti et de sa fille Mérytaton, fait une libation d'eau. Dans la partie supérieure du tableau apparaît le disque solaire Aton qui étend ses rayons pourvus de mains en direction de l'ensemble des participants à la scène. Au sein de ce mobilier « typé », offert par le roi à sa mère, figurent encore une série d'ouchebtis – ces petites statuettes à l'effigie du défunt qui sont supposées accomplir pour lui les corvées dans l'au-delà – et une chapelle de bois doré découverte dans la tombe n° 55 de la vallée des Rois qui fut sans doute la dernière tombe d'Akhénaton<sup>2</sup>.

Car le devenir *post mortem* de Tiye ne fut pas de tout repos. Les étapes de ses pérégrinations peuvent être restituées ainsi. Comme nous l'avons vu, après avoir été acheminée, peut-être depuis le Fayoum, vers la capitale d'Akhénaton, la dépouille de la reine fut ainsi dotée par son fils d'un nouveau matériel funéraire, à l'image des nouvelles croyances religieuses, et placée dans la tombe familiale de Tell el-Amarna où l'attendaient peut-être déjà trois de ses petites-filles. Au sein de ce matériel, certains éléments plus anciens ne furent pas remplacés, notamment les vases canopes de la reine – peut-être parce qu'il paraissait irrespectueux de transvaser le contenu de ceux-ci dans de nouveaux récipients. Mais le corps de Tiye demeura au plus cinq ou six ans dans cette sépulture : il en fut extrait lors de l'abandon de la capitale de Tell el-Amarna, et de la désaffectation de la

nécropole royale, à la fin du règne très bref de la reine Ankhetkheperourê (voir *infra* Mérytaton). Il fut alors acheminé vers l'ancienne capitale de Thèbes, pour être finalement placé aux côtés des restes de son époux, le roi Amenhotep III, ce qui aurait sans doute dû être sa destination d'origine. Le sarcophage de quartzite qui avait été taillé pour elle fut à cette occasion réduit en pièces sur les lieux mêmes de son utilisation, pour qu'il ne puisse resservir à personne. Une autre partie de son mobilier funéraire, marqué du sceau de l'« hérésie amarnienne » et peu utilisable à l'abandon de celle-ci, fut également récupérée pour être placée dans la tombe KV 55, comme mobilier funéraire de rechange pour le roi Akhénaton.

Quelques siècles plus tard, Tiye n'échappa pas non plus au pillage systématique qui affecta la nécropole thébaine. Sa momie pourrait être celle d'une vieille dame qui fut finalement retrouvée dans la tombe d'Amenhotep II (KV 35), aux côtés de plusieurs autres dépouilles royales qui y avaient été regroupées par des prêtres sous la XXI<sup>e</sup> dynastie. Ce corps a malheureusement perdu tout élément permettant de l'identifier formellement, et on a également proposé de l'identifier à celui de la reine Taousert de la XIX<sup>e</sup> dynastie (voir *infra* Taousert).



# Bibliographie

- A. CABROL, *Amenhotep III le magnifique*, Monaco, 2000.
- N. GRIMAL, *Histoire de l'Égypte ancienne*, Paris, 1987.
- CHR. LEBLANC, *Reines du Nil*, Paris, 2009.
- CL. VANDERSLEYEN, *L'Égypte et la vallée du Nil*, II, Paris, 1998.
- D. WILDUNG, « Métamorphoses d'une reine. La tête berlinoise de la reine Tiyi », *BSFE* 125, 1992, p. 15-28.
- CHR. ZIEGLER, « Notes sur la reine Tiyi », *Hommages à Jean Leclant*, Le Caire, 1994, p. 531-548.
- Collectif, *Akhénaton et Néfertiti. Soleil et ombres des pharaons*, Genève, 2008.
- Collectif, *Amenophis III, le pharaon Soleil*, Catalogue de l'exposition au Grand Palais, Paris, 1993.

<sup>1</sup>. Nous avons ici suivi la traduction de W. Moran, *Les lettres d'Amarna* (Paris, 1987), en simplifiant les conventions éditoriales pour mieux permettre au lecteur de suivre l'énoncé de la lettre.

<sup>2</sup>. Nous parlerons plus en détail du devenir tout aussi complexe de la momie d'Akhénaton dans notre chapitre consacré à la reine Mérytaton-Ankhetkheperouré, dont le règne clôt la période amarnienne.

## Néfertiti, « la Belle est venue »

### L'exemple d'une beauté (trop) parfaite



Néfertiti est incontestablement la reine d'Égypte qui aura le plus marqué notre époque. Elle doit pour l'essentiel cette célébrité au fameux buste de calcaire stucqué qui la représente, et qui est aujourd'hui conservé au Neues Museum de Berlin. Cette icône de l'art égyptien fut exhumée sur le site de Tell el-Amarna par l'archéologue Ludwig Borchardt qui mena entre 1907 et 1914, pour le compte de la Deutsche Orient Gesellschaft (la Société allemande de l'Orient), des fouilles dans l'ancienne capitale du roi Amenhotep-IV/Akhénaton. L'une des découvertes les plus importantes qu'il y fit alors fut celle de l'atelier du sculpteur Thoutmosis, adjacent à la maison de ce dernier, où furent mis au jour en 1912 une vingtaine de modèles représentant pour la plupart des membres de la famille royale.

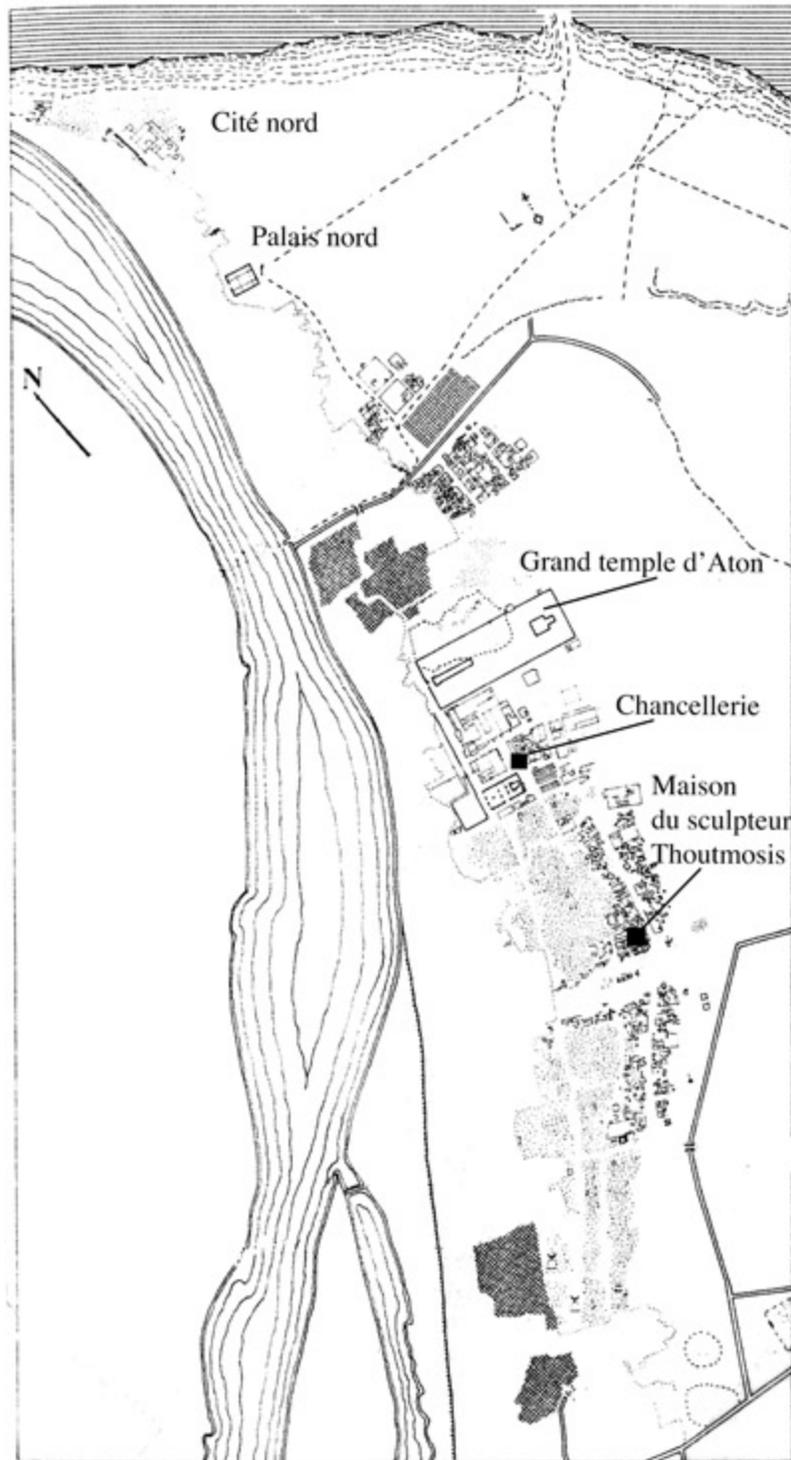


fig. 12 : Plan de la ville d'Amarna.

Parmi eux se trouvait la fameuse tête de Néfertiti, que l'archéologue allemand réussit à obtenir en partage à l'issue de la campagne de fouilles, et à transférer à Berlin en 1913. D'abord entre les mains d'un mécène privé, le buste fut donné au Land de Prusse en 1920, et exposé pour la première fois en 1923. Le succès de cet objet fut immédiat, le visage de la reine étant unanimement considéré comme l'expression d'une beauté parfaite, et l'on ne compte plus, de cette période à nos jours, le nombre d'utilisations de cette image, qui frappe en même temps par sa modernité, dans le monde de la publicité, de la mode et des produits de beauté.

La célébrité de la statue entraîna également un conflit avec les autorités égyptiennes qui contestèrent la régularité avec laquelle le partage des objets issus de la fouille avait été effectué en 1912, et réclamèrent son retour dans la vallée du Nil. On vit même, dans ce débat, Hitler prendre parti contre le rapatriement du buste en Égypte, car il voyait dans le portrait de la reine le prototype même de la « beauté aryenne ». Rançon sans doute de son succès exceptionnel, l'histoire récente de cette œuvre, régulièrement au centre de polémiques, de remises en cause infondées de son authenticité, de demandes de restitution émanant du Service des antiquités égyptien, est toujours loin d'être apaisée.



## *Une beauté composée*

Le buste de Néfertiti est effectivement une pièce exceptionnelle de l'art égyptien. Taillée dans le calcaire, puis enduite de plâtre pour permettre un modelé plus subtil, l'effigie de la reine la présente coiffée de la coiffure originale qu'elle porte régulièrement sur les bas-reliefs contemporains : une sorte de mortier allongé, de couleur bleue, ceint d'un ruban coloré et équipé d'un *uraeus* royal. Le visage est d'une carnation ocre. Seul l'œil gauche a été achevé, au moyen d'une incrustation de pâte de verre et de cristal de roche donnant l'apparence de la vie. La bouche charnue est rehaussée d'un rouge vif, elle esquisse un sourire indéfinissable. L'ensemble du portrait dégage une impression apaisée, tandis que le cou, gracile, lui confère une certaine fragilité. Il est probable que cette image est fortement inspirée de l'apparence réelle de la reine.

Mais il s'agit malgré tout d'une beauté éminemment « calculée », comme a pu récemment le démontrer l'égyptologue allemand Rolf Krauss. Le chercheur a en effet eu l'idée de placer un relevé photogrammétrique, parfaitement « objectif » de ce buste, dans une grille graduée en doigts égyptiens, l'unité métrique utilisée alors (1,875 cm). Le résultat est frappant : de face comme de profil, chaque élément déterminant du visage se trouve à l'intersection de deux lignes du quadrillage ainsi obtenu (extrémité des lèvres, ailes du nez, base des yeux, pointe du menton, etc.). On comprend alors que la beauté de l'objet ne doit rien au hasard, et que tout a été, au contraire, scrupuleusement mis en place pour que les proportions du visage soient parfaites.

La démonstration va encore plus loin : l'application de la même grille à un portrait du roi, découvert également dans l'atelier du sculpteur Thoutmosis, montre que la construction du visage des deux époux est parfaitement identique, du front à la base du nez. Nous retrouvons donc ici un thème que nous avons déjà évoqué sous le règne précédent, celui de la « contamination » des traits de la reine par ceux du roi.

Tout est donc idéologique dans ce portrait si « naturel » de la reine – et sa conformité aux critères stylistiques de l'époque devrait à elle seule couper court aux discussions oiseuses sur l'authenticité de l'objet.

Personnage célèbre, extrêmement présente dans l'art amarnien, où l'on ne compte plus le nombre de ses apparitions dans la statuaire et les bas-reliefs, le plus souvent derrière la figuration de son époux, Néfertiti est paradoxalement un personnage dont on ne sait pas grand-chose. Cela peut surprendre tant la présence de cette femme dans des tableaux intimistes montrant le couple royal et sa progéniture semble au contraire nous la rendre proche et familière, mais elle reste, sous bien des aspects, une inconnue. Tout d'abord, il faut noter qu'on ne sait pratiquement rien de ses origines. Son nom, qui peut se traduire « la Belle est venue », a parfois suggéré aux égyptologues qu'il s'agissait d'une épouse étrangère d'Akhénaton, et plus précisément de Tadou-Ghépa, fille de Toushratta, le roi du Mitanni.

Mais cette princesse étrangère doit plutôt être identifiée sous les traits d'une dénommée Kiya, également bien présente dans la documentation amarnienne. Une piste plus sérieuse est de penser qu'elle est née en Moyenne Égypte. En effet, la nourrice de Néfertiti, une dénommée Tiyi, épouse d'un haut dignitaire du nom de Aÿ qui accédera par la suite à la

royauté, est originaire de la ville d'Akhmim, qui était déjà le berceau de la reine Tiyi, femme d'Amenhotep III. Le « lobby » des personnes influentes issues de cette cité, bien présent à la Cour du roi précédent, avait pu faire pression pour que l'héritier du trône prenne à son tour une épouse au sein des familles de notables de la région.

Il est en tout cas probable qu'elle n'était pas d'origine royale, car elle ne porte jamais le titre de fille ou sœur de roi que l'on pourrait autrement s'attendre à lui voir attribuer par les sources. En revanche, l'hypothèse qu'elle ait en réalité été la fille de Aÿ et Tiyi, mais que cette parenté soit masquée dans la documentation pour renforcer le prestige de la reine, est assez séduisante bien qu'impossible à démontrer dans l'état actuel de la documentation. On lui connaît enfin une sœur cadette, Moutnedjemet, qui sera probablement l'épouse du futur pharaon Horemheb, dernier souverain de la XVIII<sup>e</sup> dynastie.

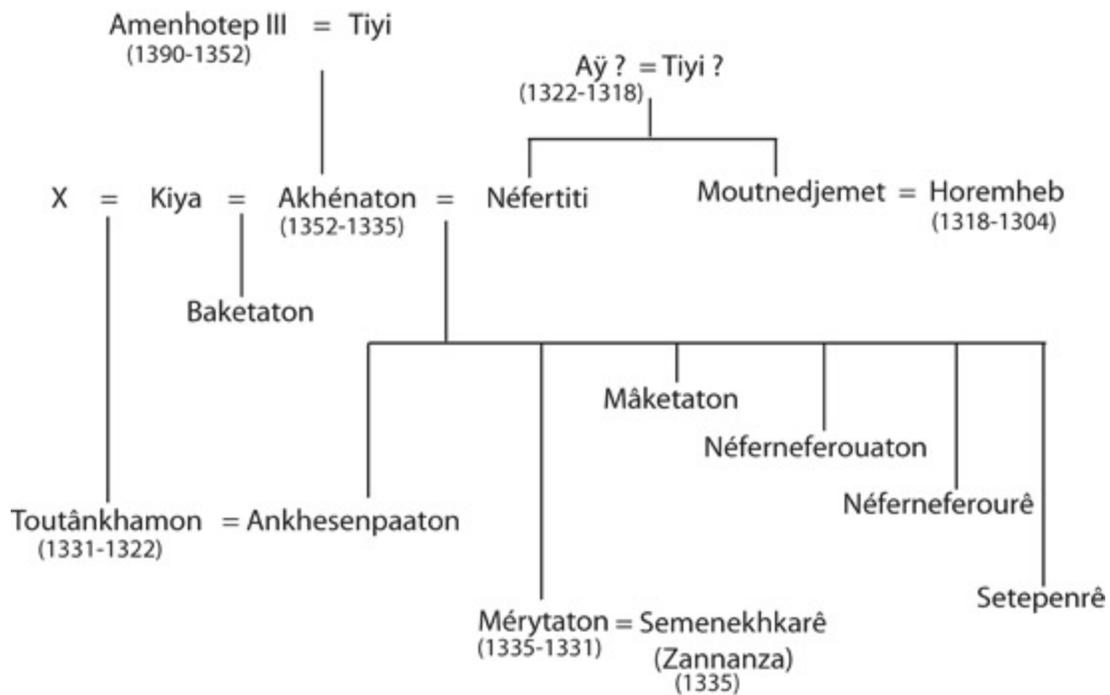


fig. 13 : Arbre généalogique de la famille amarnienne.

Néfertiti surgit en tout cas brutalement dans la documentation, pour être systématiquement associée à son époux, en l'an 4 du règne, qui marque lui-même le début de la réforme amarnienne. En somme, cette reine est

étroitement liée au sort de son époux, à ses choix politico-religieux, et ne semble pas dotée de l'autonomie que l'on pouvait reconnaître à la reine Tiyi, précédente grande épouse royale.

Elle semble être une instance muette, et cela est bien plus visible encore dans les archives diplomatiques qui ont été découvertes à Tell el-Amarna. Celles-ci, comme nous l'avons vu, mentionnent régulièrement la reine mère Tiyi et indiquent qu'elle est associée étroitement aux décisions royales ; les plus récentes de ces dépêches accordent à leur tour, comme nous le verrons, une grande importance à la fille royale Mérytaton, devenue à la fin du règne l'épouse d'Akhénaton (cf. *infra* Mérytaton). Néfertiti, quant à elle, semble ne jamais y être évoquée.

Elle disparaît enfin des sources de façon aussi mystérieuse qu'elle y était apparue : la documentation qui la concerne devient plus rare après l'an 14 du règne, comme si elle était à cette période passée au second plan – on a parlé de disgrâce, d'exil, voire de sa mort précoce, mais rien n'est moins sûr. La seule chose qui est vraisemblable – mais encore âprement débattue – est qu'elle mourut avant Akhénaton, peut-être seulement quelques mois avant la fin du règne, et fut inhumée à Tell el-Amarna. Un unique ouchebti à son nom a été découvert dans la nécropole royale (il fut d'ailleurs, par manque de chance, détourné par les ouvriers de la fouille anglaise de 1931-1932), mais l'emplacement de sa tombe reste l'objet de spéculations.



## ***Les années thébaines***

Le sort de Néfertiti est donc étroitement lié à celui de son époux et de la réforme religieuse qu'il engagea ; et son histoire, dans l'état actuel de nos sources, ne s'en dissocie sur aucun point. Le roi Amenhotep IV monta sur le trône au décès de son père Amenhotep III, vers 1348 av. J.-C. Il est vraisemblable qu'il n'ait pas été à l'origine destiné à régner, mais la disparition prématurée de son frère aîné Thoutmosis en fit à une date inconnue l'héritier de la couronne. Les sources sont quasiment muettes en ce qui le concerne avant son avènement, mais on pense généralement qu'il est à cette date déjà marié avec Néfertiti.

Les premières années du règne se déroulent d'une façon relativement conventionnelle : même s'il manifeste un intérêt particulier pour la divinité solaire Rê-Horakhty, le roi fait construire un peu partout en Égypte des monuments en l'honneur des divinités traditionnelles du panthéon égyptien devant lesquelles il se présente, dans les stèles et les bas-reliefs, comme le seul officiant. Une véritable révolution a cependant lieu en l'an 4 : à partir de cette date, l'image des dieux anthropomorphes est remplacée par la seule image du disque solaire dardant ses rayons vers le souverain, systématiquement suivi par « la grande épouse royale Néfertiti ». L'activité de bâtisseur du roi s'accélère alors considérablement.

À l'est du temple de Karnak, des édifices d'un genre nouveau sont construits au moyen de « talatates », de petits blocs de grès standardisés (52 x 26 x 22 cm), d'un poids moyen de 45 kg, très maniables et permettant d'édifier très vite des temples à cour ouverte dédiés au principe du disque solaire, Aton. Le nom de cette nouvelle divinité y est, à l'instar de ceux du roi et de la reine, systématiquement écrit à l'intérieur d'une cartouche. Le plus important de ces sanctuaires, un énorme quadrilatère de 200 m x 130 m, bordé par les fameux colosses « androgynes » du roi, portait le nom révélateur de Gem-pa-Aton (« Aton a été découvert »).

Sur les milliers de blocs décorés de ces constructions, que l'on a retrouvés en emploi dans des monuments plus tardifs, le roi et la reine tiennent indiscutablement le premier rôle : on voit le couple royal se prosterner devant l'astre solaire, se déplacer en char à travers la ville, se montrer à la foule à une fenêtre d'apparition ; des scènes plus intimes sont également présentées, où l'on voit notamment ces deux personnages s'alimenter, où l'on découvre le cadre de leur vie privée. La nouvelle religion atonienne, dès sa création, bouscule ainsi les pratiques égyptiennes : le seul dieu qui est mis en scène est le disque solaire, un élément qui reste muet dans les représentations qui en sont faites. Aux chapelles fermées, abritant jalousement des statues cultuelles supposées traduire la nature secrète des dieux, succèdent des temples à cour ouverte, où la lumière – manifestation physique de la divinité – peut pénétrer.

Mais cette simplification extrême de la religion a également un corollaire : celui d'un renforcement explicite du rôle du roi. Si tout un chacun peut voir le soleil, seul son fils (le roi) en a « la connaissance », comme le spécifie le *Grand Hymne à Aton* qui nous est parvenu. Finalement, les statues des divinités tombant en désuétude, le seul élément

tangible offert à la vénération populaire est la famille royale. Comme l'écrit Dimitri Laboury, l'atonisme est aussi et indiscutablement un « pharaocentrisme ».

Dans ce cadre bien défini, le rôle de la reine, près du roi, est fondamental : elle assure par sa présence, comme par les enfants qu'elle donne au fil des années au souverain, et qui s'insèrent progressivement dans les représentations officielles, la faculté de création du couple et sa conformité au pouvoir générateur du disque solaire. Les images du roi et de la reine, indissociables, comblent donc un vide manifeste dans le rituel divin. Robert Vergnien précise ainsi avec justesse : « Les actes de la vie courante des époux sont devenus le rituel. L'existence même d'Akhénaton et Néfertiti est la preuve tangible de l'existence divine [...] Akhénaton a déplacé le centre de l'équilibre égyptien, qui était dans les sanctuaires, en lui substituant la cellule familiale royale, devenue le centre du monde. Il est donc naturel que l'iconographie de la décoration des temples représente la vie quotidienne du roi. »<sup>1</sup>

Dès l'an 5, le roi expérimenta manifestement une forme d'opposition à sa réforme, ce dont témoignent à mots couverts certains documents. Sans doute était-il difficile de jeter les bases d'une religion nouvelle dans une ville aussi marquée que Thèbes par la présence de l'ancien dieu dynastique Amon. Le couple royal fait alors le choix d'un site entièrement nouveau, qui ne soit défloré par la présence d'aucun culte ancien, pour y établir sa capitale, et y développer les nouvelles croyances : ce sera le site de Tell el-Amarna, en Moyenne Égypte, où le pharaon décide d'ériger la nouvelle capitale d'Akhet-Aton (l'Horizon d'Aton).

Cette décision est matérialisée, avant même le début des travaux sur le site, par la mise en place de trois premières stèles frontières (il y en aura finalement quatorze), délimitant le domaine alloué à Aton. Y figurent le pharaon, son épouse, ainsi que Mérytaton, l'aînée de leurs filles et sans doute la seule née à cette date, devant un autel baigné par les rayons d'Aton. Sur ces monuments, où le roi abandonne son nom traditionnel d'Amenhotep pour adopter définitivement celui de Akh-en-Aton (« Celui qui est utile à Aton »), le projet urbain du pharaon est ainsi détaillé :

*Je ferai le domaine d'Aton pour Aton mon père dans l'Horizon d'Aton, en cette place ; je ferai le temple d'Aton pour Aton mon père dans l'Horizon d'Aton, en cette place. Je ferai la chapelle solaire de l'épouse royale pour Aton mon père dans l'Horizon d'Aton, en cette place. Je ferai le « Domaine de la réjouissance » pour Aton mon père dans l'endroit appelé « Qu'Aton soit distingué de jubilés » dans l'Horizon d'Aton, en cette place. Je ferai le « Domaine de la*

*réjouissance dans l'Horizon d'Aton » pour Aton mon père dans l'endroit appelé « Qu'Aton soit distingué de jubilés » dans l'Horizon d'Aton, en cette place [...] Je ferai pour moi les appartements de Pharaon, qu'il vive, prospère, soit en bonne santé, je ferai les appartements de la grande épouse royale dans l'Horizon d'Aton, en cette place. Qu'on fasse pour moi une tombe dans la montagne de l'Est de l'Horizon d'Aton ! On m'y enterrera [...] on y enterrera la grande épouse royale [...] on y enterrera la fille royale Mérytaton.*



## ***La ville d'Akhet-Aton (l'Horizon d'Aton)***

La ville d'Akhet-Aton fut effectivement réalisée, par la volonté royale, conformément à la description qui en figure sur ces stèles, et le transfert définitif de la Cour royale y eut probablement lieu en l'an 7 du règne. Le centre de la cité est constitué des principaux édifices religieux mentionnés ci-dessus, dont le grand temple et le petit temple d'Aton – auxquels sont associés des palais et appartement royaux. Ces sanctuaires empruntent certains traits aux temples classiques du Nouvel Empire égyptien : ils sont en particulier entièrement entourés d'une enceinte rectangulaire, et pourvus, à leur entrée et le long de l'axe central, de plusieurs pylônes.

En revanche, ils présentent la même particularité que ceux que le roi avait précédemment fait édifier à l'est du temple de Karnak, et sont constitués, à l'intérieur de l'enceinte, d'un ensemble de cours et de chapelles à ciel ouvert qui permettent aux rayons du soleil d'y pénétrer. L'un des éléments primordiaux de ce temple était un podium, accessible par une rampe, où le roi pouvait consacrer à Aton des offrandes alimentaires. Des magasins pour entreposer les offrandes et des abattoirs permettant d'immoler les animaux sacrifiés sont également aménagés dans l'enceinte du sanctuaire.

Si les vestiges de ces espaces cultuels sont aujourd'hui bien ruinés, les représentations que l'on en trouve dans les tombes des hauts fonctionnaires de ce temps permettent d'avoir une idée précise de leur mode d'utilisation. Les palais et les appartements royaux qui sont édifiés dans cette partie de la ville sont probablement des bâtiments officiels, permettant notamment au roi de se présenter au public, lors de certaines cérémonies, par le truchement d'une « fenêtre d'apparition ». Ce centre politico-religieux de la ville est traversé par une « voie royale » nord-sud, parallèle au cours du fleuve, qui le relie à des palais royaux résidentiels au nord de la cité.

Dans sa conception même, la ville de l'Horizon d'Aton se définit ainsi entièrement comme un théâtre de l'action royale, qui s'exerce dans les sanctuaires d'Aton et dans les palais officiels. La grande artère centrale est quant à elle aménagée pour mettre en scène, quotidiennement, le déplacement en char d'apparat du roi et de la reine de leur résidence privée vers le cœur de la cité. Tout autour de ce noyau soigneusement planifié et mis en œuvre, une agglomération bien plus spontanée, abritant les grands personnages de la Cour et plus largement tous les acteurs professionnels gravitant autour de la personne du roi et de son entourage, se mit en place. On estime parfois qu'elle a pu abriter jusqu'à 50 000 habitants.

Dernier élément important, clairement mentionné sur les stèles frontières, la cité est pourvue d'une nécropole royale, aménagée à l'est du site urbain – exactement dans l'axe des temples d'Aton – dans la montagne qui borde la plaine d'Amarna. Le roi avait en effet fait vœu d'être enterré dans sa capitale. Le village des artisans de Deir el-Medineh fut donc déménagé à Amarna, pour permettre aux ouvriers de creuser dans la roche cinq hypogées destinés au souverain et aux membres de sa famille. Au sud et au nord du site, deux autres nécropoles furent destinées à accueillir les membres importants de la Cour, et un ensemble de vingt-cinq tombes décorées furent préparées pour de hauts personnages de l'État. La plupart restèrent inachevées, et inoccupées, en raison de la brièveté de ce séjour amarnien.



## *L'apogée d'Amarna*

Après l'an 7, la famille royale s'agrandit rapidement : à Mérytaton déjà présente en l'an 6 viennent s'ajouter avant l'an 8 les princesses Mâketaton et Ankhesenpaaton (la future épouse de Toutânkhamon). À cette date, Néfertiti ajoute à son nom celui de Néferneferouaton (parfaite est la beauté d'Aton). Entre l'an 8 et l'an 12 naissent les princesses Néferneferouaton, Néferneferourê et Sétepenrê, qui sont à leur tour régulièrement figurées auprès de leurs parents dans de nombreuses représentations officielles.

Les tableaux de famille abondent : l'un des thèmes les plus régulièrement illustrés est celui du roi et de la reine face à face, assis sur des

tabourets, sous les rayons bénéfiques d'Aton, les petites princesses sur leurs genoux ou dans leurs bras. Ce type de représentation était sans doute, selon les principes de la religion amarnienne, un objet de vénération en soi pour les particuliers vivants dans la capitale qui pouvaient les placer dans des chapelles privées, dans leurs demeures et leurs jardins.

Mais il ne faut pas se laisser abuser par le tableau d'une famille monogame et unie transmis par ce flot d'images à forte valeur idéologique. L'union apparente du couple, sa fertilité affichée, sont autant d'éléments qui le rapprochent du démiurge solaire, la force créatrice suprême. On sait néanmoins que la ville d'Akhet-Aton était dotée d'un harem, et que, outre la grande épouse royale, Akhénaton avait aussi plusieurs épouses secondaires.

L'une d'elles est la célèbre Kiya, toujours nommée « la noble dame » dans les sources qui la mentionnent : elle était probablement la fille du roi de Mitanni, et donna au roi une fille nommée Baketaton, qui est elle aussi régulièrement représentée sur les bas-reliefs amarniens. Il est enfin vraisemblable que Toutânkhaton (rebaptisé Toutânkhamon après l'abandon de la réforme amarnienne), futur successeur d'Akhénaton, était bien l'un des enfants que lui avait donnés une concubine impossible à identifier.

L'an 12 du règne correspond en tout cas à l'apogée incontestable du monde amarnien : cette année-là arrive dans la capitale une importante délégation de représentants des contrées étrangères, venant rendre hommage au roi et lui apporter des tributs. Ce tableau a été mis en scène dans les tombes de deux dignitaires du régime, dans la nécropole d'Amarna. Dans la tombe de Méryrê II, intendant de Néfertiti, sont montrés en détail l'ensemble des peuples connus (Levantins, Égéens, Libyens et Nubiens – tous représentés avec leurs traits caractéristiques) apportant leurs présents devant la famille royale au complet. Dans celle de Houya, intendant des domaines de la reine mère Tiyi, on peut voir Néfertiti et Akhénaton se rendre en chaise à porteurs vers une sorte de pavillon surélevé où les peuples étrangers attendent pour leur rendre hommage, avec la légende suivante :

*Apparition du roi de Haute et Basse Égypte Néferkheperourê Ouaenrê et de la grande épouse royale Néferneferouraton Néfertiti – puisse-t-elle vivre éternellement et à jamais, sur la grande chaise à porteurs en électrum, afin de recevoir les tributs de Kharou (le Levant), de Koush (la Nubie), de l'Ouest et de l'Est.*

S'agissait-il d'une forme exceptionnelle de jubilé royal ou d'un événement plus régulier ? Les sources ne permettent pas de se prononcer sur ce point. On note la même année un changement dans la titulature donnée au dieu Aton, et cet an 12 est aussi, vraisemblablement, celui d'une visite exceptionnelle dans la capitale amarnienne de la reine mère Tiyi, également commémorée dans la tombe de Houya. Les cinq dernières années du règne, dont la connaissance nous est bien plus confuse, tranchent en tout cas clairement avec l'impression de puissance et d'équilibre que donne la consignation de ces événements.



## *Entre guerre et peste*

La fin du bref règne d'Akhénaton est en effet marquée par des échecs répétés en matière de politique étrangère, et voit la situation internationale devenir incertaine et menaçante pour l'Égypte. Ce n'est pas, comme on a parfois pu le dire, parce que le pharaon était un esprit éthéré, exclusivement absorbé par sa réforme religieuse, et peu conscient des enjeux diplomatiques. La lecture attentive des tablettes cunéiformes de la chancellerie royale découvertes sur le site de Tell el-Amarna montre bien au contraire que celui-ci était un fin stratège, versé dans la pratique d'une véritable « Realpolitik », et capable de jouer les unes contre les autres les composantes de la nébuleuse de petites cités-États levantines.

Dans un monde marqué par la montée en puissance du royaume hittite, sous le règne de Shouppilouliouma, toute son action tendait en effet à maintenir un État tampon – l'Amourrou – entre l'Égypte et cette nouvelle menace, en abandonnant à son sort le Mitanni, pourtant son allié traditionnel, et en évitant autant que possible une intervention directe. En dépit de l'intelligence de cette politique, le pharaon semble avoir, en cette occasion, simplement manqué de chance. Déjà gêné par les velléités expansionnistes d'Azirou, le souverain de l'Amourrou, de plus en plus incontrôlable, Akhénaton est obligé de réagir à la prise de Qadesh par les Hittites, qui y installent comme gouverneur Aïtakama, un prince sous leur influence.

Or cette cité, proche de la trouée d'Homs, contrôle un accès stratégique à l'Égypte par voie terrestre. Le pharaon ne peut en aucun cas la laisser entre des mains ennemies, sous peine d'exposer toute sa zone d'influence au Levant aux menées de la puissance anatolienne. Une expédition militaire est donc lancée, à la fois par voie terrestre et maritime, pour reprendre pied dans la région, mais elle connaît – contre toute attente – un cuisant échec. Cette défaite égyptienne est connue par la « geste de Shouppilouliouma », et le roi d'Égypte semble y faire allusion dans un des derniers courriers de son règne (lettre EA 162 à Azirou).

Sur ces entrefaites, Akhénaton décède à Tell el-Amarna, dans sa 17<sup>e</sup> année de règne, laissant l'Égypte aux prises avec une offensive hittite qui prend le contrôle de l'ensemble du pays de l'Âmq (la plaine de la Beqaa). Cette situation perdurera jusqu'au règne de Ramsès II, et cette première bataille de Qadesh préfigure celle, plus connue, que mènera ce dernier roi. Nous reviendrons au chapitre suivant sur cette avancée des Hittites, qui eut également des répercussions importantes sur la politique intérieure de l'Égypte.

Sur le plan familial, la situation ne semble guère plus réjouissante : autour de l'an 14, outre le décès de la reine mère Tiyi, dont le corps fut rapatrié à Tell el-Amarna pour y être inhumé, trois des six filles d'Akhénaton et Néfertiti décédèrent. La tombe n° 30 de Tell el-Amarna, destinée à Akhénaton, se présentait à l'origine comme un hypogée rectiligne, un long couloir permettant d'accéder à la salle du sarcophage à deux piliers. Elle fut remaniée pour aménager, au nord du corridor d'accès, deux autres appartements funéraires successifs. Le premier et le plus grand était probablement destiné à Néfertiti, mais il resta inachevé et ne fut sans doute jamais utilisé. Le second est constitué de trois pièces carrées communicantes (salles *alpha*, *bêta* et *gamma* dans la nomenclature du site).

C'est dans cet ensemble que furent tour à tour inhumées Mâketaton, la cadette – une fillette de 9-10 ans, occupante de la chambre *gamma* – et les deux enfants les plus jeunes du couple, Néferourê et Sétepenrê (chambre *alpha*). Dans la pièce réservée à Mâketaton, les fragments d'un petit sarcophage (1,20 x 0,60 m) inscrit à son nom furent retrouvés, ainsi probablement qu'une partie de son mobilier funéraire, malheureusement prélevée de façon illicite par des pilleurs d'antiquités et dispersée sur le marché de l'art. La décoration de la pièce fait apparaître la famille royale dans l'affliction. Un tableau montre la déploration du cadavre de la

princesse par ses parents. Un autre montre l'hommage rendu à la statue de la défunte par Akhénaton et Néfertiti, qui se frappent la tête en signe de deuil, sous les rayons du disque Aton. Ils sont suivis des trois princesses survivantes, Mérytaton, Ankhespaaton et Néferneferouaton qui observent la même attitude.

Des scènes analogues s'observent dans la chambre *alpha*, en relation avec l'inhumation des princesses Néferourê et Sétepenrê, dont des éléments du mobilier funéraire ont également été recueillis *in situ*. Une quatrième princesse, Néferneferouaton, disparaît probablement autour de l'an 16, et fut elle aussi vraisemblablement inhumée dans la tombe royale, même si moins d'éléments sont disponibles pour le démontrer. L'explication la plus probable de ces décès répétés est sans doute une épidémie récurrente de peste sévissant dans l'ensemble de la région, dont furent à leur tour victimes Néfertiti, puis Akhénaton peu de temps après. D'autres acteurs majeurs de la politique de ce temps en furent d'ailleurs atteints dans la même période et les sources hittites, bien plus éloquentes sur ce point que la documentation égyptienne, indiquent que le roi Shouppilouliouma y succomba lui-même peu de temps après son rival égyptien.

Ainsi, la plus grande partie des acteurs de la réforme amarnienne disparaît dans les dernières années du règne. Quant à l'épouse étrangère, Kiya, « la noble dame », toute trace d'elle se perd après l'an 16, et elle ne semble pas avoir utilisé le beau matériel funéraire qui avait été préparé pour elle – son sarcophage, notamment, fut utilisé pour réinhumer Akhénaton à Thèbes. Il est possible qu'elle soit tombée en disgrâce et qu'elle ait rejoint, à cette date, sa patrie d'origine. De la famille royale ne survivaient donc, à la mort du roi, que les princesses Mérytaton et Ankhesenpaaton, toutes deux appelées à jouer encore un rôle important dans l'histoire égyptienne.



## ***Une tombe encore à découvrir ?***

La grande reine Néfertiti disparaît donc, comme elle était venue sur la scène, à peu près au même moment que son royal époux. Elle ne devait guère avoir plus d'une trentaine d'années. Les conditions de son enterrement restent cependant mystérieuses. Comme nous l'avons vu, une

extension de la tombe royale lui était originellement dévolue, mais aucun indice ne permet de dire qu'elle y fut inhumée. Sa dépouille a pu, au moins provisoirement, être placée dans une autre tombe de la nécropole royale – par exemple, la tombe 28, sans doute prévue à l'origine pour une princesse. Quelques fragments de sarcophage ont en effet été recueillis à cet endroit, indiquant qu'une inhumation a pu y prendre place.

C'est peut-être aussi de ce secteur que provient le seul objet que l'on peut sans ambiguïté rattacher à l'enterrement de la reine : les pieds d'un ouchebti portant encore la titulature suivante : « La grande épouse royale, Néferneferouaton Néfertiti, qu'elle vive éternellement ». Ce fragment fut sans doute détourné de la fouille par des ouvriers travaillant sur le site lors de la campagne de fouilles anglaise de 1931-1932, et fut vendu sur le marché de l'art en 1933, en même temps que des ouchebtis d'Akhénaton.

Aujourd'hui conservé au musée de Brooklyn, il constitue la seule preuve tangible que la reine a bien été enterrée à Amarna, comme le stipulaient dès la fondation de la capitale d'Akhet-Aton les stèles frontières de la ville.

Le corps de la reine aurait-il, dans un second temps, été transféré pour des raisons politiques à Thèbes, comme ceux de Tiye et d'Akhénaton ? On peut en tout cas se prendre à rêver que l'absence presque totale de matériel funéraire à son nom au sein des très nombreux objets d'époque amarnienne qui nous sont parvenus soit l'indice que sa tombe demeure, encore presque intacte, à découvrir.



# Bibliographie

T.-L. BERGEROT (éd.), *Akhénaton et l'époque amarnienne*, Paris, 2005.

M. GABOLDE, *D'Akhénaton à Toutânkhamon*, Lyon, 1998.

M. GABOLDE, *Akhénaton, du mystère à la lumière*, Paris, 2005.

D. LABOURY, *Akhénaton*, Paris, 2010.

CHR. LEBLANC, *Reines du Nil*, Paris, 2009.

R. VERGNIEUX, M. GONDRAN, *Amenophis IV et les pierres du soleil. Akhénaton retrouvé*, Paris, 1997.

Collectif, *Akhénaton et Néfertiti. Soleil et ombres des pharaons*, Genève, 2008.

[1.](#) R. Vergnieux, M. Gondran, *Amenophis IV et les pierres du soleil. Akhénaton retrouvé*, Paris, 1997, p. 191.

# Mérytaton, « l’Aimée d’Aton »

## Les derniers soubresauts de la période amarnienne



En l’an 17 de son règne, Akhénaton mourut dans sa capitale de Tell el-Amarna. Il suivait sans doute de peu dans la tombe son épouse Néfertiti, probablement décédée – comme lui – de la peste quelques mois plus tôt. La question de la succession de ce roi peu orthodoxe se posait alors : il est vraisemblable qu’il avait un fils, le futur Toutânkhamon – né soit de Kiya, son épouse mitannienne, soit d’une concubine inconnue –, qui fut manifestement élevé entre la ville de Memphis où la tombe de sa nourrice a été récemment découverte, et la ville d’Akhmim où celle de son précepteur est connue<sup>1</sup>. Mais celui-ci n’était pas, dans un premier temps, destiné à lui succéder. Tout semble au contraire avoir été fait pour faciliter l’accession au trône de Mérytaton, l’aînée des filles du couple royal, qui fut donc, après Néferousobek et Hatchepsout, la troisième femme-pharaon à gouverner l’Égypte et à adopter un protocole royal complet. Son règne assez bref correspond comme nous le verrons à une situation politique extrêmement confuse, où l’instabilité politique se conjugue avec une conjoncture internationale menaçante pour l’Égypte.

L'ensemble des événements qui se déroulent alors ne sont pas connus avec certitude, et ont donné lieu à des reconstitutions très variées selon les égyptologues. Nous avons suivi ici le scénario proposé par Marc Gabolde, qui nous semble de loin le plus crédible pour rendre compte de cette périπέtie de l'histoire égyptienne.

Les origines de Néfertiti étaient difficiles à cerner – Mérytaton est à l'inverse un personnage bien connu de l'épisode amarnien. Elle apparaît dès l'an 5 du règne de son père dans la documentation : elle est notamment déjà présente aux côtés de ses parents sur les stèles de fondation de la ville d'Akhet-Aton.

La date de sa naissance n'est pas connue avec certitude, mais on pense généralement qu'elle a pu naître au plus têt à la fin de l'an 4, qui voit aussi les premières apparitions de Néfertiti dans les bas-reliefs. Elle est par la suite, en tant que fille aînée du couple, la plus souvent représentée dans l'ensemble des stèles, bas-reliefs et inscriptions murales qui jalonnent la période amarnienne.

À l'extrême fin du règne, et sans doute pour une période très brève, elle devient la grande épouse royale d'Akhénaton, sans doute en remplacement de sa mère, décédée entre la fin de l'an 16 et le début de l'an 17. Elle joue alors auprès de son père un rôle identique à celui qui était auparavant dévolu à sa mère – on la voit notamment, sur une stèle conservée à Berlin (Berlin 20 716), en train de servir à boire à son époux et père. Sur une autre (Berlin 17 813), elle est assise près d'Akhénaton, devant un guéridon d'offrandes, et celui-ci se retourne vers elle pour porter familièrement sa main vers son visage. Elle joue en cela, dans des scènes qui ne sont, comme nous l'avons vu, intimistes et décontractées qu'en apparence, le même rôle officiel de parèdre du monarque solaire, un rôle indispensable au fonctionnement même de la monarchie amarnienne, et l'on relève, au sein des épithètes qui servent à la désigner, la formule explicite l'identifiant comme « Celle qui est attentionnée envers son père ».

On note cependant une caractéristique des scènes montrant ainsi Mérytaton aux côtés de son père : elle n'est plus coiffée du mortier allongé qui est généralement l'apanage de la reine Néfertiti – celui qu'elle revêt sur le fameux buste de Berlin – mais de véritables couronnes royales. Elle porte régulièrement sur la tête la couronne bleue en forme de casque appelée la *khepresh*, qui est aussi le couvre-chef favori du roi Akhénaton. Une dernière représentation – une peinture décorant une porte monumentale du palais

fluvial nord de Tell el-Amarna – fait également apparaître Mérytaton, conduisant un char, derrière Akhénaton lui-même aux commandes d'un attelage identique. Les deux personnages sont, dans ce dernier cas, coiffés l'un comme l'autre de la *khepresh* royale.

On en tire aisément la conclusion que, si Mérytaton a été appelée par son père pour remplacer sa mère dans les derniers moments du règne, sans doute après la disparition de celle-ci, le rôle qui lui est dévolu ne se limite pas à celui d'un faire-valoir. Elle est sans doute déjà considérée comme une corégente au vu des attributs qui lui sont conférés, et apparaît donc également comme l'héritière désignée du roi.

Son arrivée au premier plan de la scène politique – elle n'était sans doute âgée que de 13 ou 14 ans – est alors consacrée par les références qui lui sont faites dans trois des dépêches internationales retrouvées dans la chancellerie de Tell el-Amarna. La première (EA 10) émane du roi de Babylone, Bournabouria II, qui – dans un courrier à son père – mentionne le présent qu'il lui fait pour se concilier ses bonnes grâces :

*Je t'envoie comme cadeau en ton hommage deux mines de lapis-lazuli, et concernant ta fille Mayati, dont j'ai entendu parler; je lui envoie en hommage, pour elle, un collier de « pierres-grillon » de lapis-lazuli au nombre de 1048. Et quand ton messager arrivera avec Shindishougab, je ferai [...] et veillerai à ce qu'on le lui apporte.*

Mayati (ou Mayatou) est évidemment la transcription phonétique du nom de Mérytaton. Elle apparaît dans un autre courrier de Bournabouria II (EA 11), probablement plus tardif, qui, tout en lui reprochant son désintérêt pour lui, la reconnaît clairement comme l'épouse principale du roi en lui donnant le titre de « maîtresse de maison » :

*Je t'envoie 10 morceaux de lapis-lazuli authentique comme cadeau en ton hommage, et à la maîtresse de maison j'envoie 20 « grillons » en lapis-lazuli authentique, parce que seule Mayatou n'a rien fait de ce grâce à quoi j'ai recouvré la santé et parce qu'elle n'a fait preuve d'aucune inquiétude à mon sujet.*

Enfin, elle est vénérée au même titre que son père, comme une corégente, dans le courrier EA 155, émanant de Abimilkou de Tyr, qui date probablement de l'extrême fin du règne (on y devine les préparatifs de l'opération manquée contre Qadesh dont il a été question plus haut, au chapitre Néfertiti, qui précède de peu la disparition d'Akhénaton). La ville de Tyr est ainsi systématiquement dénommée « ville de Mayati », un honneur royal fait à la princesse devenue reine :

*Le roi a commandé que le souffle de la vie soit donné à son serviteur et au serviteur de Mayati, et que l'eau mi-ma lui soit donnée pour sa boisson, mais ils ne se sont pas conformés aux ordres du roi, mon seigneur ; ils ne m'ont pas donné ces choses. Alors, que le roi pense au serviteur de Mayati ! [...] Alors, que le roi s'informe de son serviteur et de Tyr, la ville de Mayati [...]*

La disparition du roi Akhénaton, probablement à l'été de l'an 17, correspond, comme nous l'avons vu, au début d'une guerre ouverte avec les Hittites qui, suite à la tentative malchanceuse des Égyptiens de reprendre le contrôle de Qadesh, contre-attaquent en envahissant l'ensemble du pays de l'Âmq. La situation est donc confuse en Égypte, aussi bien sur le plan intérieur qu'extérieur.

Dans ces circonstances, Mérytaton semble avoir immédiatement pris le pouvoir, avec l'appui vraisemblable des principaux dignitaires de la Cour d'Amarna. Son premier acte, celui qui légitimait sa succession, fut de donner une sépulture à son prédécesseur. Akhénaton trouva donc sa place, comme il l'avait souhaité et au sein du matériel funéraire qu'il avait lui-même fait préparer, dans la grande tombe royale de Tell el-Amarna. Son sarcophage fut placé dans le caveau principal (chambre E), où reposait déjà depuis l'an 14 la reine mère Tiyi.

Après ces funérailles, Mérytaton adopte une titulature royale qu'il est parfois malaisé de restituer, car elle est relativement fluctuante. Son nom de couronnement – celui qui désigne le « roi de Haute et Basse Égypte » – est ainsi le plus régulièrement : Ankh(et)kheperourê-Meryt-Ouaenrê ou encore : Ankh(et)kheperourê Meryt-Néferkheperourê. Dans les deux cas, l'expression relie ce roi avec son prédécesseur, Akhénaton (qui porte les noms de Néferkheperourê-Ouaenrê), dont elle est dite « l'aimée ». On note aussi une certaine hésitation à écrire le nom au féminin – la désinence -t attendue dans le nom Ankhetskheperourê n'est que rarement exprimée ; on la retrouve, en revanche, dans les épithètes royales qui accompagnent le nom. Le nom de naissance de ce souverain, celui qui, dans un cartouche, est habituellement associé à la formule « fils de Rê », est quant à lui celui de Néferneferouaton, qui est ambigu, car, comme nous l'avons vu, il s'agit d'une expression qui désigne régulièrement Néfertiti.

Mais on retrouve aussi parfois les formules alternatives « Néferneferouaton-Mérytaton » ou « Néferneferouaton-Celle qui est attentionnée envers son père » qui permettent sans aucune hésitation de reconnaître la princesse Mérytaton. Sur un nombre limité d'objets, notamment sur quatorze rondelles d'or retrouvées dans la tombe de

Toutânkhamon, la reine est identifiée par les deux cartouches suivants, sans aucune formule préalable : « Ankhkheperourê » et « Mérytaton », qui sont respectivement son nom de couronnement, et son nom de naissance.

Si la question a souvent été posée de l'identité véritable de ce successeur féminin d'Akhénaton – parfois aussi identifié à Néfertiti, ou à Kiya –, l'ensemble de la documentation ne laisse en définitive aucune place au doute. Il s'agit bien de la fille aînée d'Akhénaton, ayant évolué logiquement de son statut d'épouse et corégente vers celui d'un pharaon à part entière.

L'une des premières tâches du pharaon Ankhethkheperourê fut de consolider la position de l'Égypte face à la menace des Hittites, victorieux dans une offensive dans le pays de l'Âmq (la plaine de la Beqaa) et menaçant directement l'Égypte. Elle prit alors une initiative originale, sans aucun parallèle dans le reste de l'histoire pharaonique : celle d'écrire au roi hittite Shouppilouliouma pour lui demander l'un de ses fils en mariage, et établir ainsi une alliance avec cette puissance émergente du Proche-Orient.

Les sources égyptiennes sont comme à l'accoutumée quasi silencieuses sur ces événements, mais par chance, les archives hittites découvertes en Turquie dans l'ancienne capitale hittite de Hattoussa (site actuel de Boghaz Köy) sont assez prolixes sur ce que l'on a pris l'habitude de nommer « l'affaire Zannanza ». Pas moins de sept documents permettent en effet d'obtenir un compte rendu relativement détaillé sur le déroulement des faits, au terme desquels, le prince ayant manifestement été assassiné, les dirigeants hittites expriment leur sentiment d'avoir été trahis par l'Égypte.

Le récit le plus complet figure dans la *Geste de Shouppilouliouma*, qui commence par faire le rappel des engagements militaires avec l'Égypte, à la fin du règne d'Akhénaton<sup>2</sup>. Le narrateur est le roi Mourshili II, fils et successeur du roi ainsi mis en scène :

*Au pays de Qadesh, que mon père avait conquis, les fantassins et les chars d'Égypte vinrent et attaquèrent le pays de Qadesh [...] Tandis que mon père était en bas dans le pays de Qarqémish, il envoya Loupakki et Tarkhoundazalma dans le pays de l'Âmq. Ils partirent donc et attaquèrent l'Âmq et rapportèrent déportés, bétail, ovins devant mon père. Mais quand les gens d'Égypte apprirent l'attaque sur l'Âmq, ils prirent peur. Et comme, de plus, leur souverain Nipkhouriya était mort, la reine d'Égypte qui était l'épouse royale envoya un messenger à mon père et lui écrivit ce qui suit : « Mon mari est mort. Je n'ai pas de fils. Mais ils disent que tes fils sont nombreux. Si tu me donnes un de tes fils, il sera mon époux. Je ne prendrai jamais l'un de mes serviteurs pour mari [...] j'ai peur ! » Quand mon père entendit cela, il convoqua les notables en conseil et leur dit : « Une telle chose n'est jamais arrivée de ma vie entière. » Alors mon père envoya en Égypte Hattoushaziti, le chambellan, en lui disant : « Va et rapporte-moi la*

*vérité. Peut-être veulent-ils me tromper ! Peut-être ont-ils un fils de leur roi ! Rappelle-moi la vérité ! »*

*Quand vint le printemps, Hattoushaziti revint d'Égypte et le messager d'Égypte, le noble Hani, vint avec lui. Alors, comme mon père, lorsqu'il envoya Hattoushaziti en Égypte, lui avait donné les instructions suivantes : « Peut-être ont-ils un fils de leur roi ! Peut-être veulent-ils me tromper et ne désirent-ils pas mon fils pour en faire un roi ! » la reine d'Égypte répondit à mon père dans une tablette en disant : « Pourquoi parles-tu de la sorte : "Ils veulent me tromper" ? Si j'avais un fils, aurais-je écrit à une nation étrangère ? C'est une honte pour moi et pour mon pays ! Tu ne m'as pas crue et tu m'as même parlé de la sorte ! Celui qui était mon mari est mort et je n'ai pas de fils. Jamais je ne prendrai un de mes serviteurs pour mari ! Je n'ai écrit à aucune autre nation étrangère, je n'ai écrit qu'à toi. On dit que tes fils sont nombreux : donne-moi l'un de tes fils. Pour moi, il sera mon mari, et pour l'Égypte il sera roi ! » Alors, comme mon père était en de bonnes dispositions, il accéda à la demande de la reine et s'occupa de la question du fils.*

Ces événements ont souvent été placés un peu plus tard dans l'histoire, au décès de Toutânkhamon, mais nous avons vu que leur contexte nous ramène assez clairement à l'époque de la succession d'Akhénaton, et que l'épouse royale dont il est question doit indiscutablement être identifiée à Mérytaton. Celle-ci ne ment pas en disant qu'elle n'a pas de fils, et il est probable que le jeune Toutânkhaton (futur Toutânkhamon) – déjà écarté du trône par sa sœur – fut soigneusement dissimulé à l'ambassade du roi hittite dont il est question dans ce document. La suite de l'histoire est malheureusement rapportée de façon plus laconique. On la trouve notamment dans un passage des Prières de Mourshili II contre la peste :

*Mon père envoya donc ses fantassins et ses chars pour attaquer la frontière égyptienne constituée par le pays d'Âmq. Il envoya des troupes supplémentaires pour attaquer une nouvelle fois. Cette tablette raconte comment les Égyptiens prirent peur, et vinrent demander aussitôt à mon père son fils pour régner, comment mon père leur donna un fils, comment ils l'emmenèrent là et l'assassinèrent. Aussi, mon père laissa la fureur s'emparer de lui, il se rendit en Égypte et attaqua l'Égypte.*

Le contenu de ce dernier document est encore corroboré par une autre tablette, qui nous livre le nom du prince malheureux :

*Quand ils apportèrent cette tablette, ils parlèrent ainsi : « Les hommes d'Égypte ont tué Zannanza » et ont rapporté ceci : « Zannanza est mort. » Et lorsque mon père entendit la nouvelle du meurtre de Zannanza, il commença à se lamenter au sujet de Zannanza et à l'adresse des dieux, il parla ainsi : « Ô dieux ! je n'ai rien fait de mal, pourtant les hommes d'Égypte ont fait cela contre moi et ils ont en plus attaqué la frontière de mon pays ! »*

Il est malheureusement impossible, dans l'état actuel de la documentation, de savoir ce qu'il advint exactement de ce prince hittite,

mais on a l'impression que la cour d'Amarna fit preuve à nouveau, dans cette circonstance, d'une remarquable intelligence politique, en proposant une alliance à son pire ennemi pour gagner du temps et retarder une attaque qui aurait pu lui être fatale – quitte à s'en débarrasser une fois la menace écartée.

Si l'on examine maintenant les sources égyptiennes, il est sans doute également possible d'y trouver, de façon bien plus allusive, la trace de ce fameux Zannanza. On note en effet la présence, dans les sources amarniennes, d'un autre souverain que la reine pharaon Ankhetkheperourê – Néferneferouaton – Mérytaton. Il s'agit d'un pharaon dont le nom de couronnement est Ankheperourê, et dont le nom de naissance est, paradoxalement, tout aussi « artificiel » : Semenekhkarê-Djeserkheperou. Il est tentant d'y reconnaître un étranger, ne disposant pas d'un nom égyptien, et dont l'ensemble de la titulature a dû être « fabriquée », pour gommer son nom d'origine. Un apanage royal lui fut vraisemblablement constitué, et seule une année de règne semble pouvoir lui être attribuée. Il est donc très vraisemblable que ce prince hittite monta sur le trône d'Égypte comme corégent de la veuve d'Akhénaton, mais que, dès l'origine dépourvu de tout réel pouvoir de décision, il fut aussi rapidement éliminé.

Ce qui est certain est que Mérytaton régna à peu près trois ans, survivant largement à son deuxième corégent. Les deux premières années de son gouvernement ont pour cadre l'ancienne capitale de Tell el-Amarna, où certains aménagements peuvent lui être attribués. C'est le cas, notamment, d'un grand vignoble d'agrément qui se trouve au sud du palais d'apparat du centre-ville d'Amarna, et peut-être de certains monuments cultuels édifiés en talatates, comme sous le règne de son père (un bloc retrouvé à Hermopolis porte ses cartouches).

Cependant, la reine semble avoir rapidement compris la nécessité, pour restaurer le pouvoir égyptien, d'abandonner la religion d'Aton, trop exclusive, et sans doute massivement rejetée par le pays. L'an 2 de son règne est ainsi la dernière année attestée dans la capitale d'Akhet-Aton, que la Cour quitta vraisemblablement à cette date.

Ce point de repère chronologique nous est donné, comme bien souvent sur le site d'Amarna, par les étiquettes de jarres à vin qui y ont été retrouvées. Au Nouvel Empire égyptien, une grande partie des jarres à vin est en effet dotée d'une inscription en hiéroglyphes, donnant des informations

très précises sur leur contenu : date de production, qualité de la boisson, domaine producteur, origine géographique, et nom du vigneron responsable.

Or les dernières jarres jusqu'ici découvertes portent précisément la date de l'an 2 du successeur d'Akhénaton – l'an 3 n'y est jamais mentionné. Le raisin étant, en Égypte, récolté au mois de juillet, et le vin prêt au début de l'automne, il faut donc penser que la Cour quitta définitivement la capitale du roi hérétique à l'automne de cette année-là, soit deux ans tout juste après la disparition de celui-ci.

L'Égypte était prête à retourner à ses anciennes croyances, et c'est cette reine Ankhethkeperourê-Mérytaton, pourtant une icône emblématique de l'atonisme, qui en fut le premier artisan, la troisième et dernière année de son règne. Le détail des événements n'est pas connu avec certitude, mais un document montre bien que la reine revint alors aux anciennes croyances, et restaura le culte d'Amon persécuté par son père. Un graffiti laissé à Thèbes dans la tombe de Paouah (tombe thébaine n° 139) par un dénommé Paouah ne laisse sur ce point aucun doute. Le texte est daté de l'an 3, 3<sup>e</sup> mois de la saison Akhet, jour 10 d'Ankh(et)kheperourê Meri[taton], du fils de Rê Néferneferouaton-Meri[taton], et son rédacteur porte le titre de « prêtre pur et scribe des offrandes d'Amon dans le temple d'Ankhkheperourê à Thèbes ».

Cela signifie qu'à l'instar des autres pharaons de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, la reine avait alors entrepris de construire, sur la rive ouest de Thèbes, une fondation mémoriale associant son culte à celui d'Amon. Le contenu même de l'inscription, un hymne à Amon, est tout aussi instructif, car il fait clairement allusion à la disparition des sectateurs atoniens, simple épisode de l'histoire égyptienne, auxquels s'oppose la permanence du grand dieu :

*Je désire te voir afin que mon cœur se réjouisse, ô Amon, le protecteur du pauvre ; tu es un père pour l'orphelin et un époux pour la veuve, comme c'est bon de prononcer ton nom [...] Tourne-toi vers nous, ô maître de l'éternité ; tu étais là alors qu'ils n'étaient pas encore advenus, et tu es là alors qu'ils s'en sont allés [...]*

À cette date, la reine pourrait également avoir entrepris de rapatrier à Thèbes les membres de la famille royale enterrés à Amarna, suite à l'abandon de cette cité. Ainsi pourrait être interprété le petit graffiti récemment découvert dans la tombe d'Amenhotep III. Il ne livre malheureusement aucun nom royal, mais n'est que de trois jours antérieur au précédent (an 3, 3<sup>e</sup> mois de la saison *akhet*, jour 7), ce qui n'est peut-être

pas une coïncidence. Cette date pourrait correspondre au transfert de la reine Tiyi dans la tombe de son époux, dont nous avons parlé plus haut.

Le revirement idéologique de Mérytaton pourrait également avoir laissé des traces dans les derniers portraits d'elle qui nous sont parvenus, la forme triangulaire du visage – héritage des représentations classiques d'Akhénaton et Néfertiti – s'estompant et s'arrondissant peu à peu, pour se rapprocher des modèles antérieurs de la statuaire d'Amenhotep III.

Nous n'en saurons vraisemblablement jamais plus. La reine disparaît ensuite complètement de la documentation qui est à notre disposition, et il est très vraisemblable qu'elle soit décédée à la fin de cet an 3, un an environ après l'abandon d'Akhet-Aton, à l'âge de 17 ans. La cause de sa disparition nous reste inconnue. Fut-elle éliminée car elle gênait un parti influent de la Cour ?

L'argument d'un assassinat politique sera également avancé pour rendre compte de la mort précoce, à peu près au même âge, de son successeur Toutânkhamon. Mais les exemples ne manquent pas, à cette période de l'histoire marquée par les épidémies, de disparitions prématurées mais parfaitement naturelles.

En dépit de sa brièveté, on note que ce règne n'a manqué ni d'énergie, ni d'inventivité, au sein d'une période particulièrement confuse de l'histoire égyptienne. De l'épisode du prince Zannanza à la première restauration d'Amon, Mérytaton a sans aucun doute protégé de façon efficace les intérêts de l'Égypte – ce dont ses successeurs, bien entendu, ne lui sauront aucun gré.

Car, si l'histoire de cette XVIII<sup>e</sup> dynastie finissante est difficile à appréhender, c'est essentiellement parce qu'elle a régulièrement été réécrite, déformée et transfigurée par ses acteurs principaux. La reine Ankhethkeperourê Mérytaton fut l'une des premières victimes de cette réécriture permanente des faits. Elle avait, pour monter sur le trône, relégué au second plan le jeune Toutânkhamon, fils d'Akhénaton, auquel la couronne aurait dû logiquement revenir en priorité. Devenu roi, celui-ci considéra en retour comme illégitime le règne de sa sœur ou demi-sœur. Le lieu de sa sépulture nous reste inconnu, mais il est certain qu'elle ne fut pas enterrée comme aurait dû l'être un souverain égyptien.

En effet, la quasi-totalité du mobilier funéraire qu'elle avait fait préparer pour elle en tant que roi fut récupérée par son successeur, et retrouvée en 1922 par Howard Carter dans la tombe intacte de celui-ci

(KV 62). Ce matériel usurpé est particulièrement abondant et comporte vraisemblablement, entre autres, la cuve du sarcophage en pierre utilisée pour Toutânkhamon, son sarcophage de bois doré, son coffre à canopes et ses cercueils à viscères, ses chapelles dorées, des bijoux, des rondelles en or, des arcs, etc. Toutes sortes d'objets dont certains portent encore les noms de la reine, d'autres seulement des formules féminines démontrant qu'ils avaient à l'origine été conçus pour une femme-pharaon.

Pour légitimer son accession au trône, la tâche de tout nouveau roi était d'enterrer son prédécesseur – nous avons déjà vu, avec le règne d'Hatchepsout, quels enjeux politiques importants étaient liés à cet acte. Pour Toutânkhamon, un moyen de nier complètement le règne de Mérytaton était donc de procéder à nouveau aux funérailles du roi Akhénaton, que cette dernière avait organisées dans la nécropole royale d'Amarna au moment de sa propre montée sur le trône. Le roi atonien fut donc extrait de sa tombe, où son sarcophage de pierre fut réduit en pièces, et transféré dans la nécropole thébaine. Là, une tombe modeste de la vallée des Rois (KV 55) lui fut allouée. Celle-ci fut équipée d'un matériel entièrement renouvelé, et extrêmement hétéroclite, comprenant entre autres un naos en bois doré au nom de Tiyy, des vases canopes et un sarcophage en bois doré ayant appartenu à l'origine à son épouse secondaire Kiya, le tout soigneusement réadapté pour le roi. En dépit d'une désacralisation postérieure de la tombe, où tous les noms du roi hérétique furent éliminés, la spécificité de ce matériel funéraire permet sans difficulté aujourd'hui d'en identifier le propriétaire.

Ayant ainsi agi pieusement comme un fils doit le faire pour son père, et refusé à sa sœur toute dignité royale *post mortem*, il restait à Toutânkhamon à s'attribuer le seul mérite de la restauration du culte d'Amon, ce qui fut fait au travers de la fameuse « Stèle de la Restauration », datée de l'an 1 de son règne, où il insiste sur la décrépitude extrême du pays jusqu'à son arrivée au pouvoir. Il y fait même allusion à l'échec militaire de son père : « envoyait-on une armée au Djahy [...] elle n'avait aucun succès », et met en exergue son œuvre en faveur d'Amon et la prospérité revenue. Le modèle suivi par le jeune roi devient alors, aussi bien dans la statuaire royale que dans les réalisations architecturales, celui du pharaon Amenhotep III, comme si l'ensemble de la période amarnienne n'avait jamais existé.

Le crime ne devait cependant pas payer, car Toutânkhamon, mort après seulement neuf ans de règne, fut à son tour victime d'une *damnatio memoriae*. Comme il était trop lié par ses origines à l'hérésie amarnienne, sa mémoire fut persécutée dès le règne de son deuxième successeur, le général Horemheb. Celui-ci s'attribua, notamment, la fameuse « Stèle de la Restauration » en remplaçant les cartouches du jeune roi par les siens. Jusqu'à la redécouverte de cette page fascinante de l'histoire égyptienne, entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> siècle, Akhénaton et ses quatre éphémères successeurs (Mérytaton, Semenekhkarê, Toutânkhamon et Aÿ) furent évincés des listes royales officielles.



# Bibliographie

T.-L. BERGEROT (éd.), *Akhénaton et l'époque amarnienne*, Paris, 2005.

M. GABOLDE, *D'Akhénaton à Toutânkhamon*, Lyon, 1998.

M. GABOLDE, *Akhénaton, du mystère à la lumière*, Paris, 2005.

R. KRAUSS, *Das Ende der Amarnazeit*, Hildesheim, 1978.

D. LABOURY, *Akhénaton*, Paris, 2010.

Collectif, *Akhénaton et Néfertiti. Soleil et ombres des pharaons*, Genève, 2008.

<sup>1</sup>. Marc Gabolde fait de celui-ci un septième rejeton d'Akhénaton et Néfertiti, né autour de l'an 12, et l'identifie à un jeune enfant représenté dans la chambre *alpha* de la tombe royale. Ceci est effectivement possible, mais son absence totale, par la suite, du reste de la documentation amarnienne reste en ce cas surprenante.

<sup>2</sup>. Nous citons ces textes d'après l'édition la plus complète, qui en a été faite par Marc Gabolde (*D'Akhénaton à Toutânkhamon*, Lyon, 1998), en simplifiant pour plus de lisibilité les conventions de présentation du texte.

## Néfertari, « la Belle lui appartient »

### La favorite de Ramsès II



Néfertari est entrée elle aussi dans la légende des reines qui ont marqué l'Égypte. Pourtant, sa position ne fut certainement pas aussi prédominante à la Cour que celle de la reine Tiye, épouse consort de Amenhotep III, qui lui servit ostensiblement de modèle. Elle dut partager les attentions de son mari avec de très nombreuses autres conjointes, et ne fut pas non plus la mère de celui qui en dernière instance hérita de la couronne à la mort du souverain. Il n'est pas certain qu'elle ait eu une grande influence politique, mais tout indique qu'elle fut, de très loin, l'épouse préférée de Ramsès II : elle porta seule, sans concurrence jusqu'à sa mort, le titre de grande épouse royale, et fut sans doute, de tous les membres de la famille, celui qui est le plus régulièrement représenté auprès du souverain. La reconnaissance suprême, que ne connut aucune autre reine de l'Égypte ancienne, viendra de la taille de deux colosses à son effigie, en façade du petit temple d'Abou Simbel, où elle joue, auprès du roi son époux, un rôle théologique de tout premier plan.



*Les origines d'une dynastie*

La fin de la XVIII<sup>e</sup> dynastie avait été assez chaotique. Comme nous l'avons vu, après le schisme amarnien et le décès du roi Akhénaton, toute une série de souverains, pour la plupart éphémères, se suivent sur le trône d'Égypte.

À la reine Ankhetkheperourê-Mérytaton succède ainsi l'enfant-roi Toutânkhamon (ex-Toutânkhaton), fils d'Akhénaton, marié de surcroît à sa sœur ou demi-sœur Ankhesenamon (ex-Ankhesenpaaton). Au terme de son règne de neuf ans, le père divin Ay, un homme âgé, présent de longue date dans les rouages du pouvoir, accède pour quatre années à la royauté. Il n'est pas sans liens avec la famille royale : on a proposé, sans pouvoir le démontrer absolument, que ce notable d'Akhmim était en fait le père de Néfertiti. Il est de même possible, mais non prouvé, qu'il ait après Toutânkhamon épousé à son tour Ankhesenamon (sa petite-fille ?) pour raffermir ses droits au trône.

À sa disparition, la couronne échoit enfin à un militaire, Horemheb, qui était monté en puissance sous le règne précédent. Ce personnage marque indiscutablement une rupture dans l'histoire du Nouvel Empire. S'il ne gouverna le pays que quatorze années, il mit en œuvre plusieurs chantiers importants dans le temple de Karnak, et déploya une énergie tout aussi considérable à se réapproprier l'ensemble des monuments laissés, en particulier, par ses deux prédécesseurs immédiats. Mais le prestige de l'ancienne famille royale des Thoutmosis et des Amenhotep n'était pas encore tout à fait éteint et Horemheb semble à son tour avoir cherché à consolider sa légitimité au pouvoir en prenant pour seconde épouse Moutnedjemet, qui était vraisemblablement une sœur cadette de Néfertiti.

Avant de disparaître sans héritier, il prend aussi la décision de confier l'Égypte à l'un de ses plus proches collaborateurs, un dénommé Pa-Ramessou, autre général de l'armée égyptienne, qui exerçait la fonction de vizir à la fin de son règne. Ce personnage devait être aussi âgé qu'Horemheb, et son passage au pouvoir, sous le nom de Ramsès I<sup>er</sup>, fut d'ailleurs très bref – probablement moins de deux ans.

Mais, en le désignant comme l'héritier du trône, Horemheb mettait sciemment en place toute une dynastie. À la date de son couronnement, non seulement son fils – le futur Séthi I<sup>er</sup> – était déjà un homme mûr, mais son petit-fils – le futur Ramsès II – devait lui-même avoir environ 10 ans. Toute

la XIX<sup>e</sup> dynastie était donc déjà prête à prendre le relais, les règnes cumulés de ces trois souverains ayant duré presque 80 ans.

D'origine non royale, Séthi I<sup>er</sup> prit un soin particulier à assurer sa descendance. Lui-même n'ayant qu'un fils, celle-ci pouvait encore paraître fragile : l'une de ses préoccupations fut donc de constituer un harem, non pour lui-même, mais pour cet héritier qu'il associa étroitement au pouvoir et fit régulièrement représenter à ses côtés sur l'ensemble de ses monuments. L'inscription dédicatoire du temple d'Abydos nous apprend que Séthi sélectionna les épouses de son fils au cours d'un voyage qu'il fit en redescendant vers le nord, de Thèbes à Memphis : elles devaient donc, pour l'essentiel, être originaires de Moyenne Égypte – ce qui, comme nous le verrons, correspond assez bien à ce que l'on sait par ailleurs des origines de Néfertari.

Peu d'informations sont disponibles sur les femmes de Ramsès au temps où il n'est que prince. En revanche, dès le couronnement de celui-ci, Néfertari est clairement présentée comme la principale épouse du roi. À cette date, elle lui avait déjà donné plusieurs enfants, dont l'héritier présomptif de la couronne, le prince Amonherkhepeshef, premier-né des enfants royaux, ce qui peut avoir été l'un des éléments de sa suprématie affichée sur les autres épouses.

Il est plus délicat, en revanche, d'en savoir plus sur les origines de la reine. Un seul indice, de taille néanmoins, est l'un des objets qui furent retrouvés dans sa tombe. Il s'agit d'un bouton de coffret en fritte bleue inscrit du nom de couronnement du roi Aÿ (Kheperkheperourê), découvert en 1904 par l'archéologue italien E. Schiaparelli. La présence de cet élément de mobilier s'expliquerait tout particulièrement s'il avait existé une relation familiale entre la reine et ce personnage, pourtant banni de la mémoire égyptienne par les souverains de la XIX<sup>e</sup> dynastie. Néfertari, en ce cas, pourrait être originaire de la ville d'Akhmim, en Moyenne Égypte, comme deux autres des reines marquantes du Nouvel Empire égyptien, Tiye et Néfertiti.

L'hypothèse d'un lien avec l'ancienne famille régnante est peut-être encore confirmée par un autre indice, qui ne concerne qu'indirectement Néfertari. Ramsès II eut en effet une autre épouse importante, du nom de Isis-Néferet. Celle-ci n'eut pas un rôle aussi prépondérant, mais elle fut la mère de plusieurs princes du sang, dont Merenptah, le 13<sup>e</sup> enfant mâle du

roi, qui finalement lui succéda. Christian Leblanc note en effet que plusieurs indices associent, quant à eux, cette autre épouse de Ramsès II à Horemheb, dans la tombe de celui-ci à Saqqara, comme dans la chapelle rupestre qu'il édifia au Gebel Silsila.

La constitution d'un harem pour le prince héritier fut clairement, dans l'esprit de Séthi I<sup>er</sup>, une décision de nature politique. On assiste sous ce règne à une entreprise générale de réformes, de remise en ordre du royaume, menée avec un goût particulier pour identifier et classer les êtres et les choses. La géographie est refaite, et les branches du Delta sont rebaptisées selon un système idéologique qui les place chacune sous la protection tutélaire des grandes divinités du pays, Amon, Rê et Ptah. Des tables royales sont gravées dans le temple édifié par le roi à Abydos, où l'on dresse la liste de tous les souverains ayant régné sur l'Égypte, et dont on élimine en réécrivant l'histoire tous ceux qui sont considérés comme « déviants », de la reine Hatchepsout aux acteurs de l'époque amarnienne. Il est tentant de penser que la constitution de ce harem aurait pu être le fruit d'une élaboration tout aussi recherchée, en y incorporant des femmes de différents lignages prestigieux, pour mieux enraciner cette dynastie montante dans le terreau royal égyptien, et lui conférer une plus grande légitimité. L'émergence de Néfertari au sein de ce groupe d'épouses est peut-être due, dans un second temps, à des critères plus personnels dont, malheureusement, nous ne savons rien.



## *La compagne des premiers temps du règne*

À son avènement, Ramsès II est déjà âgé de 22 ans. Le début du règne, qui se prolongera plus de 66 ans, en est incontestablement la période la plus dynamique et la plus créative.

Durant les vingt premières années de son gouvernement, le roi s'illustre en particulier par une activité de bâtisseur infatigable. Dans le grand temple de Karnak, à Thèbes, il fait achever la grande salle hypostyle, dont la construction avait été lancée sous le règne de son père. Il complète le dispositif du temple de Louxor, destiné à accueillir la statue du dieu Amon lors de la grande fête annuelle de l'Opet, et commence à édifier le

Ramesseum, son temple mémorial sur la rive ouest de Thèbes. Il couvre également de monuments sa nouvelle capitale de Per-Ramsès, à l'est du Delta du Nil. Mais c'est sans doute en Nubie qu'il construisit le plus grand nombre de monuments, pas moins de sept temples qui semblent faire partie du même programme mis en œuvre au début du règne – même si leur réalisation dura parfois plus longtemps – et au nombre desquels on compte les deux sanctuaires rupestres d'Abou Simbel, œuvres majeures sur lesquelles nous reviendrons plus loin.

Deux femmes sont particulièrement présentes dans le programme décoratif de ces monuments officiels. La première est Touy, mère du roi et veuve du pharaon Séthi I<sup>er</sup>. Si elle n'apparaît que discrètement au temps du règne de ce dernier, elle occupe indiscutablement, sous celui de son fils, un rôle de tout premier plan. Dans le temple du Ramesseum, une statue de neuf mètres de haut la représentant fut érigée par son fils. Placée à côté du colosse du roi, elle lui arrivait sans doute aux genoux. Dans ce même sanctuaire, fut également aménagé un monument qui lui était plus spécifiquement dévolu, au nord de la salle hypostyle du temple principal. Il est constitué d'un portique percé de deux portes, accessible par deux rampes parallèles, suivi d'une cour péristyle, de deux chapelles symétriques à quatre colonnes et de trois petites salles à l'arrière du dispositif. La décoration de l'ensemble, où Hathor, la déesse de l'amour et de la procréation, est particulièrement présente, permet de penser que cet aménagement dédié à Touy est la première réalisation en Égypte d'un *mammisi*, un ensemble cultuel où l'on célébrait la naissance divine du roi. Au sein de ce même monument, la grande épouse royale Néfertari, l'autre grand personnage féminin du règne, était également vénérée en tant que mère de l'héritier présomptif de la couronne, Amonherkhepeshef.

Le principe de la famille, de la perpétuation de la lignée, demeure chez Ramsès II, comme chez son père Séthi I<sup>er</sup>, une préoccupation majeure, et la famille royale est régulièrement représentée sur les bas-reliefs des monuments qu'il construit. La reine Néfertari est toutefois la seule des épouses de Ramsès II à apparaître régulièrement auprès de lui dans les scènes ornant les monuments, et à être représentée, en gravure ou en ronde bosse, sur les statues du roi. On l'aperçoit généralement à droite du trône, dans les effigies monumentales de Ramsès II assis, et derrière la jambe gauche du souverain sur celles où il est montré dans l'attitude de la marche

apparente. Sur la façade du grand temple d'Abou Simbel, deux de ses statues figurent aux pieds des grands colosses du roi. Elle partage en l'occurrence cet honneur avec plusieurs autres femmes de la famille, car on retrouve dans la même composition des représentations de la mère du roi, Touy, et de certaines des princesses. Mais elle n'en occupe pas moins une place privilégiée, car ses deux effigies sont placées symétriquement, de façon à encadrer l'accès au temple, une position stratégique qui souligne une fois de plus sa préséance.

Le statut exclusif de Néfertari sur les monuments revêt comme nous le verrons des aspects religieux bien précis, et ne doit pas masquer la réalité. Même en faisant abstraction des épouses secondaires et des concubines de Ramsès II, celui-ci eut tout de même, au cours de son long règne, au moins onze épouses officielles (dont cinq de ses propres filles, et quatre épouses étrangères issues de mariages diplomatiques), et sa descendance comporta au moins une cinquantaine de fils et une soixantaine de filles. Les noms de ces descendants nous sont connus par plusieurs processions d'enfants royaux, gravées notamment sur les murs du temple d'Abou Simbel et du Ramesseum.

De Néfertari naquirent ainsi Amonherkhepeshef (1<sup>er</sup> fils), Parêherounemef (3<sup>e</sup> fils), Méryrê (11<sup>e</sup> fils), Méryatoum (16<sup>e</sup> fils), ainsi que Mérytamon (4<sup>e</sup> fille), Hénouttaouy (7<sup>e</sup> fille). La deuxième épouse importante, Isis-Néferet, toujours soigneusement maintenue dans l'ombre de la première, donna quant à elle naissance à Ramsès (2<sup>e</sup> fils), Khâemouaset (4<sup>e</sup> fils), Merenptah (13<sup>e</sup> fils), ainsi qu'à Bentanat (1<sup>re</sup> fille). La prédilection du roi pour la descendance issue de ces deux femmes transparaît également du choix qu'il porta sur les princesses Bentanat, Mérytamon et Hénouttaouy, pour les épouser à la fin de son règne.

Il a été suggéré qu'Isis-Nofret aurait souffert de sa relégation au second plan, et que son fils Merenptah, succédant à Ramsès II, l'aurait vengée en persécutant la mémoire de sa rivale Néfertari. S'il est vrai que certaines mentions de la reine ont été par la suite effacées, le très grand nombre de ses représentations qui subsistent intactes ne permet pas, selon nous, d'accorder un grand crédit à cette hypothèse.

Les débuts du règne de Ramsès II sont également marqués par une intense activité militaire et diplomatique. Le conflit avec les Hittites, dont

nous avons vu les prémisses sous le règne d'Akhénaton, bat alors son plein, et les deux grandes puissances de l'époque, l'Égypte et l'empire anatolien, s'affrontent directement pour établir leur influence au Levant.

La guerre culmine en l'an 5 avec la bataille de Qadesh, où le roi Ramsès lui-même manqua d'être capturé. Si cette bataille est par la suite toujours présentée comme une victoire par le pharaon, qui en fit figurer des représentations sur la plupart de ses monuments (entre autres dans la grande salle hypostyle du temple de Karnak, au Ramesseum et à Abou Simbel), il apparaît qu'elle ne fut pas décisive, et marqua plutôt un *statu quo* entre les belligérants. Il est possible que cet épisode ait favorisé la prise de conscience progressive, par l'une et l'autre de ces grandes puissances, qu'il leur était impossible d'abattre définitivement leur rival.

Après d'autres engagements militaires, en l'an 8 et en l'an 10 du règne, des relations diplomatiques s'engagèrent, qui se concrétisèrent en l'an 21 par un traité de paix entre Ramsès II et le souverain hittite Hattousili III. Ces accords nous sont connus à la fois par une version égyptienne, dont des exemplaires sont conservés dans le temple de Karnak et le Ramesseum, et par une version hittite en akkadien, transmise par des tablettes découvertes dans leur capitale de Hattoussa (site de Bogazköy). Le document prévoit notamment la définition des zones d'influence des deux parties, un accord de défense mutuelle en cas d'agression par un tiers, et l'extradition des opposants politiques qui se réfugierait chez l'un ou chez l'autre. En marge de ce traité majeur, une intense activité épistolaire se développa entre les deux Cours pour renforcer les liens entre les deux États. Tout ceci devait aboutir, en l'an 34, à un premier mariage diplomatique de Ramsès II avec la fille d'Hattousili III, rebaptisée pour l'occasion à l'égyptienne Maât-Hor-Néferou-rê. Cette union sera commémorée dans plusieurs temples égyptiens par l'élaboration d'une « stèle du mariage », qui raconte dans le détail l'arrivée de la princesse en Égypte et son installation à la Cour. Néfertari était sans doute, à cette époque, décédée depuis plusieurs années.

Mais la correspondance de l'an 21 nous donne encore de façon exceptionnelle une idée du rôle tenu par celle-ci. La chancellerie de Bogazköy conserve en effet treize lettres envoyées par des Égyptiens au roi Hattousili III et à son entourage, corpus au sein duquel deux lettres de la reine mère Touy et deux lettres de Néfertari (dont le nom est transcrit Naptera) sont identifiables. Sur la mieux conservée d'entre elles, Néfertari s'adresse à la reine Poudoukhépa, son homologue hittite, en ces termes :

*Ainsi parle Naptera, la Grande Reine du pays d'Égypte, à Poudoukhépa, la Grande Reine du pays de Khatti. Pour moi, ta sœur, tout va bien et pour mon pays tout va bien. Pour toi, ma sœur, que tout aille bien et que pour ton pays tout aille bien.*

*Voici que j'ai entendu que toi, ma sœur, tu m'as écrit pour prendre des nouvelles de mon bien-être, que tu m'écris pour les relations de bonne paix et les relations de bonne fraternité, dans lesquelles le Grand Roi et roi du pays d'Égypte se trouve avec le Grand Roi et roi du pays de Khatti. Le dieu solaire et le dieu de l'Orage vont lever ta tête et le dieu solaire va faire croître la paix et va faire que dure pour toujours la bonne fraternité du Grand Roi et roi du pays d'Égypte avec le Grand Roi et roi du pays de Khatti, son frère. Et je suis en paix et fraternise avec toi, ma sœur, moi de même.*

*Voici que je t'ai envoyé un cadeau comme cadeau de bienvenue pour toi, ma sœur. Et toi, ma sœur, puisses-tu recevoir le cadeau que je t'ai envoyé de la main de Parikhnawa, le serviteur royal : 1 collier en or pur composé de 12 lignes, d'un poids de 88 shekels ; 1 vêtement-maklalu de lin coloré de Byssos ; 1 tunique de lin coloré de Byssos ; 5 vêtements de lin coloré de bon fil mince ; 5 tuniques de lin coloré de bon fil mince. Somme des vêtements de lin : 12 vêtements de lin.<sup>1</sup>*

Ce document nous montre bien l'activité diplomatique de la reine, et n'est pas sans rappeler le rôle que jouait auparavant la reine Tiye auprès de son époux, Amenhotep III, tel qu'on l'entrevoit au travers de la correspondance de Tell el-Amarna. Les portraits des deux reines se rejoignent sur un autre point, celui du rôle religieux conféré à l'épouse principale du roi. Et, dans ce cas bien précis, il semble que le modèle offert par la reine de la XVIII<sup>e</sup> dynastie ait été largement dépassé.



## ***Le rôle religieux de la reine***

Dès son apparition sur la scène officielle, la reine Néfertari est en effet clairement présentée comme la contrepartie féminine de Ramsès II. Le fait qu'elle ait, entre toutes, été choisie au début du règne pour tenir ce rôle explique l'exclusivité de sa présence aux côtés du roi dans l'ensemble des bas-reliefs cultuels commandités par celui-ci. Cette complémentarité divine entre elle et le pharaon est soulignée d'entrée de jeu par une épithète qui accompagne systématiquement la reine. Le roi étant régulièrement nommé Ramsès-Mery Amon (Ramsès aimé d'Amon), son épouse reçoit logiquement le qualificatif de « Meret-en-Mout » : l'aimée de Mout. Le couple royal se superpose ainsi au couple divin formé par Amon-Rê et Mout, patrons de la région thébaine et divinités dynastiques de l'Égypte.

Dans de nombreuses scènes rituelles, la reine suit le roi en agitant les sistres, pour éveiller la divinité en l'honneur de qui la cérémonie est rendue. Elle apparaît sur les murs du temple de Louxor, dans le cadre d'une fête du dieu Min ; on la retrouve dans la même attitude au Gebel Silsileh, à Éléphantine, en Nubie, et même dans le sanctuaire minier dédié à Hathor, maîtresse de la turquoise, au Sinaï. Mais nulle part son rôle n'est aussi essentiel que dans les deux sanctuaires rupestres monumentaux aménagés à Abou Simbel, dans les buttes rocheuses des deux lieux-dits Meha et Ibshek.

Ces deux temples sont complémentaires, et trouvent clairement leur inspiration dans les réalisations antérieures d'Amenhotep III à Soleb et Seïdinga. Le Grand Temple, creusé dans la butte de Meha, est orienté vers le Levant. Il est dédié à la forme divine de Ramsès II. Quatre colosses royaux à son image, d'une vingtaine de mètres de haut, ont été réservés dans le rocher à l'entrée du sanctuaire dont la façade, de forme trapézoïdale, reprend l'aspect général des pylônes qui marquent l'accès des temples classiques de cette période. On accède progressivement, en traversant deux salles hypostyles, à une chapelle cultuelle axiale où quatre statues divines, assises sur une banquette, sont également taillées dans le rocher dans le mur du fond du sanctuaire. Celles-ci sont disposées de façon à être éclairées par les rayons du soleil levant qui pénètre au matin dans l'axe du temple, et suffit à les « ranimer ». Ces quatre effigies sont, de gauche à droite : Ptah, Amon-Rê, Ramsès II et Rê-Horakhty.

Ce dispositif permet donc à Ramsès de s'intégrer au panthéon de l'Égypte, et d'affirmer tout particulièrement son association à la divinité solaire, dont deux manifestations l'encadrent. Dans ce premier ensemble, la présence de Néfertari reste discrète : elle joue son rôle habituel, suivant le roi et agitant les sistres, notamment sur les murs latéraux de la deuxième salle hypostyle.

Si le Grand Temple est destiné à affirmer la divinité solaire du roi, le Petit Temple, aménagé dans la butte rocheuse d'Ibshek, est quant à lui explicitement dédié à Néfertari. Il est orienté cette fois-ci vers le Sud-Est, et regarde dans la direction d'où vient la crue du Nil. Sa façade, de douze mètres de haut, est agrémentée d'un ensemble de six statues debout réservées dans le rocher. De part et d'autre de l'entrée, deux représentations de Ramsès II encadrent un colosse de la reine, vêtue d'une robe moulante et coiffée d'une couronne constituée d'un disque solaire surmonté de deux hautes plumes, et encadré de cornes de vache lyriformes. Autour des deux

colosses de la reine, des légendes hiéroglyphiques précisent bien que le monument a été construit à son attention. On lit ainsi, de part et d'autre de la statue de droite :

*Le Roi de Haute et de Basse Égypte Ousermaâtrê Sétepenrê a construit un temple en creusant dans la colline, comme un ouvrage d'éternité dans Ta-Séty (la Nubie). Le Roi de Haute et de Basse Égypte Ousermaâtrê Sétepenrê l'a construit pour la grande épouse royale Néfertari Méretenmout, dans Ta-Séty, comme Rê éternellement et à jamais.*

Près de la statue de gauche, le rôle divin de la reine est également affirmé, dans une formule qui établit peut-être le lien avec l'autre sanctuaire, dédié à un Ramsès II solaire divinisé :

*Le temple, un monument grand et important, est destiné à la grande épouse royale Néfertari Méretenmout, par l'amour de qui le soleil se lève [...]*

Chacune de ces six statues colossales est encadrée par deux petites effigies de princes et de princesses ; mais on note qu'exceptionnellement cet honneur a été réservé aux six enfants de Néfertari à l'exclusion des autres descendants de Ramsès II. On trouve ainsi les princes Amonherkhepeshef et Parêherounemef associés aux statues centrales du roi, les princesses Mérytamon et Hénouttaouy avec les deux statues de la reine, les princes Méryrê et Méryatoum avec les statues latérales du roi.

Le sanctuaire est moins développé que celui du Grand Temple : il comporte une salle hypostyle à six colonnes, un vestibule étroit, et une chapelle cultuelle dont l'objet de culte est une représentation de la vache Hathor maîtresse d'Ibshek, qui semble sortir de la montagne en poussant devant elle une représentation du roi. Dans l'ensemble des bas-reliefs du temple, Néfertari est omniprésente, suivant le roi, faisant offrande à différentes divinités, recevant même la couronne solaire (celle qu'elle porte sur les colosses de la façade) des mains de Sothis et Isis. À cette occasion, elle apparaît clairement comme divinisée, tenant en main la croix-*ankh*.

Dans ce petit sanctuaire d'Ibshek, c'est en fait le principe de la crue fertilisante l'Égypte, une renaissance chtonienne perçue comme le complément de la régénération quotidienne du soleil, qui est célébré dans le Grand Temple au bénéfice de Ramsès. À cette occasion, la reine Néfertari divinisée se confond avec la déesse Hathor, déesse céleste, qui, dans un mythe égyptien bien connu, incarne l'inondation bienfaisante, venue du Sud pour se répandre sur l'Égypte. Dans ce jeu théologique complexe, les acteurs divins se confondent avec le couple royal en un point stratégique du

territoire égyptien : celui qui, aux confins du monde connu, peut symboliser l'origine même du fleuve bienfaiteur.



## *La tombe de Néfertari*

Une fois encore, nous devons nous résigner à ne rien savoir des conditions exactes de la disparition de Néfertari. En l'absence de document explicite, il est même malaisé de donner la date exacte de sa mort. Les échanges épistolaires avec la reine hittite Poudoukhépa, dont il a été question plus haut, lui confèrent encore un rôle actif dans la diplomatie égyptienne en l'an 21.

En revanche, son absence totale des discussions concernant le mariage de Ramsès II avec une princesse hittite – négociations dans lesquelles les tablettes de Bogazköy nous montrent que la même reine Poudoukhépa, son homologue, est très active – semble démontrer qu'elle avait quitté la scène à cette date.

À Abou Simbel, sur la stèle rupestre du vice-roi de Kouch Heqanakht, qui fut semble-t-il le responsable des derniers aménagements de ces temples, Néfertari est visiblement présentée comme défunte, recevant un hommage. Cela pourrait signifier qu'aux alentours de l'an 24, au moment même où fut achevé le Petit Temple dédié à sa gloire, elle n'était plus de ce monde. Rien n'autorise à penser qu'elle fut disgraciée ou bannie comme certains chercheurs l'ont parfois proposé : elle bénéficia à son décès de l'une des plus belles tombes de la vallée des Reines, et sa mémoire semble avoir été honorée, avec celle de la reine mère Touy, disparue sans doute quelques années avant elle, dans le mammisi du Ramesseum. La perte de sa momie, probablement détruite par les pilleurs de tombes – seuls deux genoux découverts dans son caveau pourraient en subsister –, interdit à jamais de formuler des hypothèses sur les causes de sa mort, sans doute survenue alors qu'elle avait une quarantaine d'années.

La tombe de Néfertari, qui porte le n° 66 de la vallée des Reines, est sans conteste la plus belle de celles que l'on peut aujourd'hui visiter dans cette nécropole. Les peintures, qui ont été récemment l'objet d'un long programme de restauration, y ont gardé une fraîcheur exceptionnelle ; on

voit se détacher, sur un fond blanc, les représentations dorées et multicolores de la défunte, des divinités qui la protègent, et des textes hiéroglyphiques qui les accompagnent.

L'hypogée de la reine est voisin de celui de sa belle-mère Touy, et se développe selon le même plan. Le roi Ramsès II avait manifestement prévu des sépultures très semblables pour les deux femmes les plus importantes de son règne. La tombe est orientée nord-sud ; on y accède par un premier escalier de dix-huit marches, débouchant dans une antichambre carrée décorée de textes et de vignettes du *Livre des Morts*. Une célèbre représentation de la reine jouant au jeu de *senet* y figure notamment.

Cette antichambre donne elle-même, à l'est, sur deux petites pièces en enfilade, dont le thème décoratif est la renaissance solaire de la reine, qui est successivement présentée aux différents dieux s'identifiant avec l'astre du jour. On la voit à droite conduite par Harsisès vers le couple constitué par Rê-Horakhty (Rê-Horus dans l'horizon) et Hathor, à gauche conduite par Isis vers le dieu Khepri, le dieu scarabée qui symbolise le soleil renaissant. Cette dernière image divine dépeinte dans la tombe est particulièrement célèbre, car, si la divinité assise est anthropomorphe, sa tête est constituée de l'ensemble du corps de l'insecte, ce qui donne à cette représentation un caractère insolite. Sur le mur oriental de la pièce la plus à l'est de ce dispositif, sont figurés assis, adossés l'un à l'autre, les dieux primordiaux, Atoum et Osiris.

Depuis la même antichambre, en se dirigeant cette fois-ci vers le sud, un second escalier mène à la chambre funéraire, plus vaste, dotée de quatre piliers. Le plafond est décoré d'étoiles, et les murs reproduisent les chapitres 144 et 146 du *Livre des Morts*. La paroi la plus au nord montre Néfertari face à Osiris, Hathor et Anubis, les dieux protecteurs de l'Autre-delà.

La fouille de la tombe a livré en outre des vestiges conséquents du mobilier funéraire de la reine, qui montrent sans ambiguïté que celle-ci fut bien inhumée dans la tombe prévue pour elle. En complément des fragments d'un sarcophage en granit rose furent recueillis des ouchebtis en bois de la reine, des coffrets brisés, quelques bijoux, une paire de sandales et des récipients d'offrandes. Au sol, les débris d'étoffes ayant à l'origine enveloppé la momie et deux fragments de genoux encore enrobés de résine étaient tout ce qui subsistait de l'épouse vénérée de Ramsès II.



# Bibliographie

CHR. DESROCHES-NOBLECOURT, CH. KUENTZ, *Le petit temple d'Abou Simbel*, Le Caire, 1968.

CHR. DESROCHES-NOBLECOURT (éd.), *Ramsès le Grand. Catalogue de l'exposition au Grand Palais*, Paris, 1976.

CHR. DESROCHES-NOBLECOURT, *Ramsès II. La véritable histoire*, Paris, 1996.

K.A. KITCHEN, *Ramsès II. Le pharaon triomphant*, Monaco, 1985.

CHR. LEBLANC, *Ta Set Néferou. Une nécropole de Thèbes-ouest et son histoire*, Le Caire, 1989.

CHR. LEBLANC, *Néfertari, « l'aimée de Mout »*, Monaco, 1999.

CHR. LEBLANC, *Reines du Nil*, Paris, 2009.

J. MASQUELIER-LOORIUS, *Séthi I<sup>er</sup> et le début de la XIX<sup>e</sup> dynastie*, Paris, 2013.

CL. OBSOMER, *Ramsès II*, Paris, 2012.

<sup>1</sup> Traduction reprise de l'ouvrage de Claude Obsomer, *Ramsès II*, Paris, 2012.

## Taousert, « la Puissante »

### Une décennie d'intrigues au palais



La reine Taousert est sans doute l'une des souveraines d'Égypte les plus connues de nos contemporains, mais elle doit davantage cet honneur au rôle central qu'elle joue dans le *Roman de la Momie* de Théophile Gautier qu'à son véritable règne qui fut court, et reste, dans son déroulement, très mal documenté. Elle fut en tout cas la dernière des quatre reines qui ont, pendant les quelque trois millénaires de l'histoire pharaonique, exercé le pouvoir en leur nom, en adoptant une titulature royale complète.

La Tahoser de Gautier, qui a fait rêver beaucoup d'entre nous, n'a que peu de rapports avec le personnage historique dont elle s'inspire. Le roman reflète en revanche le romantisme de l'époque où le livre a été écrit (1858), quelques décennies seulement après le déchiffrement des hiéroglyphes par Jean-François Champollion, et dans le contexte des grandes explorations scientifiques de l'Égypte du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. L'écrivain était au courant des découvertes archéologiques de son temps, et un lointain reflet de l'expédition de Karl Richard Lepsius dans la vallée du Nil entre 1842 et 1845 s'attache sans doute au nom du savant prussien du roman, le D<sup>r</sup> Rumphius. L'ouvrage débute par la découverte d'une tombe inviolée dans la vallée des Rois. Après maintes péripéties, les explorateurs parviennent à la salle du sarcophage, où des traces de pas sont encore visibles :

*Sur la fine poudre grise qui sablait le sol se dessinait très nettement, avec l'empreinte de l'orteil, des quatre doigts et du calcanéum, la forme d'un pied humain ; le pied du dernier prêtre ou du dernier ami qui s'était retiré, quinze cents ans avant Jésus-Christ, après avoir rendu au mort les honneurs suprêmes. La poussière, aussi éternelle en Égypte que le granit, avait moulé ce pas et le gardait depuis plus de trente siècles, comme les boues diluviennes durcies conservent la trace des pieds d'animaux qui la pétrissent.*

Une fois le sarcophage de basalte ouvert, et la momie démaillotée, apparaît le corps parfaitement préservé d'une jeune femme d'une grande beauté, dont Lord Evendale, le jeune aristocrate anglais qui subventionne l'expédition, tombe éperdument amoureux :

*Le dernier obstacle enlevé, la jeune femme se dessina dans la chaste nudité de ses belles formes, gardant, malgré tant de siècles écoulés, toute la rondeur de ses contours, toute la grâce souple de ses lignes pures. Sa pose, peu fréquente chez les momies, était celle de la Vénus de Médicis, comme si les embaumeurs eussent voulu ôter à ce corps charmant la triste attitude de la mort, et adoucir pour lui l'inflexible rigidité du cadavre [...] La tête semblait endormie plutôt que morte ; les paupières, encore frangées de leurs longs cils, faisaient briller entre leurs lignes d'antimoine des yeux d'émail lustrés des humides lueurs de la vie ; on eût dit qu'elles allaient secouer comme un rêve léger leur sommeil de trente siècles. Le nez, mince et fin, conservait ses pures arêtes ; aucune dépression ne déformait les joues, arrondies comme le flanc d'un vase ; la bouche, colorée d'une faible rougeur, avait gardé ses plis imperceptibles, et sur les lèvres voluptueusement modelées, voltigeait un mélancolique et mystérieux sourire plein de douceur, de tristesse et de charme : ce sourire tendre et résigné qui plisse d'une si délicieuse moue les bouches des têtes adorables surmontant les vases canopes au Musée du Louvre.*

Aux côtés de la momie, la découverte d'un papyrus hiéroglyphique permet par un jeu de mise en abyme de raconter l'histoire de la défunte, victime elle aussi d'un amour impossible. Jeune fille d'Égypte, Tahoser s'ennuie dans le palais de son père, le grand prêtre Petamounoph, lorsqu'elle tombe amoureuse d'un jeune Hébreu du nom de Poéri. Elle fuit pour le rejoindre dans sa maisonnée, en se faisant passer pour une servante – hélas celui-ci est déjà épris d'une femme de son peuple, dénommée Ra 'hel. Dans le même temps, le pharaon Ramsès, qui a remarqué la beauté de Tahoser à son retour d'une campagne militaire, la fait activement rechercher. Trahie, celle-ci est enlevée sur ordre du roi, qui en fait contre son gré sa reine et son héritière. Lorsque, au cours de l'Exode, le pharaon lancé dans la poursuite des Hébreux est englouti par les flots, c'est tout naturellement que Tahoser lui succède :

*Tahoser attendit en vain Pharaon et régna sur l'Égypte, puis elle mourut au bout de peu de temps. On la déposa dans la tombe magnifique préparée pour le roi, dont on ne put retrouver le corps, et son histoire, écrite sur papyrus avec des têtes de chapitre en caractères rouges, par*

*Kakevou, grammate de la double chambre de lumière et gardien des livres, fut placée à côté d'elle sous le lacis des bandelettes.*

Si la conclusion du roman rejoint en quelque sorte la réalité historique sur ce dernier point – l'accès au pouvoir de la reine pour un temps limité –, le cheminement de celle-ci vers le trône a bien sûr été très différent.



## ***La situation politique à la fin de la XIX<sup>e</sup> dynastie***

L'accession au pouvoir de Taouert prend place en effet, comme dans les trois autres cas où une femme réussit à se faire officiellement reconnaître comme pharaon, dans des circonstances extrêmement complexes, dont la documentation disponible ne rend probablement compte que de façon très partielle.

La situation a vraisemblablement pour première origine le très long règne de Ramsès II – mort à près de 90 ans, après avoir occupé le trône pendant un peu plus de 66 années. Ce souverain avait en outre multiplié sa descendance en pratiquant une politique de mariages diplomatiques hors du commun : comme nous l'avons vu, il eut plusieurs « grandes épouses royales », ainsi que de très nombreuses concubines et épouses secondaires. On estime que sa descendance masculine comptait au moins 50 princes – dont la plus grande partie bénéficia de l'aménagement d'une véritable catacombe, dans la tombe KV 5 à l'entrée de la vallée des Rois.

À sa disparition c'est Merenptah, le 13<sup>e</sup> des fils que Ramsès II avait eus de l'une de ses grandes épouses royales qui lui succède, ses aînés ayant tous disparu avant lui. Ce souverain, arrivé âgé au pouvoir, régna alors environ 10 ans selon les sources qui nous sont parvenues, avant de léguer le pouvoir à son troisième fils, Séthi-Merenptah, qui monte autour de 1200 av. J.-C. sur le trône sous le nom de Séthi (II) Ouserkheperourê.

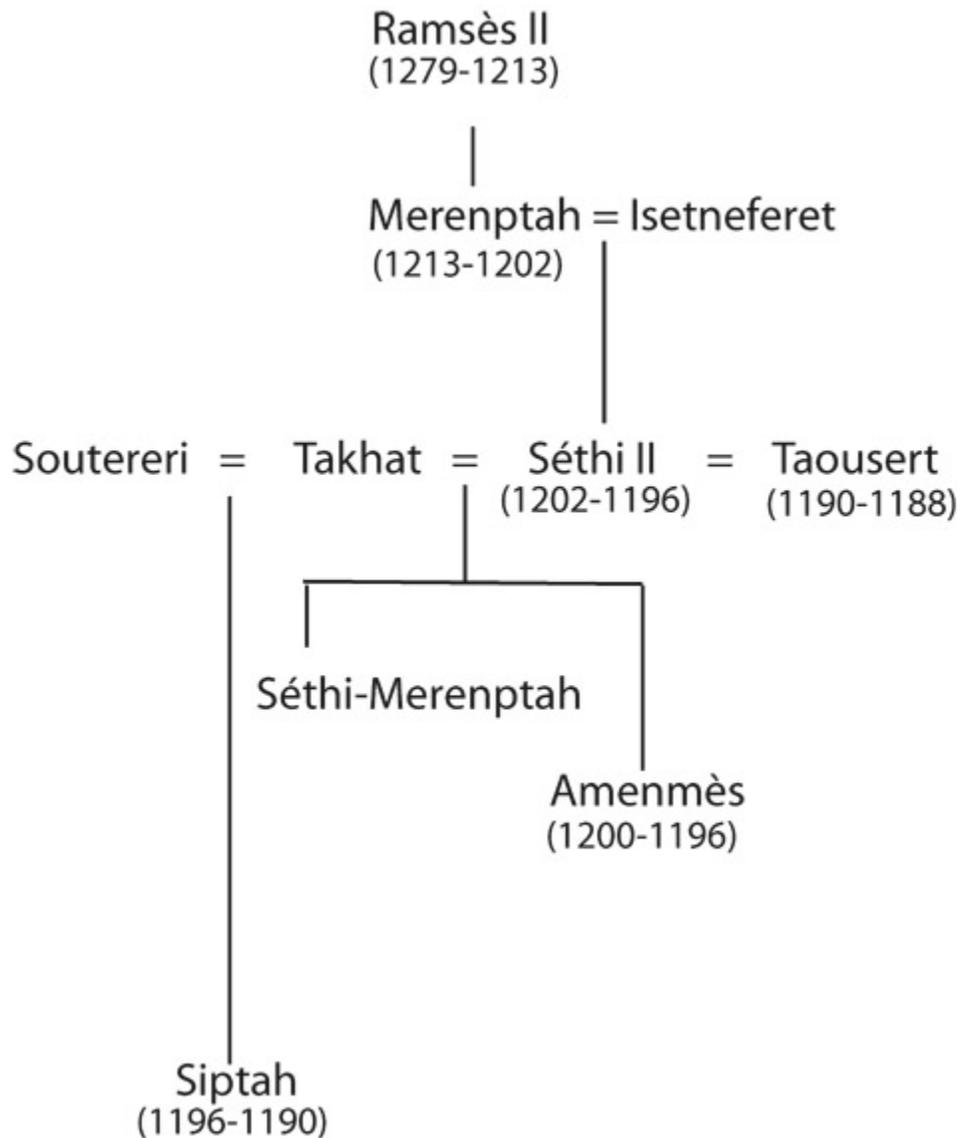


fig. 14 : Arbre généalogique de la famille royale au temps de Taousert.

Cette succession de souverains met surtout l'accent sur le vieillissement général de la famille royale et des héritiers présomptifs au trône : si Merenptah – comme le suggère l'analyse de sa momie – avait autour de 70 ans à son décès, son successeur pouvait avoir à son tour entre 40 et 50 ans à son avènement. Et c'est comme grande épouse royale de ce roi Séthi II que Taousert, dont les origines familiales nous restent inconnues, fait son entrée dans l'histoire.



## *Le règne de Séthi II*

Séthi II ne semble pas, à l'origine, avoir manqué de légitimité. Son père l'avait désigné comme successeur dès le début de son règne, et lui avait confié d'importantes responsabilités dans la gestion du royaume. Et pourtant, c'est pendant son court règne d'un peu plus de cinq années qu'éclate une crise politique majeure. En l'an 2 du roi, un pouvoir concurrent se constitue dans la région thébaine, où un « anti-pharaon » du nom d'Amenmès prend le pouvoir, sans doute avec l'appui du grand prêtre d'Amon – un certain Romeröy, en place depuis la fin du règne de Ramsès II – et celui du vice-roi de Kouch<sup>1</sup>, Khaemteri. Les cartouches de Séthi II sont alors martelés dans la région thébaine, notamment dans la tombe qu'il avait commencé à faire creuser pour lui dans la vallée des Rois.

L'abondante documentation découverte dans le village des artisans de Deir el-Medineh montre que l'arrivée de ce nouveau roi eut des répercussions importantes sur l'administration du sud du pays – avec notamment le renvoi du vizir de Thèbes. La question qui se pose est celle de l'identité de cet Amenmès, qui régna quatre ans – mais sans doute exclusivement sur l'ensemble formé par la Nubie et la Thébaïde – avant de disparaître, dans des conditions non élucidées, quelques mois avant son rival du nord de l'Égypte. Il est certain qu'il appartenait à la famille royale, ce qui a pu faciliter le ralliement d'une partie des notables à sa cause. Certains pensent qu'il pouvait s'agir d'un rejeton d'une branche collatérale de la famille royale – par exemple, un descendant de l'un des nombreux frères de Merenptah – mais plus nombreux sont ceux qui proposent qu'Amenmès ait été plus simplement un fils de Séthi II, qui se serait rebellé contre son père.

Séthi II aurait en effet eu, outre Taousert, deux autres épouses : une dénommée Takhat, peut-être elle-même une descendante directe de Ramsès II, et une femme d'origine asiatique du nom de Soutereri. Ces deux femmes semblent – à la différence de Taousert – lui avoir donné une descendance masculine. Au moins deux fils seraient nés de l'union de Séthi II et Takhat : le premier, un certain Séthi-Merenptah, figure sur le temple reposoir de barque érigé par Séthi II dans la première cour du temple de Karnak. Il y porte la mention de « fils aîné du roi », mais semble avoir

disparu bien avant son père. Un second fils, de la même épouse, pourrait être cet usurpateur Amenmès, que certains identifient à un « vice-roi de Kouch » (c'est-à-dire un gouverneur de la Nubie) sous le règne de Merenptah. Un prince depuis longtemps adulte et exerçant de hautes responsabilités administratives et militaires, ce qui lui aurait permis progressivement de s'imposer sur toute la partie méridionale du pays. De la dernière épouse, Soutereri, semble issu Ramsès-Siptah, qui monta sur le trône d'Égypte à la mort de Séthi II.

Les relations au sein de la famille royale se révèlent donc complexes. Au moment où le roi accède au pouvoir, tout indique en effet que la reine Taouert a une réelle préséance sur les autres épouses, si tant est que Takhat soit encore vivante sous le règne de Séthi II. C'est elle qui est régulièrement associée à son époux sur les monuments de celui-ci. En outre, témoignage de son influence et de son ambition, elle semble s'être assez vite arrogé un autre privilège exceptionnel : celui d'avoir sa tombe dans la vallée des Rois, hypogée dont les travaux d'aménagement furent lancés dès l'an 2 de son époux. Elle est, avec Hatchepsout, la seule reine à avoir bénéficié d'une telle distinction.

Nous ne sommes en rien informés des luttes d'influence qui pouvaient avoir lieu au sein de la Cour royale dans la capitale de Per-Ramsès, à l'est du Delta du Nil, sous ce règne ; mais il est légitime de penser que cet honneur insigne fait à l'épouse royale consacrait l'influence hors du commun qu'elle exerçait sur le pharaon dès le début de son règne. Il est même très vraisemblable que ce déséquilibre flagrant au sein de l'État soit l'un des éléments majeurs ayant poussé un prince considérant comme légitimes ses propres droits au trône à entrer en rébellion contre son père et à usurper le pouvoir.



## ***Le règne de Siptah***

La disparition rapide d'Amenmès, puis celle de Séthi II au début de sa sixième année de règne, marquent alors une étape supplémentaire dans la progression de Taouert vers le sommet de l'État. L'héritier du trône,

Ramsès-Siptah, qui prend, peu de temps après son couronnement, le nom de Merenptah-Siptah, était en effet un très jeune homme.

L'analyse de sa momie, découverte en 1898 dans une cachette de la vallée des Rois, a démontré qu'au terme de ses six ans de règne, il avait moins de vingt ans, et qu'il était de plus frappé d'une malformation physique : un pied bot. Ce roi semble avoir été – comme Toutânkhamon un siècle et demi avant lui – une marionnette aux mains de son entourage.

Au sein de celui-ci, deux personnages se partagent clairement le pouvoir : Taouert et le chancelier Bay. Ce dernier fut indiscutablement un acteur hors normes de l'histoire égyptienne. D'origine étrangère, il est pourtant représentatif de toute une catégorie du personnel palatial à l'époque ramesside. En effet, à la suite des grandes campagnes militaires menées par les souverains du Nouvel Empire au Proche-Orient, des populations nombreuses originaires du Proche-Orient ont été régulièrement déportées en Égypte. Elles y ont la plupart du temps été affectées au service des temples divins ou du palais royal, ce qui a permis à de nombreux individus de connaître, dans ce cadre, une importante promotion sociale.

Sous le règne de Séthi II, Bay, qui porte aussi le nom basilophore de Ramsès-kha-em-netjerou (« Ramsès apparaît comme les dieux » – probablement adopté en hommage au grand roi Ramsès II), exerce les fonctions d'échanson royal (*ouba*). Il est donc, comme ses homologues, directement au service du roi, ce qui est un moyen efficace pour concentrer des pouvoirs. La documentation qui nous est parvenue montre d'ailleurs que des échansons royaux d'origine asiatique ont très régulièrement, depuis la fin de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, joué le rôle important d'hommes de confiance et de porte-parole du souverain.

Sans que l'on puisse savoir exactement quel fut son rôle à ce moment précis, Bay semble avoir pris une importance démesurée lors du changement de règne : dans les monuments officiels qu'il a laissés, il se prévaut à deux reprises d'être « celui qui a établi le roi sur le trône de son père ». Sans doute a-t-il joué de toute son influence, et de sa maîtrise des rouages administratifs de l'État, pour placer Siptah sur un trône qui pouvait lui être disputé.

Ce qui est clair, à partir de ce moment, c'est que le roi et Bay sont quasiment indissociables dans la documentation. Ce dernier, qui prend le titre de « grand chancelier du pays tout entier », doit gouverner de fait le pays. À son tour, il s'octroie le privilège de faire creuser sa tombe dans la

vallée des Rois, un hypogée (KV 13) qu'il n'occupera finalement pas et laissera inachevé. De même, le matériel découvert dans le temple mémorial élevé à l'ouest de Thèbes pour Siptah mêle étroitement le matériel au nom du roi et celui au nom du chancelier, comme si cette institution avait été conçue pour célébrer conjointement le culte funéraire des deux personnages.

D'autres signes montrent encore l'importance du haut fonctionnaire, notamment le fait qu'il bénéficie de la production de vignobles d'État, dont des livraisons ont été découvertes dans ce temple. La toute-puissance de ce parvenu a d'ailleurs probablement incommodé une partie de la société égyptienne de son temps, et laissé de mauvais souvenirs : en effet, au début de la XX<sup>e</sup> dynastie, le roi Ramsès III rappelle dans le papyrus Harris I les temps troublés qui ont précédé son règne en stigmatisant ainsi l'action du chancelier :

*Le pays de Kemet était aux mains de princes et de chefs de cités, chacun d'eux, grand ou petit, ne cessant de tuer son semblable [...] Iarsou (littéralement « Celui qui s'est fait lui-même »), un Asiatique, était leur prince, car il avait placé le pays entier sous son propre contrôle.*

On peut se demander ce que devenait Taouert dans ces circonstances. En fait, il semble qu'elle ait elle-même accordé sa caution à la situation, en jouant le rôle d'une régente de la famille royale, et qu'elle ait immédiatement tiré de cette position un bénéfice personnel. On note en effet que les travaux de construction de sa propre tombe dans la vallée des Rois, interrompus depuis l'usurpation d'Amenmès, reprennent précisément en l'an 1 de Siptah. Des bas-reliefs du temple d'Amada, en Nubie, donnent peut-être l'image la plus juste de l'alliance politique qui avait alors pu être conclue. Sur le montant droit de la porte du vestibule de ce temple, la reine est représentée debout, tenant des sistres, identifiée comme « la grande épouse royale », tandis que sur le montant gauche le chancelier Bay est représenté agenouillé, en adoration devant les cartouches de Siptah.

Les intrigues entre différentes factions de la Cour n'avaient pas dû cesser pour autant, et l'on peut facilement s'imaginer, d'après des exemples plus proches de nous, à quelles luttes d'influence pouvaient s'y livrer les différentes coteries. En dernière instance, il est probable que la reine Taouert ait emporté l'avantage – bien que rien ne permette de restituer le détail des événements. La récente découverte d'un ostracon de Deir el-

Medina (O. IFAO 1864) montre en tout cas que le chancelier Bay, au faîte de sa puissance, fut exécuté sur ordre du roi à la fin du règne de Siptah. Il s'agit d'une annonce faite aux ouvriers chargés de creuser la tombe royale :

*An 5, troisième mois de shemou, le 27. Ce jour, le scribe de la Tombe Paser est venu en personne annoncer : Pharaon, vie, santé, force, a fait exécuter le grand ennemi Bay.*

Il est évidemment impossible de savoir comment cette chute fut organisée, mais il semble très probable que son architecte fut aussi celle à qui l'opération profitait le plus. Car la voie était ainsi dégagée : quelque 14 mois plus tard, après la mort de Siptah – dans des circonstances par ailleurs inconnues –, le deuxième mois de la saison *akhet* de l'an 6 de son règne, la reine Taousert – qui devait, depuis la date de l'exécution du chancelier Bay, assumer la réalité du pouvoir – monta officiellement sur le trône.



## ***Le règne personnel de Taousert***

Une dizaine d'années ont donc été nécessaires à la reine pour passer du statut de grande épouse royale à celui de pharaon, en passant par celui de régente. Elle adopte la titulature tout à fait classique d'un souverain égyptien qui débute par l'expression « Le taureau puissant », comme celle de la quasi-totalité des rois du Nouvel Empire – chose que n'avait pas faite Hatchepsout :

*L'Horus : « Le Taureau puissant aimé de Maât, le maître de grâce dans la royauté, à l'image d'Atoum »*

*L'Horus d'or : « Celui qui fonde l'Égypte et qui soumet les pays étrangers »*

*Le roi de Haute et Basse Égypte : « La fille de Rê aimée d'Amon » ou « La fille de Rê, dame de la Terre aimée (Ta-Mery) »*

*Le fils de Rê : « Ta-Ouseret (la puissante) aimée de Mout/ou Choisie par Mout »*

Autre singularité, la reine commence le décompte de ses années au pouvoir à partir de la disparition du roi Séthi II, et fait donc comme si son prédécesseur immédiat n'avait jamais existé – bien qu'elle ait probablement dû organiser les funérailles de celui-ci dans la tombe de la vallée des Rois (KV 47) qui avait été aménagée pour lui, et qu'il a bien occupée. La première date qui peut lui être associée est donc l'an 6, 2<sup>e</sup> mois d'*akhet*,

jour 18 – moment probable de la disparition de Siptah –, dans un graffiti de sa propre tombe. Elle disparaît probablement au cours de son an 8 – dernière date de règne attestée – après avoir occupé seule le trône d'Égypte pendant une période très brève – entre un an et demi et deux ans.

Ce laps de temps trop court ne lui a donc pas permis de bâtir de nombreux monuments à travers l'Égypte. Des traces de son activité s'observent à Héliopolis, où elle a laissé une très belle statue en quartzite à son effigie, mais dont la tête est malheureusement perdue aujourd'hui, ce qui nous prive, comme dans le cas de la reine Néferousobek dont nous avons parlé plus haut, d'une connaissance plus approfondie des traits de la reine. À Memphis, on retrouve sa titulature sur un montant de porte ; à Per-Ramsès, la résidence ordinaire des rois de l'époque ramesside, elle semble avoir entrepris de construire un temple mémorial à son nom. Ses cartouches figurent également sur une trentaine de petits objets votifs retrouvés dans le temple d'Hathor de Sérabit el-Khadim, au Sud-Sinaï, et même sur un bracelet en faïence découvert à Timna, en Israël, ce qui peut laisser penser qu'elle organisa des expéditions vers les mines de turquoise et de cuivre à l'est de la vallée du Nil. On trouve encore sa trace à Abydos et à Hermopolis, en Moyenne Égypte, et un trésor de vases d'argent et d'or à son nom a été découvert à Bubastis, dans l'est du Delta.

Mais l'œuvre de son règne fut incontestablement le parachèvement de sa tombe dans la vallée des Rois.

Le chantier de cet hypogée, lancé en l'an 2 du règne de Séthi II, puis rouvert en l'an 1 de Siptah après quelques années d'interruption, prend en effet une autre dimension au cours du règne personnel de la reine. La tombe est alors remaniée en fonction de la personnalité nouvelle de sa commanditaire : toutes les mentions de Siptah en sont ôtées, pour être remplacées par celles de Séthi II dans les parties les plus anciennement aménagées. Dans la salle du sarcophage, pourvue d'un plafond astronomique, la mise en place de compositions funéraires comme le *Livre des Portes* ou le *Livre des Cavernes* est conforme à ce que l'on peut attendre dans la tombe d'un roi, et Taousert y est présentée comme une reine régnante.

Dans certains cas, l'adjonction de désinences féminines à des adjectifs qualifiant des divinités masculines comme Osiris marque peut-être une tentative d'adapter plus spécifiquement le décor au sexe de l'occupante des lieux. Dans son état final, cette tombe est l'une des plus longues de la vallée

des Rois – elle mesure 112 m de long, et possède deux chambres funéraires distinctes –, cette particularité étant peut-être due à son remaniement pour accueillir Sethnakht, successeur de la reine, dans un dernier temps.

Outre sa tombe, Taousert avait également fait bâtir pour elle un temple mémorial sur la rive ouest de Thèbes, entre les fondations de Thoutmosis IV et de Merenptah. L'archéologue W.M.F. Petrie y avait découvert, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de très nombreux dépôts de fondation (notamment des petites plaques en faïence) portant ses cartouches et permettant de lui attribuer sans discussion ce bâtiment.

La reprise récente des fouilles démontre maintenant qu'il s'agissait d'une construction importante en pierres, dotée de dépendances en briques crues, qui a dû faire l'objet de travaux jusqu'à l'extrême fin du règne, comme en témoigne la découverte récente, sur l'un des blocs, d'une inscription mentionnant encore l'an 8 de la reine.

Nous ne connaissons pas les circonstances exactes de la disparition de Taousert – le plus simple est d'imaginer que son décès fut naturel, à un âge probablement avancé. En tout cas, elle n'a manifestement pas été victime d'une persécution particulière après sa mort.

Elle fut dans un premier temps inhumée dans la tombe qu'elle s'était fait préparer avec soin dans la vallée des Rois, sans doute par les soins du pharaon Sethnakht, fondateur de la XX<sup>e</sup> dynastie, qui lui succéda. Les relations que ce dernier entretenait avec elle ne sont pas non plus évidentes pour les historiens.

Certains pensent qu'il a pu organiser un coup d'État, et constituer un pouvoir concurrent de celui de la reine, ce que rien ne permet de démontrer. Les origines du personnage lui-même sont obscures : son nom formé sur celui du dieu Seth semble fortement s'inspirer de la tradition de la XIX<sup>e</sup> dynastie, la famille des Séthi et Ramsès, à laquelle il pourrait être apparenté. Dans le Papyrus Harris I, une narration postérieure à son règne, il est dit qu'il a purifié le grand trône d'Égypte avant de devenir roi – c'est précisément l'épisode où il est aussi question de Iarsou, « celui qui s'est fait lui-même », allusion claire au chancelier Bay.

Notre idée est que, loin d'être un concurrent de Taousert, Sethnakht a très bien pu, au contraire, être l'un de ses principaux soutiens dans l'élimination du chancelier – ce qui lui aurait valu, en retour de bons procédés, d'être désigné comme l'héritier officiel de la reine.

Les malheurs *post mortem* de Taousert ne commencent qu'avec le règne de Ramsès III. Sethnakht avait à son tour commencé à faire creuser pour lui un hypogée dans la vallée des Rois (KV 11), mais il n'eut pas le temps d'achever ce projet en raison de la brièveté de son propre règne (trois années au plus).

Son fils et successeur, Ramsès III, fit alors terminer la tombe pour son propre usage, et décida d'attribuer celle de Taousert à son père – en la faisant remanier. La reine fut alors déménagée, pour être placée aux côtés de son époux, Séthi II, dans la tombe KV 15. C'est sans doute pendant ce transfert qu'une partie de son mobilier funéraire, et notamment deux magnifiques bracelets en argent la représentant face à son époux, fut détournée par des mains malhonnêtes, et placée dans une cachette où des archéologues la redécouvrirent en 1908.

Vers la fin du règne de Ramsès III, le sommeil de la reine fut encore troublé : on rouvrit la tombe de Séthi II où elle reposait, et le sarcophage de granit qui l'abritait fut récupéré et assigné à un fils royal du nom de Amonherkhepeshef...

S'il est vraisemblable que Sethnakht respecta la mémoire de Taousert, celle-ci ne bénéficia donc pas des mêmes égards de la part de Ramsès III, artisan véritable de ce jeu de chaises musicales dans la nécropole royale. Le deuxième roi de la XX<sup>e</sup> dynastie semble d'ailleurs éviter soigneusement de faire la moindre mention de la reine : il l'omet dans une procession royale représentée sur les murs de son temple thébain de Medinet Habou, où l'on peut voir Séthi II et son père se succéder directement.

Dans le grand Papyrus Harris I, un document historique exceptionnel, qui dresse un bilan dithyrambique de l'action de Sethnakht et Ramsès III à la tête de l'État égyptien, le laps de temps correspondant au règne de Taousert est visiblement identifié à des années d'anarchie, et le mérite de la destitution de Bay est attribué à Sethnakht.

Il faut dire que le troisième Ramsès, roi tout-puissant, véritable fondateur d'une nouvelle lignée royale, avait tout à fait intérêt à faire oublier les circonstances exactes, peut-être moins glorieuses, qui avaient permis à son père d'accéder au trône d'Égypte.



## *Épilogue*

En 1898, l'égyptologue lyonnais Victor Loret découvrit dans la tombe d'Amenhotep II (KV 35) une cachette où avaient été réunies un grand nombre des momies des rois du Nouvel Empire. Cette dernière sépulture leur avait été donnée, après le pillage complet de la nécropole royale, par les prêtres de la XXI<sup>e</sup> dynastie, en réutilisant des débris de leur matériel funéraire initial.

Ainsi, dans la même petite annexe de la salle du sarcophage, étaient disposées les unes contre les autres, en deux rangées, les dépouilles de Thoutmosis IV, Amenhotep III, Séthi II, Merenptah, Siptah, Ramsès IV, V et VI, et celle d'une femme, les bras placés dans une position que certains égyptologues pensent avoir été, lors de la momification, réservée aux rois. Aucun élément n'était plus disponible pour l'identifier formellement – elle était simplement placée sur un couvercle de sarcophage retourné, inscrit au nom de Sethnakht. La momie de Sethnakht lui-même fut retrouvée dans l'antichambre de la tombe, allongée dans la coque d'un modèle de bateau.

Il est tout à fait possible que la femme anonyme découverte parmi les restes de tant de rois soit Taousert – une femme bien moins jeune que la Tahoser de Gautier, et dont la vie avait plus probablement été guidée par la quête assoiffée du pouvoir que par la poursuite d'un amour impossible. S'il s'agit bien de la reine, ce que la recherche archéologique aura sans doute du mal à démontrer formellement, l'ironie du sort a peut-être voulu que soient réunis dans leur dernière demeure, avec elle, Séthi II, Siptah et Sethnakht, la plupart des acteurs principaux de cette décennie d'intrigues qui clôt la XIX<sup>e</sup> dynastie.



# Bibliographie

H. ALTENMÜLLER, « Tausret und Sethnacht », *JEA* 68, 1982, p. 107-115.

M. DELLA MONICA, *Mystérieuse Taousert*, Paris, 2004.

A. DODSON, D. HILTON, *The Complete Royal Families of Ancient Egypt*, Londres, 2004.

P. GRANDET, « L'exécution du chancelier Bay » (O. IFAO 1864), *BIFAO* 100, 2000, p. 339-345.

N. GRIMAL, *Histoire de l'Égypte ancienne*, Paris, 1989.

CHR. LEBLANC, *Reines du Nil*, Paris, 2010.

CL. VANDERSLEYEN, *L'Égypte et la vallée du Nil*, II, Paris, 1998.

CHR. ZIEGLER, *Reines d'Égypte. D'Hétéphérès à Cléopâtre*, Monaco, Paris, 2008.

[1](#). Le vice-roi de Kouch est au Nouvel Empire un haut fonctionnaire chargé d'administrer pour la couronne l'ensemble de la Nubie conquise par les Égyptiens.

# Tiyi

## L'échec d'une conspiration



Elle aurait pu avoir un rayonnement exceptionnel, laisser d'elle de nombreuses figurations dans la statuaire et les bas-reliefs avant de recevoir une tombe décorée dans la vallée des Reines. Elle portait un nom presque prédestiné, celui de Tiyi, qui était aussi celui de la grande épouse royale d'Amenhotep III, si souvent représentée comme une égale aux côtés de son époux, et encore régulièrement mentionnée, comme reine mère, après l'accession au trône de son fils Akhénaton (voir *supra* Tiyi). Mais les seules mentions que nous avons d'elle sont regroupées dans un même dossier judiciaire, qui établit une liste de personnages accusés d'avoir comploté, dans des circonstances qui restent pour nous en partie obscures, contre le roi Ramsès III, deuxième souverain de la XX<sup>e</sup> dynastie, en 1153 av. J.-C. Un complot qui est couramment appelé par les égyptologues la « conspiration du Harem », et qui se solda visiblement par un échec, dont témoigne un ensemble exceptionnel de papyrus correspondant aux minutes du procès intenté aux membres de la conjuration. À des degrés divers, le papyrus judiciaire de Turin, les papyrus Lee et Rollin ainsi que les textes Rifaud A-C et E permettent de reconstituer certaines phases de la conspiration, d'identifier les personnages impliqués dans l'affaire, et d'avoir une idée de la punition qui leur fut infligée.

De cette femme, nous ne saurons rien d'autre que le peu qu'en disent ces documents : aucune information plus personnelle n'est disponible sur elle, et nous n'avons aucune idée de son apparence physique ; tout au plus pouvons-nous déduire des circonstances du complot qu'elle était probablement âgée de 40 à 50 ans, peut-être plus, l'un de ses fils pouvant alors prétendre à la couronne. Nous ignorons d'ailleurs jusqu'au sort qui lui fut réservé au terme de la procédure alors que des indications claires sont fournies sur les condamnations hiérarchisées des nombreux autres membres de la conjuration : est-ce un simple hasard de la documentation, le dossier ne nous étant pas parvenu au complet, ou est-ce que l'on a voulu, par raison d'État, ne pas le dévoiler ?

Ce dont on peut en revanche être sûr, c'est que cette mystérieuse reine Tiyi n'est pas au cours de l'histoire la seule épouse royale à avoir peut-être été l'instigatrice d'un complot dans les milieux proches du pouvoir, bien que la documentation à notre disposition soit souvent extrêmement allusive et pudique sur ces faits. Le sujet en est, il est vrai, particulièrement délicat et sans doute aux frontières mêmes de l'« indicible » pour la société égyptienne des temps pharaoniques.

Comment, dans un monde si clairement dominé par la figure d'un roi tout-puissant, rendre compte d'actes portant atteinte à la personne même du souverain, s'élevant contre ses choix, voire contre son intégrité physique ? Des agissements qui dévalorisaient d'ailleurs, par leur pragmatisme, la politique parfois complexe de légitimation royale. On note en effet qu'au Nouvel Empire, le concept de théogamie est régulièrement mis en avant pour prôner l'ascendance divine du roi ; à deux reprises, une union charnelle entre la grande épouse royale et le dieu Amon a été représentée dans des temples thébains, afin de montrer le souverain engendré par elle – Hatchepsout dans un cas (voir *supra* Hatchepsout), Amenhotep III dans l'autre – comme l'enfant charnel du dieu.

Les complots émanant de l'entourage royal ont pourtant dû être nombreux tout au long de l'histoire pharaonique, même si très peu ont laissé une trace dans la documentation, d'autant que les règles de succession n'étaient pas fixées de façon immuable. Il pouvait être tentant de les manipuler, notamment dans les cas où la descendance royale se trouvait multipliée par les mariages pluriels du roi.



## *Les complots de harem à travers l'histoire égyptienne*

Le premier témoignage d'un complot dans l'entourage du roi remonte à la VI<sup>e</sup> dynastie (c. 2300 av. J.-C.). Une stèle découverte à Abydos, et gravée au nom d'Ouni, un haut dignitaire proche du roi Pepi I<sup>er</sup>, nous en livre sans doute, au sein de son autobiographie, un premier indice. Pour montrer le degré de confiance que lui témoignait le roi, ce personnage mentionne, entre autres faits remarquables accomplis au long de sa carrière, une affaire d'État à laquelle il a été mêlé. On apprend alors qu'il a été appelé à siéger dans une cour où la grande épouse royale était mise en accusation :

*Lorsqu'il y eut un procès à huis clos dans le harem royal contre l'épouse royale, la Grande du sceptre-hetes, Sa Majesté fit en sorte que j'aie l'écouter seul. Aucun magistrat ni vizir, aucun fonctionnaire, n'était là, à part moi seul, parce que j'étais compétent, présent dans le cœur de Sa Majesté, parce que Sa Majesté avait confiance en moi. Ce fut moi seul qui mis par écrit (le procès-verbal), avec seulement un responsable de Nekhen, alors que ma fonction était celle de directeur des employés du palais. Jamais auparavant quelqu'un comme moi n'avait entendu un secret du harem royal, mais Sa Majesté fit en sorte que je l'entende, car j'étais compétent, dans le cœur de Sa Majesté, plus que tout autre de ses fonctionnaires, de ses dignitaires, de ses serviteurs.*

S'agissait-il d'une affaire d'adultère, de complot contre la personne du roi ? Le texte peine à en dire davantage et, comme nous l'avons vu déjà, si l'évocation du cadre officiel de l'action du pharaon est déjà abondante aux premiers temps de l'histoire pharaonique, il est bien plus malaisé d'avoir une idée de ses affaires privées.

Rappelons qu'à cette période, pour ne pas diminuer le prestige d'un roi, il semble que l'on ait été jusqu'à faire disparaître toute mention de lui avant sa montée sur le trône – les problèmes de succession, les rivalités entre plusieurs héritiers présomptifs de la couronne, sont donc de ce fait régulièrement effacés de la documentation officielle. Impossible donc, dans ce cas précis, d'en savoir plus, ni même de rechercher la trace de cette reine dans la documentation contemporaine, son nom étant soigneusement passé sous silence.

Plusieurs centaines d'années plus tard, autour de 1950 av. J.-C., c'est cette fois ici bien plus explicitement que les sources évoquent l'assassinat du roi Amenemhat I<sup>er</sup>, le fondateur de la XII<sup>e</sup> dynastie, au terme de 30 années de règne. L'événement est, chose exceptionnelle, énoncé de façon directe dans l'*Enseignement d'Amenemhat I<sup>er</sup>* qui est placé de façon posthume dans sa bouche, où il se plaint notamment de l'ingratitude des hommes :

*C'était après le dîner et la nuit était venue. Je prenais une heure de détente, allongé dans ma chambre car j'étais las et ma pensée commençait à glisser dans le sommeil. C'est alors que furent brandies les armes destinées à me protéger, alors que j'étais comme un serpent du désert. Je m'éveillai à cause d'un combat, et ayant repris mes esprits, je découvris que c'était un assaut de la garde. Si j'avais pu saisir les armes rapidement, j'aurais fait battre en retraite les lâches – mais il n'y a pas de brave la nuit, capable de combattre seul, et le succès n'advient pas sans aide.*

Un autre texte, le *Conte de Sinouhé*, sans doute contemporain du premier, permet quant à lui d'avoir une idée plus précise des raisons mêmes du complot. Quand la mort du roi est annoncée par les émissaires du palais à Sésostri I<sup>er</sup>, le successeur désigné, alors à la tête d'une armée en campagne en Libye, le héros de l'histoire surprend une conversation, et s'aperçoit que la nouvelle est aussi donnée à l'un des fils royaux qui fait partie de la troupe...

Il est vraisemblable que l'assassinat du vieux roi, perpétré à un moment opportun – celui où l'héritier présomptif se trouvait loin de la Cour –, ait eu pour objectif non seulement d'accélérer, mais aussi de modifier la succession, et des rivalités entre plusieurs branches de la famille royale – certaines probablement affiliées à la XI<sup>e</sup> dynastie déchue – sont sans doute la raison même de l'attentat.



## ***Les circonstances du complot : la fin d'un règne***

Mais revenons-en à la conspiration du Harem. Les circonstances sont étonnamment proches de celles de l'assassinat d'Amenemhat I<sup>er</sup>. L'affaire, quelle qu'ait été sa portée réelle, prend manifestement place au cours des

derniers jours du règne de Ramsès III, un règne qui est souvent considéré comme celui du dernier « grand » pharaon du Nouvel Empire. Le papyrus judiciaire de Turin, pièce maîtresse du dossier, présente le roi comme défunt, ce qui veut dire que le procès a probablement eu lieu quelque temps après le décès du roi.

Il n'est pas assuré pour autant que le complot ait eu pour objectif l'assassinat de Ramsès III, ni que celui-ci soit tombé sous les coups des conjurés. Une interprétation tout aussi plausible est que l'on ait simplement cherché à profiter de la disparition prévisible du roi, à la fin de son long règne, pour infléchir les règles de la succession.

Celui-ci semble en tout cas être mort à Thèbes, en l'an 32 de son règne, le 15<sup>e</sup> jour du troisième mois de *shémou* (soit exactement après 31 ans, 1 mois et 23 jours passés sur le trône d'Égypte). Son décès, comme l'avènement sur le trône de son héritier, le roi Ramsès IV, fils de la grande épouse royale Isis Ta-Hemdjeret, furent annoncés dès le lendemain par une note officielle datée aux ouvriers de Deir el-Medineh, constructeurs de la tombe royale. Comment peut-on restituer les événements ?

En l'an 32, la fin du règne était sans doute imaginable. Le roi Ramsès III, qui avait dans ses premières années de gouvernement mené plusieurs campagnes militaires – contre les Libyens, puis contre les fameux Peuples de la mer –, pouvait à juste titre être considéré comme l'un des rois ayant marqué le pays. Presque l'égal de Ramsès II, auquel il s'était souvent comparé, et avec lequel il avait même rivalisé sur le plan des constructions monumentales, notamment lors de l'édification de son grand temple mémorial de Medinet Habou, sur la rive ouest de Thèbes.

Mais le roi étant âgé de 70 ans environ, l'heure était plutôt aux bilans. L'organisation de son jubilé royal, célébré de façon classique en l'an 30 du règne, s'était ainsi accompagnée d'importants problèmes de fonctionnement de l'administration, engendrant notamment en l'an 29 la grève des ouvriers de la Tombe – la première grève connue de l'histoire ! Grève qui avait d'ailleurs été reconduite en l'an 31, puis en l'an 32, toujours en raison des carences de l'État, et de son incapacité à payer les salaires de ses employés.

Cette même année, le roi, dont la résidence ordinaire était la ville de Per-Ramsès, à l'est du Delta du Nil, revint à Thèbes pour célébrer les rites anniversaires de son couronnement – le 26<sup>e</sup> jour du premier mois de *shemou* –, alors que plusieurs indices semblent montrer que sa disparition

rapide était probable. Lui-même l'avait peut-être pressentie, si c'est bien lui qui ordonna à cette date la compilation du plus grand texte sur papyrus de l'histoire égyptienne, le Papyrus Harris I, un document de 42 m de long détaillant l'action politique et religieuse de l'ensemble du règne, et récapitulant en particulier l'ensemble de ses donations aux différents clergés de l'Égypte. Le roi s'y adresse ainsi aux hommes, rappelant son action bénéfique à leur profit :

*J'ai fait revivre le pays entier par l'afflux d'une nouvelle génération du peuple, des nobles, de l'humanité, hommes et femmes. J'ai délivré chacun de ses maux, je lui ai donné de l'air, je l'ai délivré du puissant qui l'écrasait. J'ai fait en sorte que chacun vive à son gré dans sa ville [...] j'ai remis en ordre le pays, qui avait été laissé à l'abandon, et qui a été comblé sous mon règne. J'ai agi à la perfection en faveur des dieux comme en faveur des hommes, sans m'approprier le bien de quiconque.*

Cet écrit était sans doute destiné à servir au souverain de justificatif à son action dans l'au-delà, auprès des dieux. Et c'est bien à Thèbes qu'il mourut 53 jours exactement après l'anniversaire de son couronnement. Toute l'affaire s'est probablement déroulée pendant ces quelques semaines du séjour du roi en Haute Égypte.

Les souverains égyptiens du Nouvel Empire étaient résolument polygames : leur politique matrimoniale faisait partie intégrante de leur action diplomatique, et leur permettait de renforcer des liens aussi bien avec des princes de pays étrangers qu'avec les plus hauts personnages de l'État.

À cette période, des harems royaux (*ipet nesout per khenty*) furent créés dans plusieurs points du territoire, pour abriter des femmes de l'entourage du souverain : on en relève l'existence notamment à Memphis et à Mi-our, à l'entrée de la province du Fayoum. Ces institutions semblent en règle générale avoir été organisées autour de la figure d'une reine importante. À cela s'ajoute une formation plus précaire : celle du « harem d'accompagnement » (*per khenty her shemsou*), manifestement constitué pour suivre le roi dans ses déplacements – et c'est plus précisément dans ce cadre que prend place la conspiration du Harem.



## ***Crime et châtement***

Quel fut exactement l'enchaînement des faits ? Le papyrus judiciaire de Turin commence par un discours prêté à Ramsès III, qui *post mortem* nomme une commission pour enquêter sur l'affaire, tout en prenant la précaution de se dissocier du jugement lui-même et des peines qui seront infligées aux accusés. La première page du document est perdue, et ce qui en est préservé débute par la fin de l'exorde du roi :

*[...] car ils sont l'abomination de la terre. J'ai nommé le directeur de la maison de l'argent Montouemtaouy, le directeur de la maison de l'argent Payfrou, le porteur d'étendard Kel, l'échanson Paibasa, l'échanson Qedenden, l'échanson Baalmaher, l'échanson Pairsoun, l'échanson Djéhoutyrekhnepfer, le héraut royal Penrenout, le scribe May, le scribe du bureau des archives Parêemheb, le porte-étendard de l'infanterie Hori, disant : « En ce qui concerne ceux qui ont comploté – que je ne connais pas – allez, et jugez-les ! » Ils les ont donc jugés, et ont fait que meurent de leurs propres mains ceux qu'ils avaient condamnés à mort – que je ne connais pas – et ils ont également puni les autres, que je ne connais pas. Je leur avais confié une tâche stricte, en disant : « Faites attention, prenez soin que quiconque ne soit puni à tort par un fonctionnaire qui s'en occupe. » Ainsi je leur ai dit et répété. En ce qui concerne tout ce qui a été fait, c'est eux qui l'ont fait. Puisse la responsabilité de ce qu'ils ont fait peser sur leurs propres têtes, alors que je suis consacré et absous pour toujours, alors que je suis parmi les rois justifiés qui sont devant Amon-Rê, roi des dieux, et devant Osiris, prince de l'éternité.*

La suite du document enregistre cinq groupes successifs d'accusés, qui appartiennent pour la plupart à l'administration du harem royal ou aux plus hautes sphères de l'État égyptien. Pour chaque individu est spécifié ce qui lui est reproché, ainsi que la peine qui lui a été infligée. Signe de l'exécration dont ils font l'objet, les noms de ces personnages sont très souvent déformés, pour recevoir une connotation négative, comme si l'on souhaitait totalement effacer leur mémoire, même sur les actes qui établissent leur condamnation.

Le premier groupe de conjurés, celui qui semble le plus lourdement condamné, est constitué de proches du roi et de membres de l'administration du harem, au premier rang desquels on trouve « le grand criminel Paibakkamen », un grand chambellan qui est présenté comme l'âme du complot « parce qu'il avait été en collusion avec Tiyyi et les femmes du harem et qu'il avait fait cause commune avec elles ». Il semble avoir également permis aux femmes du harem de lancer, via leurs relations familiales, un appel à la rébellion contre le roi. Son nom, transfiguré, signifie « Ce serviteur aveugle » – probable déformation du nom courant de Pabakamen, « le serviteur d'Amon ». À ses côtés, figurent également un échanson affublé du sobriquet de « Mesedsourê » (Rê le hait), qu'il faut sans doute interpréter comme une variation sur son nom original de Méryrê

(l'aimé de Rê), et le directeur du harem, simplement appelé Panik, « le Démon ».

Ces trois responsables, de même que huit autres fonctionnaires du harem, six femmes de portiers du harem, un directeur de la maison de l'argent et un supérieur des troupes de Koush, qui reçoit dans le texte l'appellatif imagé de « Binemouaset » (le Mauvais dans Thèbes) – soit au total, un ensemble de 19 personnes –, sont condamnés à mort.

Le passage consacré à chacun des accusés se clôt par la même formule : « il comparut devant les responsables de la cour de justice, ils examinèrent ses crimes, ils firent en sorte que son châtiment l'atteigne ». Il est d'ailleurs remarquable que la plupart des condamnés ne le soient pas en vertu de leur participation active au complot, mais pour avoir été au courant des faits et ne pas les avoir dénoncés.

La deuxième liste enregistre les noms de six individus, dont un général surnommé « Paiis » (le Chauve), un magicien et un prêtre de Sekhmet. L'implication de ces deux derniers personnages introduit une dimension supplémentaire dans la description du complot qui est précisée dans d'autres papyrus appartenant au même dossier. Dans le papyrus Rollin, il est question de magie noire, avec notamment la fabrication de figurines de cire destinées à endormir les gardes du harem et assurer la réussite du complot. Dans le papyrus Lee, on parle du détournement d'un écrit provenant d'un coffret à papyrus du roi lui-même, visiblement à des fins d'envoûtement. Mais c'est la troisième liste qui est sans doute la plus intéressante, car elle donne sans doute la raison même de la conjuration : le premier accusé y est en effet un fils royal, enfanté par Tiyi :

*Pentaouret, à qui cet autre nom avait été donné. Il a comparu parce qu'il avait été en collusion avec Tiyi sa mère, alors qu'elle complotait avec les femmes du harem pour faire rébellion contre son maître. Il fut placé devant les échansons pour être jugé. Ils le reconnurent coupable. Ils le laissèrent où il était. Il s'ôta lui-même la vie.*

Le prince du sang, et tous les coupables des listes 2 et 3, soit un ensemble de dix personnes, reçoivent comme un privilège peut-être lié à leur rang la possibilité de mettre eux-mêmes fin à leurs jours. Ceux qui figurent dans les listes 4 et 5, auxquels on reproche d'avoir paillardé avec des femmes du harem, sont en revanche laissés en vie – soit après un simple blâme, soit après ablation du nez et des oreilles – mais le document recèle une surprise : trois des juges nommés par Ramsès III pour faire partie de la

commission – Paybaset, May et Hori – sont cette fois-ci cités parmi les coupables !



## ***Plusieurs interprétations possibles***

Comme on peut le constater, les données que l'on obtient sur ce complot sont tout sauf explicites, et il est sans doute possible de les interpréter de bien des façons différentes. Si l'on s'en tient à la lettre des textes, on reproche pour l'essentiel aux accusés d'avoir prononcé des paroles séditieuses contre le roi, et de les avoir fait relayer, par le truchement de leurs relations familiales, dans les hautes sphères de la société égyptienne. Quelques allusions sont également faites à l'usage de la magie noire dans le cadre de cette conjuration, une magie qui pourrait avoir été dirigée contre le roi dont un écrit personnel semble avoir été dérobé à cette occasion. Enfin, un doute est jeté sur la moralité de quelques femmes du harem, qui semblent, dans un deuxième temps, avoir eu des relations coupables avec certains des juges nommés pour enquêter sur l'affaire.

En réalité, les seules informations plus concrètes sur le complot sont uniquement déduites de la nature même des personnages impliqués : la mise en cause d'une épouse royale, Tiyi, qui semble jouer un rôle prééminent au sein du harem, ainsi que celle de son fils Pentaouret (« le fils de la Grande », visiblement lui-même désigné sous un pseudonyme), semblent bien préciser les contours d'une conspiration ayant pour enjeu la succession royale. On note également l'importance des fonctionnaires impliqués, qui constituent autour de la reine un véritable « lobby » incluant un grand chambellan, responsable de la maison du roi, des échansons proches de la personne royale, les plus hauts responsables du harem, des fonctionnaires du trésor, plusieurs hauts gradés de l'armée dont un général. La formule énigmatique « à qui cet autre nom avait été donné », qui accompagne la mention du prince Pentaouret, pourrait également laisser penser que celui-ci avait pris une titulature royale. Partant de ces indices, assez faibles, trois hypothèses peuvent, à notre avis, être envisagées.

La première possibilité est que l'on ait attenté à la vie du roi, et que le complot soit effectivement parvenu à l'éliminer – hypothèse qui a le plus

souvent été retenue par les égyptologues, car il est certain que le roi est défunt au moment où a lieu le procès. On note en effet la présence, parmi les conjurés, d'un grand chambellan qui avait facilement accès à la personne royale, et d'un grand nombre de familiers du pharaon. Le moment pour passer à l'acte était sans doute bien choisi : le roi en déplacement à Thèbes n'avait peut-être pas autour de lui l'ensemble de son entourage, ni de ses troupes, ce qui pouvait encore renforcer le pouvoir du petit groupe de hauts dignitaires impliqués dans le complot. La composante armée de la conspiration (le général Païis, et le commandant des armées de Koush) aurait ensuite rapidement pu asseoir le pouvoir du nouveau roi dans la région thébaine, ville emblématique pouvant lui conférer une certaine légitimité. La mort du souverain serait alors la preuve que le complot avait réussi, au moins dans sa première phase.

On peut, en tout cas, être frappé par la similitude de cette situation avec celle, mieux documentée, de l'assassinat d'Amenemhat I<sup>er</sup> que nous évoquions plus haut. La momie de Ramsès III, retrouvée en 1881 dans une cachette de Deir el-Bahari, est certes celle d'un homme d'environ soixante-dix ans, souffrant d'athérosclérose, et elle ne porte aucune trace de blessure mortelle. Cet argument *ex silentio* n'est pas, bien entendu, suffisant pour éliminer complètement l'hypothèse d'une mort violente qui a pu être provoquée de bien des façons.

Une autre solution serait d'envisager un complot beaucoup plus opportuniste : le roi étant malade, les conjurés auraient simplement cherché à profiter de la situation, pour modifier au moment venu la succession en faveur du prince désigné sous le nom de Pentaouret. D'où les rumeurs de sédition auxquelles il est fait allusion dans le compte rendu du procès, qui pourraient être pour l'essentiel des encouragements diffusés au sein de l'élite sociale, pour soutenir ce prétendant à la succession. Ces revendications auraient été d'autant plus acceptables si, comme le pense notamment Christian Leblanc, la reine Tiyi n'avait pas été une reine subalterne, mais bien une grande épouse royale du même rang que la reine Isis, mère du futur Ramsès IV. Une des clés pour identifier les personnages est sans doute le nom même qui est donné comme sobriquet au prince malchanceux de la conjuration : Pentaouret signifie littéralement « le fils de la Grande » – quoi de plus logique si précisément Tiyi, sa mère, avait été une « Grande épouse royale » (*hemet nesout ouret*)...

Il est intéressant, à ce point de la discussion, de jeter un coup d'œil sur l'arbre généalogique de la famille royale : selon les sources qui nous sont parvenues, Ramsès III eut au moins 10 fils, de deux épouses royales. L'une des deux reste, de façon un peu étrange, totalement absente des sources qui nous sont parvenues, bien qu'elle ait donné naissance à cinq fils royaux. Dans l'ordre de leur naissance, les enfants d'Isis sont sans doute les 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> héritiers de Ramsès III (Khaemouaset, Amonherkhepeshef I, Ramsès, Meryamon, Amonherkhepeshef II). Ceux de l'autre femme sont respectivement les 1<sup>er</sup>, 4<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> fils : Parêherounemef, Sethyherkhepeshef I, Montouherkhepeshef, Méryatoum, Sethyherkhepeshef II). Le futur Ramsès IV n'étant que le 5<sup>e</sup> dans l'ordre des naissances, il y a eu pendant un certain temps une hésitation sur l'identité du successeur de Ramsès III, comme sur celle de la future reine mère, et ce n'est que vers le milieu du règne de son père que ce dernier apparaît clairement comme héritier présomptif, et détenteur de la charge de général en chef de l'armée.

Dans le contexte d'une opposition entre plusieurs clans de la Cour royale – menés pour certains par une grande épouse royale fédérant les partisans d'un héritier possible –, l'arrière-plan de la conspiration du Harem serait bien plus facilement compréhensible.

Mais, dans ce dernier cas, qu'est-ce qui caractériserait le complot ? Une dernière piste d'interprétation est sans doute possible ici. L'ensemble de l'affaire accompagne effectivement la mort naturelle du roi Ramsès III, si celui-ci n'a pas été assassiné. Il s'agit certes d'un moment où les querelles de succession pouvaient s'exacerber au sein de son entourage, et pourtant, de façon surprenante, l'accession au trône de Ramsès IV est annoncée aux ouvriers de Deir el-Medineh le lendemain même de la disparition du vieux roi. Dans le papyrus judiciaire, on semble accuser Pentaouret d'avoir pris un nom de règne, mais la chronologie très resserrée des événements ne le confirme pas.

La question qui se pose est donc celle de la fiabilité même des documents qui sont à notre disposition, qui ont clairement été établis par le clan des vainqueurs, à l'issue de la bataille. Car la réalité pourrait être bien plus brutale. Nous assistons en effet, au travers de ce papyrus judiciaire, à l'élimination complète d'un groupe d'influence au sein de la Cour royale, cet événement semblant parfaitement contemporain de la disparition, subite

ou attendue, de Ramsès III. Dès lors, on peut même se demander s'il y a véritablement eu complot, au-delà de la force d'opposition ou de la gêne que pouvait représenter cette coterie aux yeux du nouveau maître de l'Égypte, et si même l'accusation de conspirer contre le pouvoir n'a pas pu être formulée contre elle *après* la disparition de Ramsès III, pour la compromettre.

Dans ce dernier cas, c'est en réalité contre Tiye et son entourage qu'aurait été ourdi le véritable complot, et le témoignage du papyrus judiciaire de Turin laisserait surtout la trace historique, au sens moderne du terme, d'une véritable épuration destinée à consolider le pouvoir d'un roi montant sur le trône.

Car il ne faut peut-être pas toujours prendre au premier degré les textes qui, dans la documentation égyptienne, accablent un personnage en le chargeant de tous les maux. Deux exemples au moins, dans les sources du Nouvel Empire, témoignent de cette surenchère verbale, dont le rapport à la réalité est difficile à apprécier. Ainsi, le fameux chef d'équipe Paneb de Deir el-Medineh, sous la XIX<sup>e</sup> dynastie, fait-il l'objet d'un acte d'accusation particulièrement lourd : on rapporte qu'il s'est rendu coupable de voies de fait, tentative de meurtre, adultère, viols, vénalité, corruption de fonctionnaires, effraction, profanation de tombes, détournement du matériel funéraire royal, sacrilège, etc. Quelle qu'ait pu être la personnalité réelle de ce personnage, devenu depuis quelques années une « star » de la documentation égyptologique, on a parfois du mal à penser qu'il ait pu se rendre coupable d'autant de crimes à la fois, et la lettre qui le met en cause fait presque penser à un inventaire raisonné des délits pouvant déclencher l'action de la justice royale.

Un autre exemple, moins connu, mais tout aussi frappant, peut en être trouvé dans un papyrus de Turin (le *Turin indicment papyrus*) qui est une dénonciation dirigée contre Penanouket, un prêtre du temple de Khnoum à Éléphantine. Dans ce cas également, l'accumulation des charges contre un même individu laisse songeur : celui-ci est successivement accusé de détournement des biens du temple, de différents sacrilèges, de corruption, d'abus de pouvoir, d'adultère. Il est également dénoncé pour avoir provoqué un avortement, aveuglé des femmes et mutilé un homme. Le tableau du fonctionnement de l'administration royale ainsi dressé est extrêmement négatif – mais la source qui permet d'appréhender les faits n'est peut-être pas, elle non plus, d'une grande objectivité.

Tout ceci pour inviter à prendre parfois un peu de distance avec ce que disent des textes, qui peuvent également être élaborés par des instances ayant elles-mêmes des intérêts à défendre, quitte à forcer le trait ou à déformer la vérité. On ne saura probablement jamais la nature exacte de cette « conspiration du Harem », mais n'oublions pas que les comptes rendus du procès qui nous sont parvenus sont l'émanation d'un pouvoir royal absolu, qui – en dépit des précautions oratoires mises au début du papyrus juridique de Turin dans la bouche d'un roi défunt – n'était absolument pas neutre en cette affaire. La rapidité avec laquelle l'avènement de Ramsès IV est annoncé, le lendemain même de la mort de Ramsès III, et sur les lieux mêmes où était supposée avoir lieu la conspiration, semble en tout cas démontrer que son accession au pouvoir ne fut jamais réellement compromise, et nous ferait pencher, à titre personnel, pour la troisième interprétation des faits.



## ***La fin de la XX<sup>e</sup> dynastie, une revanche de Tiye ?***

Comme nous l'avons dit plus haut, les sources ne dévoilent pas le sort de la reine Tiye – mais le fait même que la deuxième grande épouse royale de Ramsès III ne soit jamais nommée dans l'abondante documentation de cette période en dit sans doute assez long sur la persécution qui a pu être infligée à sa mémoire, et il est très vraisemblable qu'elle n'ait pas survécu aux événements relatés dans le papyrus judiciaire de Turin.

Sa rivale, la reine Isis Ta-Hemdjeret, vécut pour sa part encore une vingtaine d'années, pour s'éteindre sous le règne d'un autre de ses fils – Ramsès VI – et être inhumée dans la tombe n° 51 de la vallée des Reines qui avait été préparée pour elle.

Quant au prince Pentaouret, certains égyptologues ont voulu identifier sa momie parmi les corps découverts, en 1881, dans la cachette royale de Deir el-Bahari. Il s'agit de la dépouille d'un homme jeune, dont la présence parmi les pharaons du Nouvel Empire pose, il est vrai, un certain nombre de questions. L'individu – dont le corps était bien préservé – n'avait pas cependant été momifié selon les règles, les organes ayant été laissés en place. Pieds et mains liés, il était enveloppé dans une peau de mouton, et

placé dans un simple cercueil de bois blanc ne donnant aucune indication sur son identité. Les traits contorsionnés du visage évoquent une agonie pénible, qui aurait pu être occasionnée par le poison. Quelque séduisante que puisse être l'hypothèse qu'il s'agit là du fils malheureux de Ramsès III, elle est impossible à démontrer et ceux qui cherchèrent à rendre la momie anonyme, si tel était leur objectif, n'ont que trop bien accompli leur tâche.

L'élimination d'une reine ne signifie pas obligatoirement la mise hors-jeu définitive de toute sa descendance du champ de la succession royale. Au XVI<sup>e</sup> siècle européen, en 1536, Anne Boleyn fut exécutée sur ordre du roi Henri VIII – mais, en 1558, 22 ans après et trois règnes plus tard, sa fille Élisabeth monta sur le trône d'Angleterre. On peut imaginer une pareille postérité à cette malheureuse reine Tiyi, si on l'identifie bien à la deuxième grande épouse royale de Ramsès III. La descendance d'Isis fut certes la première à régner sur le pays, mais son temps était compté.

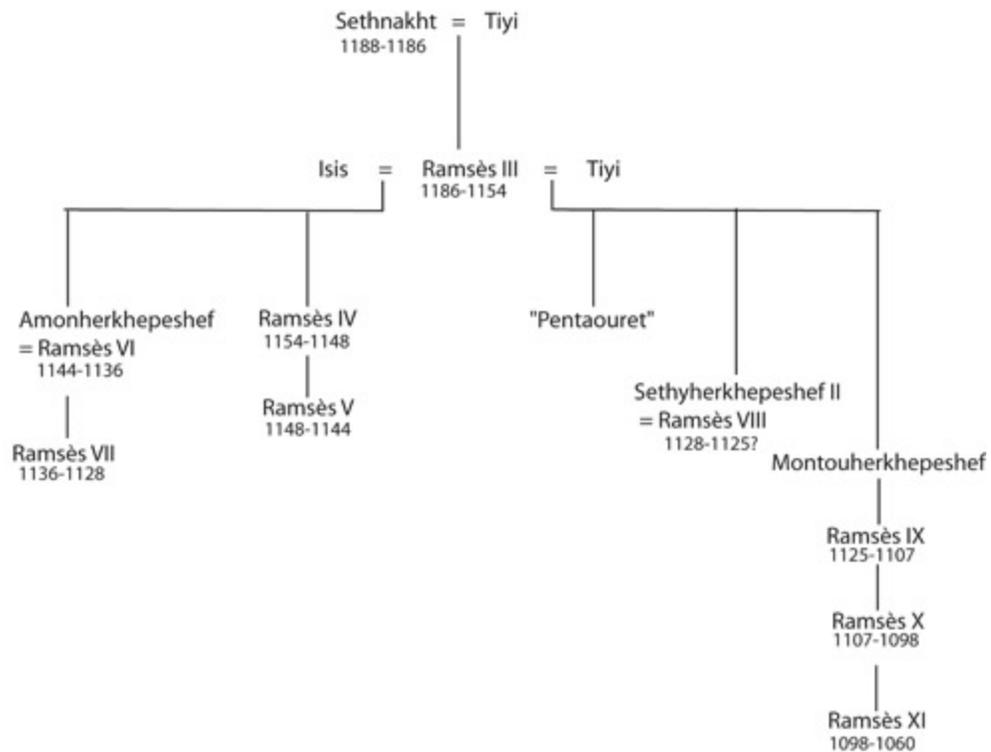


fig. 15 : Arbre généalogique simplifié de la famille de Ramsès III.

Le roi Ramsès IV, qui avait appelé de ses vœux, dans une prière à Osiris, un règne plus long que « les 67 années de l'illustre Ramsès II », ne

gouverna effectivement l'Égypte que 6 ans. Son fils, Ramsès V, lui succéda pour 5 années seulement. Cette branche étant éteinte, la couronne échut alors à un autre fils d'Isis, Amonherkhepeshef II, qui monta sur le trône sous le nom de Ramsès VI et régna 8 ans, suivi par son fils, Ramsès VII, ce dernier disparaissant sans descendance au bout de 7 ans. Ce fut alors, 26 ans après le « complot », Sethyherkhepeshef II, le dernier fils vivant de Ramsès III et probablement de Tiye, qui fut couronné sous le nom de Ramsès VIII.

Et si le règne de ce personnage – sans doute arrivé âgé au pouvoir – fut certainement très bref, il faut souligner que toute la fin de la XX<sup>e</sup> dynastie descend directement de cette reine effacée des actes officiels. Ramsès IX (18 ans de règne), neveu de Ramsès VIII, était sans doute le petit-fils de Tiye. Les deux derniers souverains du Nouvel Empire, Ramsès X (5 ans de règne) et Ramsès XI (29 ans de règne), sont eux-mêmes les fils et petit-fils de ce dernier roi, dont la lignée se perpétue encore sous la XXI<sup>e</sup> dynastie.



## Bibliographie

P. GRANDET, *Ramsès III. Histoire d'un règne*, Paris, 1993.

CHR. LEBLANC, « La véritable identité de Pentaouret, le prince “maudit” », *RdE* 52, 2001, p. 153-172.

S. REDFORD, *The Harem Conspiracy*, État de l'Illinois, 2002.

CL. VANDERSLEYEN, *L'Égypte et la vallée du Nil*, II, Paris, 1998.

P. VERNUS, *Affaires et scandales sous les Ramsès*, Paris, 1993.

# **Points de repères chronologiques**

Période	Dynasties	Principaux rois	Reines présentées
Culture de Nagada 4000-3100 av. J.-C.	Dynastie « zéro »	Iry Hor, Ka, Scorpion	
Période thinite 3100-2600 av. J.-C.	I <sup>re</sup> dynastie	Narmer, Aha, Djer, Den, Qaa	Meryt-Neith (régente)
	II <sup>e</sup> dynastie	Ninetjer, Raneb, Khasekhem	
	III <sup>e</sup> dynastie	Djoser	
Ancien Empire 2600-2150 av. J.-C.	IV <sup>e</sup> dynastie	Snéfrou, Chéops, Chéphren, Mykérinos	Hétéphérés (épouse royale)
	V <sup>e</sup> dynastie	Ouserkaf, Sahouré, Néferirkaré, Raneferef, Niouserré, Djedkaré, Ounas	Khentkaous (épouse royale, régente)
	VI <sup>e</sup> dynastie	Téti, Pepi I <sup>er</sup> , Merenré, Pepi II	
Première Période intermédiaire 2150-2050 av. J.-C.	Dynasties VIII-X	<i>Division de l'Égypte, plusieurs pouvoirs parallèles</i>	
Moyen Empire 2050-1750 av. J.-C.	XI <sup>e</sup> dynastie	Montouhotep II	

Période	Dynasties	Principaux rois	Reines présentées
Deuxième Période intermédiaire 1750-1550 av. J.-C.	XII <sup>e</sup> dynastie	Amenemhat I <sup>er</sup> , Sésostris I <sup>er</sup> ; Amenemhat II, Sésostris III, Amenemhat III ; Amenemhat IV	Néferousobek (reine régente)
	XIII <sup>e</sup> dynastie	Néferhotep I <sup>er</sup> , Sobekhotep IV	
Nouvel Empire 1550-1070 av. J.-C.	Dynasties XIV-XVII	<i>Division de l'Égypte, plusieurs pouvoirs parallèles</i>	
	XVIII <sup>e</sup> dynastie	Ahmosis Amenhotep I <sup>er</sup> Thoutmosis I <sup>er</sup> Thoutmosis II Thoutmosis III Amenhotep II Thoutmosis IV Amenhotep III Akhénaton Toutânkhamon Aÿ Horemheb	Ahmès Néfertari (épouse royale, régente) Hatchepsout (épouse royale, régente, reine régente) Tiyi (épouse royale) Néfertiti (épouse royale) Mérytaton (épouse royale, reine régente).

Période	Dynasties	Principaux rois	Reines présentées
	XIX <sup>e</sup> dynastie	Ramsès I <sup>er</sup> Séthi I <sup>er</sup> Ramsès II Merenptah Séthi II Amenmès Siprah	Néfertari (épouse royale) Taouert (épouse royale, régente, reine régnante)
	XX <sup>e</sup> dynastie	Sethnakht Ramsès III Ramsès IV à XI	Tiyi (épouse royale)

Troisième Période

intermédiaire, Basse

Époque

1070-331 av. J.-C.





Flammarion

# zlibrary

*Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.*



[z-library.se](http://z-library.se)

[singlelogin.re](http://singlelogin.re)

[go-to-zlibrary.se](http://go-to-zlibrary.se)

[single-login.ru](http://single-login.ru)



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>